This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

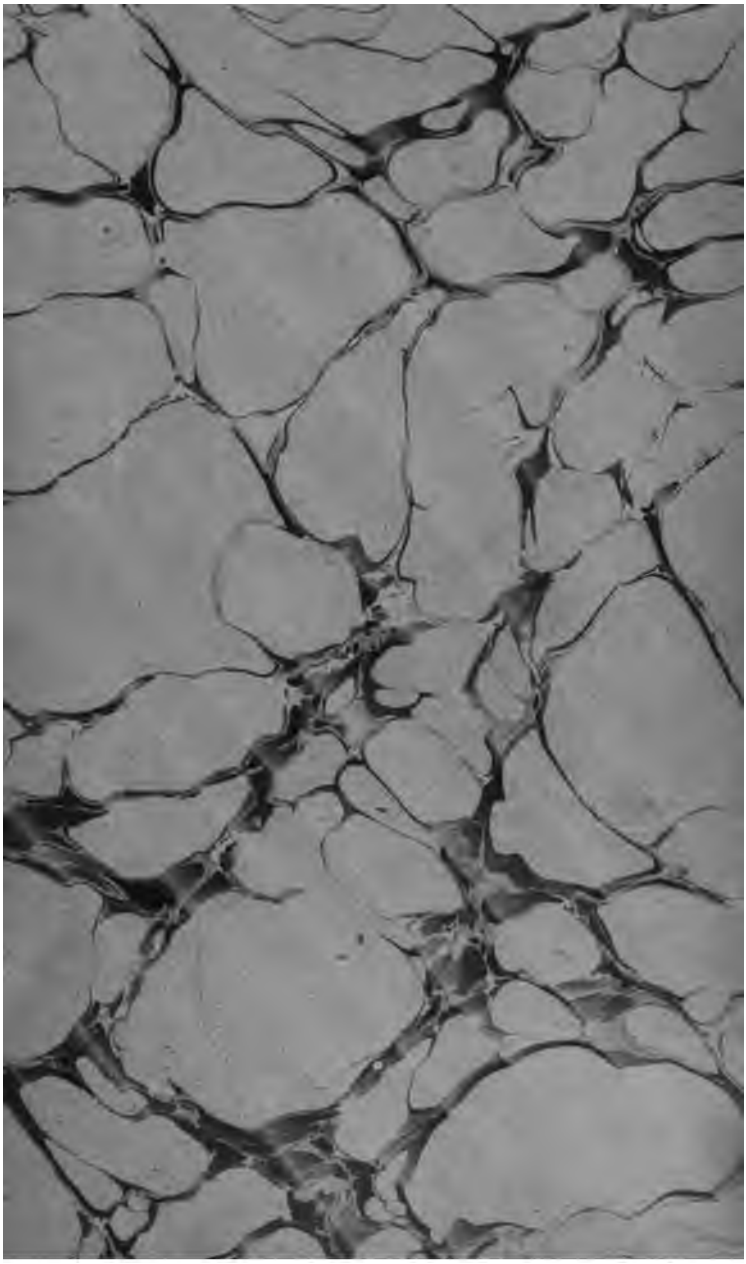
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 940,740

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



804

735

848
Pauline

Femmes

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
Marcel Prévost

ÉDITION IN-18 JÉSUS

LE SCORPION. 1 volume.	3 50
CHONCHETTE. 1 volume.	3 50
MADEMOISELLE JAUFRE. 1 volume.	3 50
COUSINE LAURA. 1 volume.	3 50
LA CONFESSION D'UN AMANT. 1 volume.	3 50
L'AUTOMNE D'UNE FEMME. 1 volume.	3 50
LETTRES DE FEMMES. 1 volume.	3 50
NOUVELLES LETTRES DE FEMMES. 1 volume.	3 50
DERNIÈRES LETTRES DE FEMMES. 1 volume.	3 50
LES DEMI-VIERGES. 1 volume.	3 50
NOTRE COMPAGNE (Provinciales et Parisiennes). 1 vol.	3 50
LE JARDIN SECRET. 1 volume.	3 50
TROIS NOUVELLES. 1 vol.	3 50
Les Vierges Fortes. — FRÉDÉRIQUE. 1 volume.	3 50
— — LÉA. 1 volume.	3 50
L'HEUREUX MÉNAGE. 1 volume.	3 50
LE PAS RELEVÉ (Nouvelles). 1 volume.	3 50
LA PRINCESSE D'ERMINGE. 1 volume.	3 50
MONSIEUR ET MADAME MOLOCH. 1 vol.	3 50
FEMMES. 1 vol.	3 50
LA PLUS FAIBLE, pièce en quatre actes, en prose. 1 vol.	3 50

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

LETTRES DE FEMMES. 1 volume in-18.	3 50
LES DEMI-VIERGES. 1 volume in-18.	3 50
LE DOMINO JAUNE. 1 volume in-18.	3 50
CHONCHETTE. 1 volume in-18.	3 50
L'AUTOMNE D'UNE FEMME. 1 volume in-18.	3 50
LE SCORPION. 1 volume in-18.	3 50
LA CONFESSION D'UN AMANT. 1 volume in-18.	3 50
COUSINE LAURA. 1 volume in-18.	3 50
LE JARDIN SECRET. 1 volume in-18.	3 50
MADEMOISELLE JAUFRE. 1 volume in-18.	3 50
L'ACCORDEUR AVEUGLE. 1 volume petit in-8°.	6 »
LE MOULIN DE NAZARETH. 1 volume in-32 *(Collection Lemerre illustrée)*.	2 »
LE MARIAGE DE JULIENNE. 1 volume in-32 *(Collection Lemerre illustrée)*.	2 »

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

LE SCORPION. 1 volume in-12, avec portrait à l'eau-forte.	6 »
CHONCHETTE. 1 vol. in-12.	6 »

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

MARCEL PRÉVOST

Femmes

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCVII

AU DOCTEUR MAURICE DE FLEURY.

J'ai grand plaisir à vous offrir ce livre, mon cher Maurice, en souvenir de notre amitié de collège et en l'honneur de vos belles études sur l'hygiène de l'esprit et de la sensibilité modernes. Comme vous le signalez vous-même, cette hygiène est toute proche de la morale. L'aventure de M. de Guercelles est donc de son domaine, puisqu'elle touche à la morale de l'amour.

L'amour! vous êtes bien trop averti, vous médecin et philosophe, de son importance physiologique et morale pour ne pas sourire en entendant quelques naïfs augures détourner les romanciers de ce sujet

273778

primordial. L'histoire littéraire prouve la caducité de presque toutes les œuvres d'imagination qui traitèrent d'un autre objet. Que pèse aujourd'hui le Meunier d'Angibault *auprès de la* Mare au Diable?... *Ce n'est pas une raison, certes, pour qu'un romancier s'abstienne du roman social, politique ou scientifique. Moi-même je ne m'en suis pas abstenu: le romancier doit accoucher du livre dont il est « enceint ». Qu'il se rappelle seulement que le type des récits éternels, c'est* Daphnis et Chloé *ou* Manon Lescaut.

*
* *

Les pages qui suivent sont une contribution — fort modeste — à une étude bien importante et bien tentante: la psychologie du Don Juan moderne. Henri Lavedan la porta au théâtre avec un grand succès. Elle vaudrait un ample roman: je vous confesse que

je mûris le projet de ce roman depuis de longues années. Ne vous étonnez pas que, chemin faisant, j'étudie la minute tragique où le « voluptueux » reçoit le premier avertissement de la destinée; où l'apparition prématurée de ce spectre, autrement redoutable que le Commandeur — la Vieillesse — lui fait faire son premier examen de conscience.

Très affectueusement à vous,

MARCEL PRÉVOST.

Un Voluptueux

I

PRÈS quelques mois de ces fonctions diplomatiques qui servent surtout à recommander, dans les capitales étrangères, les jeunes gens de bonne famille, le comte Jean de Guercelles, riche à vingt-cinq ans par la mort de son père, se satisfit d'être désormais, sans plus, un Parisien de club et de

sport. La troisième République, d'abord acceptable à son gré, commençait à tourner mal : Guercelles ne se souciait pas de servir un gouvernement qui, de plus en plus rudement, heurtait les traditions, les affections des siens. Il rentra dans le rang, — comme il disait non sans ironie, — jugeant en somme qu'après s'être un peu déclassé il remontait à son vrai rang.

Cette nouvelle vie dura dix-huit années, si foncièrement pareilles les unes aux autres que Jean de Guercelles eût été bien empêché de dire laquelle lui avait paru la pire, laquelle la meilleure. Chacune avait noué sa gerbe de journées qui se ressemblaient l'une à l'autre comme un épi à un autre épi. Aucune journée inoccupée : au contraire, M. de Guercelles était de ces Parisiens qui peuvent affirmer qu'ils n'ont « pas une heure à eux ». Parmi la société contemporaine, si individualiste, les hommes à qui le jugement de leurs pairs concède une place importante dans le vrai monde sont peut-être les seuls à discipliner fortement leur existence. Chaque saison leur impose des déplacements

et des plaisirs aussi impérieux que les nécessités d'une profession. M. de Guercelles comptait au comité d'une des grandes sociétés hippiques; il finit par la présider. Son fusil était célèbre : on se le disputait à l'époque des chasses. Au cours de sa jeunesse diplomatique, il s'était lié avec un membre de la famille régnante d'une puissance germanique. L'archiduc fréquemment séjournait à Paris : durant ces séjours, M. de Guercelles ne s'appartenait pas. Curieux, d'ailleurs, des choses de l'art, — curieux comme il convient à un homme du monde, c'est-à-dire avec une nuance de dédain pour les artistes, — il avait la prétention justifiée de n'ignorer ni une pièce à succès ni une exposition digne de remarque. La passion du jeu ne l'avait en aucun temps ravagé; mais il estimait qu'un homme d'un certain rang, à ne jamais tenir la partie, se fait une fâcheuse réputation de sagesse économe. Cette même volonté de large dépense, il la portait dans la charité aussi bien que dans le service de ses préférences politiques, bien que ni sa charité ni sa politique ne fussent ostentatoires... Toutes

ces choses ensemble suffisent à remplir la vie de beaucoup d'hommes bien nés, forcément exclus des affaires publiques. Au cours des dix-huit années qu'il passa à Paris, — habitant fidèlement, rue de l'Élysée, le même petit hôtel auquel son porche à colonnes donnait un aspect de demeure anglaise, — le comte de Guercelles exerça d'autres occupations plus secrètes que le jeu, la politique, le sport, l'art ou le monde, point tout à fait mystérieuses cependant. Il fut reconnu et classé pour un séducteur, pour un homme que les femmes désignent comme l'un de leurs maîtres acceptés, à la différence du commun des hommes, dont elles subissent la domination par contrainte. Ce type se fait rare dans une société pressée de jouir, bruyante, remuante, indiscrète, où de plus en plus, faute de loisir, l'occasion, dans l'amour, remplace le choix. Ajoutez que cette société moderne est surtout éprise de réalités, et que don Juan, Lovelace, Valmont, sont au fond, sinon des idéalistes, au moins des cérébraux... Aussi, par le cours naturel des mœurs, le type de l'homme à bonnes fortunes, encore

nombreux sous le second Empire, s'est peu à peu aboli sous la troisième République. Le théâtre, miroir de ces mœurs nouvelles, nous représente bien quelques personnages masculins accueillant successivement dans leur vie diverses « passagères », — rarement un homme qui souffre et s'exalte à quêter passionnément le bonheur dans la possession successive des femmes.

M. de Guercelles lui-même ne fut pas ce personnage un peu romantique; mais il fut cependant plus qu'un ordinaire coureur d'aventures. Un peu de la fatalité qui menait, comme malgré eux, la vie des grands séducteurs d'autrefois lui imposa le souci, l'angoisse quasi maladive, de faire céder telle volonté féminine après telle autre, la curiosité de cet être nouveau, toujours divers, qu'apparaît une femme touchée par l'amour, soit qu'il la rehausse, soit qu'il la ravale... Si secrètement qu'un homme obsédé par de tels rêves mène sa vie, quelque signe en apparaît toujours à ses contemporains, et l'opinion moyenne, la masculine comme la féminine, le

favorise peu. Il fallut à M. de Guercelles, outre la netteté de sa vie, ce don si précieux d'imposer à la masse par une inflexible fermeté de manières, pour que jamais ne se manifestât à son endroit l'antipathie des foules contre les séducteurs. Muet sur ses aventures, il n'y tolérait aucune allusion : ceux qui en risquèrent, même d'inoffensives, furent rappelés à l'ordre de façon à décourager les imitateurs... Ainsi, le comte atteignit sa quarante-troisième année sans que sa haute situation mondaine eût été jamais menacée ni même discutée. Même au bout de ce long temps, il passait encore pour un séducteur : son nom était l'un des deux ou trois qui viennent aux lèvres des Parisiens modernes quand ils veulent personnifier la domination que leur sexe peut, en des exemplaires privilégiés, exercer sur l'autre.

Il le savait; il en ressentait une certaine fierté dont, bien entendu, il ne faisait part à personne, mais qu'un observateur perspicace eût peut-être devinée à ce qu'il disait trop volontiers son âge. C'était pour lui, en effet, un secret de joie in-

time que la victoire remportée sur le temps par son robuste organisme. Non pas qu'il eût ce qu'on appelle « un air de jeunesse » : il n'aimait pas les jeunes gens et ne souhaitait guère leur ressembler. Mais, depuis sa trentième année, on eût dit que les jours avaient glissé sur lui sans lui infliger leur usure. L'habitude des sports et cette hygiène sévère que seuls consentent à s'imposer les amants passionnés de la femme l'avaient gardé de l'embonpoint; sa sveltesse grandissait en apparence une taille à peine plus que médiocre. Les cheveux garnissaient toujours abondamment la tête peu volumineuse, mais fortement bombée par derrière, plantée sur un cou resté mince; il fallait y regarder de près pour distinguer quelques fils gris dans ce poil châtain, d'une belle substance vigoureuse, brillante, moirée. Le visage, comme celui de presque tous les séducteurs, n'avait aucune beauté classée : il n'était même pas régulier. « Front bas, yeux bruns, nez busqué, » disait avec une exacte franchise le permis de chasse du comte. Il ajoutait : « Bouche moyenne », ce qui exprimait in-

suffisamment la grâce réelle de ces fortes lèvres au ferme dessin, bien visibles sous une moustache plus blonde que les cheveux, et qui découvraient à l'occasion des dents nettes, lumineuses, ces dents qui font un trait de blancheur quand la bouche s'entr'ouvre. Le teint, sans éclat, mais parfaitement uni, inspirait aux envieux ce propos : qu'il était « stérilisé ». Nulle ride au front ni à la bouche : les yeux seuls se soulignaient de ces fines meurtrissures légères qui sont, à en croire les physiologistes, la marque des voluptueux. Les mains étaient petites et parfaites. Toute la personne signifiait la force dominée par une grâce sans excès, une grâce mesurée, comme consentie. De tels hommes plaisent à toutes les femmes, sans exception; mais celles qui leur tiennent rancune de ne les avoir point distinguées ont beau jeu de prouver qu'ils ne sont ni jolis hommes ni aimables. Peu soucieux d'être jugé beau, le comte de Guercelles avait en horreur qu'on le trouvât « aimable ». Ses façons étaient tout ensemble courtoises et distantes. Froidement poli avec les hommes, les femmes

qui l'avaient aimé et qui osaient le raconter le dépeignaient comme un amant impérieux et tendre, — peu complimenteur, mais pourvu des deux vertus qu'une maîtresse estime le plus : un tempérament à lasser la plus ardente, et cette prodigalité qui décore l'amour d'un prestige de féerie... Cependant, quand un de ces curieux professionnels, comme on en rencontre dans chaque salon de Paris, cherchait à faire expliquer à l'une d'elles pourquoi l'éternel amour, l'amour aux rites millénaires, lui avait paru rajeuni et renouvelé quand l'amant avait été le comte de Guercelles, il n'obtenait aucune réponse précise. Les nerveuses étaient secouées d'un frisson. Les lymphatiques souriaient. Une méditative avait trouvé cette explication : « M. de Guercelles est un voluptueux sentimental. » Et elle avait ajouté, en femme d'expérience :

— Qualités rares !

II

Depuis dix-huit ans le comte de Guercelles menait cette vie de grand mondain, qui ressemble à de la flamme pendant qu'on la vit et à de la cendre sitôt vécue, quand un matin, tandis que son valet de chambre Victor le coiffait, il lut cette lettre trouvée dans son courrier, bordée de noir et datée de la Fourchetterie, vaste domaine de chasse qu'il possédait en Sologne.

La Fourchetterie, par Millancey (Loir-et-Cher), 23 mars.

« Monsieur le comte,

« J'ai la douleur de vous annoncer que mon cher père Augustin Deraisme est décédé aujour-

d'hui à deux heures après midi. Nous l'avons perdu subitement : il revenait de visiter les travaux de maçonnerie commencés à la ferme de Villemaure. La chaleur, qui était étouffante, a sans doute provoqué une congestion. A peine était-il rentré dans la salle à manger, où se trouvait ma mère, qu'il est tombé sur le plancher... Ma mère m'a appelée; j'étais dans ma chambre, en train précisément de vérifier les décomptes de l'entrepreneur pour Villemaure. J'ai vite descendu l'escalier, j'ai couru à la salle à manger. Hélas! mon père ne m'a même plus reconnue.

« La sépulture aura lieu demain à Millancey. Nous aurions été fort honorées, monsieur le comte, si vous aviez pu y assister; mais nous comprenons très bien, ma mère comme moi, que vous en soyez empêché par vos occupations.

« Maintenant, monsieur le comte, j'ai une requête à vous présenter, et il faut que l'objet en soit bien pressant pour que je trouve la force de vous l'écrire en ce triste moment. Mais

c'est urgent, et il importe que j'arrive la première.

« Mon père nous laisse, ma mère et moi, sans aucune ressource; il avait été entraîné par un ami dans des spéculations à la Bourse du commerce, et tout notre avoir, avec tout ce qu'il gagnait, s'y est englouti. Ma mère, dont la vue a encore baissé depuis deux ans, ne peut plus faire le travail minutieux auquel elle excellait : la réparation des vieilles dentelles. Je dois gagner sa vie en même temps que ma vie.

« Je pourrais entrer, je crois, dans une administration, ou même dans l'enseignement, puisque j'ai fait toutes mes études secondaires. C'était mon projet du vivant de mon père. Mais les administrations, l'enseignement, c'est presque la misère au début, et le besoin va nous harceler. Alors, voici l'idée qui m'est venue et que je me permets de vous soumettre, monsieur le comte. Depuis longtemps je collaborais avec mon père pour la régie de votre domaine. J'ai été élevée à la Fourchetterie : il me semble que je connais mieux que qui que ce soit et les

choses et le personnel. Mon pauvre père m'avait chargée de tenir les comptes; il ne se réservait que les règlements définitifs et la correspondance avec vous... Permettez-moi d'essayer de le remplacer. Ma rétribution sera naturellement moindre que la sienne; mais ma mère et moi n'avons pas de grands besoins. Si vous estimez qu'une jeune fille de vingt-deux ans ne puisse être officiellement désignée pour régir une terre de l'importance de la Fourchetterie, donnez à ma mère la succession nominale de mon père. Quant à la régie effective, je vous assure, monsieur le comte, que nul dans la propriété ne s'étonnera de me la voir continuer, puisque (je peux bien l'avouer à présent) cela ne changera guère. Mon pauvre père était si tourmenté par ces malheureuses spéculations commerciales que, depuis quatre ans, il n'avait plus la tête à rien.

« Monsieur le comte, avant de prendre une décision quelconque pour le remplacement de mon père, je vous supplie au moins d'essayer la solution que je propose. Vous serez vite con-

vaincu que c'est celle qui sauvegarde le mieux vos intérêts. C'est celle aussi qui me permet de faire le travail auquel je suis le plus apte et le mieux entraînée. C'est, enfin, celle qui m'évite le souci de déplacer, à son âge et avec ses infirmités, ma pauvre maman. Accordez-moi la faveur d'un essai, en considération de mon père, mort à votre service.

« Dans l'espoir d'une réponse favorable, je vous prie de me croire, monsieur le comte,

« Votre dévouée servante,

« HENRIETTE DERAISME. »

— Victor, savez-vous que le père Deraisme est mort hier? questionna le comte en posant la lettre.

Victor tint en suspens, proche de sa joue rasée, le fer qu'il venait de chauffer pour dresser la moustache de son maître :

— Deraisme est mort? Ma foi, monsieur le comte, c'est la première nouvelle. Et de quoi est-il mort?

— De congestion cérébrale, je suppose... Il

est tombé comme une masse dans sa salle à manger en rentrant de Villemaure.

Victor fit un geste d'épaules qui voulait sans doute signifier : la vie est fragile! Puis, tandis que son fer relevait les pointes blondes, il murmura, de cette voix détimbrée qu'il savait prendre pour émettre des affirmations susceptibles d'être contredites par son maître :

— C'était un brave homme, au fond, ce père Deraisme.

— Un brave homme qui me volait, grommela Guercelles sans presque remuer les lèvres, car le fer était toujours dans sa moustache.

Victor ricana :

— Ah! monsieur le comte savait!

— Il n'y mettait vraiment pas de discrétion... surtout depuis quelques années...

Victor, qui rangeait son fer et atteignait le vaporisateur, dit :

— Et monsieur le comte le gardait par bonté.

— Non. Par paresse. C'est si assommant de changer... Assez, assez, Victor... Essuyez maintenant.

Et, achevant lui-même d'essuyer sur son visage les gouttes odorantes, Guercelles ajouta :

— En somme, il faisait bien marcher son monde; la propriété était très en ordre. Il barbotait, voilà tout; sans cela il eût été parfait.

— Monsieur le comte sait que c'est la petite qui dirigeait tout? Elle est fine mouche, celle-là, et si le vieux lui avait laissé régler les comptes, personne ne se serait jamais aperçu du barbotage.

Sans que M. de Guercelles s'expliquât pourquoi, cette dernière remarque du valet lui fut désagréable. Victor, qui lisait la figure de son maître comme un livre familier, s'en aperçut. Il ajouta d'un ton paterne :

— Du reste, sur la petite, il n'y a rien à reprendre. Elle est intelligente et vaillante, voilà tout. Par exemple, on ne comprend pas qu'elle ne soit pas déjà mariée. On disait que le jeune M. Bourgain, le maître du petit domaine de Theilley, la voulait. Et puis cela ne s'est pas fait...

Comme il sentait ses phrases tomber dans le

vide, il se tut. La toilette fut achevée en silence. Jean de Guercelles devait, ce matin-là, déjeuner à l'Union, puis aller quérir, pour les mener à une exposition de portraits anglais du XVIIIe siècle, deux jeunes femmes de la grande bourgeoisie industrielle, pour qui c'était une promotion sociale que d'être rencontrées avec lui, et qui étaient disposées à payer cet avantage de ce qu'elles avaient de mieux à offrir : elles-mêmes. Avant de sortir il passa dans son cabinet de travail et fit rapidement sa correspondance.

Puis il reprit la lettre d'Henriette Deraisme la relut et médita.

Toute lettre féminine, comme toute personnalité féminine, — à condition que la femme n'eût pas dépassé l'âge de l'amour, — remuait en lui une sympathie mystérieuse, provoquait un attrait de tendresse, un désir confus de plaire, de donner du bonheur, de devenir pour cette parcelle de l'éternel féminin un homme à part des autres hommes... Inquiétude tout ensemble angoissante et savoureuse, qu'il goûtait lentement, en connaisseur, et de plus en plus,

à mesure qu'il avançait dans les années. Il regarda la signature de la lettre. Henriette Deraisme, — ces deux mots n'avaient représenté pour lui, jusqu'à présent, qu'une silhouette effacée. Mince et gardant sous la robe un peu l'aspect d'un jeune garçon, la « petite du régisseur » avait passé pour laide jusqu'aux environs de ses vingt ans. Le visage, assez régulier, était gâté par le terne du teint, la pâleur des lèvres, que soulignaient la vivacité des yeux bleu sombre et l'éclat des cheveux foncés, brillants comme du palissandre. Les gens de Millancey opposaient volontiers cette étrange gamine à sa mère, laquelle avait été très belle et laissait voir encore des traces de beauté. Sans rendre Henriette jolie, la vingtième année atténua du moins les disgrâces de son extérieur, développa ce qu'il offrait d'attrayant. Son teint s'éclaircit, devint uni; la chlorose ne pâlit plus ses lèvres; son corsage se gonfla légèrement, mais nettement, fermement : et ce dessin ferme et net du buste contrastait assez pour ne pouvoir passer inaperçu avec le reste de la stature, demeurée

celle d'un adolescent... M. de Guercelles avait remarqué cette transformation lors de ses dernières chasses à la Fourchetterie; parfois il avait suivi quelques instants du regard la démarche délibérée d'Henriette; mais il ne se souvenait pas de lui avoir adressé la parole. Les malversations de Deraisme, découvertes par lui plusieurs années auparavant et continuées, aggravées d'année en année, lui rendaient antipathique toute cette famille, qu'il devinait complice. Henriette, en particulier, semblait avouer tacitement sa complicité par son évident souci de renconcontrer M. de Guercelles le moins possible. Positivement, elle le fuyait, — tandis que le régisseur et sa femme rivalisaient d'obséquiosité auprès du maître.

« Elle n'est pas mal tournée, la lettre de cette petite, murmura le comte, lisant quelques passages au hasard. Surtout, ce qu'elle a de bien, c'est qu'elle ne pleurniche pas et ne cherche pas la littérature. Et puis, vraiment, elle a su éviter la platitude. »

Il se prit à relire d'un bout à l'autre, et il ne pouvait s'empêcher de sourire. Augustin Deraisme lui avait toujours écrit à la troisième personne : « M. le comte veut-il... Je présente mes hommages à M. le comte. » Sa fille abolissait du premier coup cet usage, disait « vous » à son maître. Jusqu'à sa façon de saluer : « Votre dévouée servante » avait un air d'indépendance sous l'affectation de docilité : c'était un salut de comédie... M. de Guercelles s'amusait à deviner la personnalité que révélaient de tels indices. Et, pour lui, l'indécise silhouette de la fille du régisseur défunt devenait de plus en plus quelqu'un.

« Elle vous a une certaine façon impérieuse de présenter sa requête; on sent bien qu'elle n'admettrait pas un refus. Mlle Deraisme est sans doute une jeune personne nouveau modèle, genre féministe, égalité des sexes et réforme du Code civil... »

Par une habitude d'investigation curieuse de tout ce qui concernait les femmes, il porta le papier bordé de noir à ses narines. Un subtil

parfum de violette s'en dégageait. Rien, pour les voluptueux, n'évoque une femme comme un parfum. Guercelles se rappela, un matin de battue du récent hiver, qu'en entrant pour se chauffer à la ferme de Villemaure il s'était trouvé face à face, sur le seuil, avec Henriette Deraisme. La vivacité de ses yeux bleus et le contraste de son teint pâle avec ses cheveux foncés l'avaient frappé, et aussi la taille, devinée élégante sous le manteau. Henriette avait paru décontenancée et avait fait instinctivement le geste de rebrousser chemin... Puis elle s'était ravisée et avait passé, répondant au salut du comte par une inclinaison de tête. Cette attitude avait déplu à Guercelles qui se dit alors : « Celle-ci, du moins, ne dissimule guère... » Mais il sentit sur le sillage de la jeune fille l'odeur de violette qu'exhalait aujourd'hui cette feuille de papier encadrée de noir...

« Quand je pense, murmura le comte, que, dans mon enfance, la femme du régisseur de la Fourchetterie était une sorte de servante en bonnet, qui ne savait pas lire, et qui appelait

mon père « M. le comte, notre bon maître ». J'ai assez vécu pour voir cela, — et pour voir aussi Mlle Henriette Deraisme, qui est habillée comme une dame, écrit correctement, sur du papier de choix qu'elle parfume à la violette, des lettres à peine aussi courtoises que m'en écrirait, pour m'adresser une requête, une fille de mon monde. Bah!... qu'y faire? Il ne sert à rien de vouloir arrêter les locomotives. Elle est de son temps, cette petite. L'ennui, c'est qu'elle va me voler trois fois plus que son père; car Victor a raison, elle est maligne. »

Il réfléchit encore quelques minutes avant de répondre à la lettre d'Henriette. En somme, il était décidé à accepter. Par paresse, par crainte de changement et d'imprévu, comme il l'avait dit à son valet de chambre. Mais aussi, surtout, par curiosité : une curiosité qu'un moraliste n'eût pas jugée parfaitement saine. D'avoir vu en posture de défaite un grand nombre de femmes ôte au vainqueur de tant de volontés le respect de ce qui est ordinairement admis comme la morale de l'amour. Le séducteur se

fait une morale conforme à son instinct, comme la société s'en est fait une conforme à ses intérêts. M. de Guercelles ne croyait pas qu'il y eût dans l'amour un bien ou un mal. Il croyait que l'amour est un acte indifférent en soi, mais dont les conséquences sociales peuvent effectivement, selon les cas, créer du bien ou du mal. Tout en se livrant à son instinct, il s'était toujours efforcé de ne pas créer de mal autour de lui. En pensant à Henriette Deraisme, il n'eût pas été « lui » s'il n'eût pas attardé sa pensée sur l'image physique de la jeune fille : mais il n'en concevait nul désir, et surtout nul projet de séduction. Malgré sa tenue de « dame » et le style de sa lettre, Mlle Deraisme lui apparaissait toujours comme la fille de deux de ses gens : le père Augustin qui marchait en sabots dans la terre, qui avait les ongles sales et qui volait; la mère Deraisme qui surveillait les déjeuners de chasseurs, un tablier de cuisine autour du ventre et la face embrasée par le rayonnement du four. Or, Guercelles, ce moderne don Juan, goûtait peu les servantes. Ce qui excitait sa curiosité

sur Henriette Deraisme, c'était le mystère de sa personnalité féminine, qui lui apparaissait, de loin, comme un échantillon nouveau du type de la femme : une petite moderne de la bourgeoisie montante.

Il saurait bien la faire parler, démonter son esprit et son cœur comme il savait démonter les organes mécaniques d'une automobile. Elle avait un amant, sans doute, et c'est pour cela qu'elle ne voulait pas se marier. Tout cela serait amusant à pénétrer, si jamais il en avait le loisir.

« Et puis, j'aime mieux la corvée des comptes à examiner en tête à tête avec une fille de vingt-trois ans, bien tenue, qu'avec cette brute d'Augustin, qui sentait la sueur et la pipe. »

Et — comme il s'observait lui-même très exactement — il s'avoua qu'il aurait plus longtemps discuté le parti à prendre si Henriette Deraisme avait été une vieille fille laide, ou si la lettre eût été écrite par la mère.

Midi sonnait à la pendule anglaise, au timbre profond, installée dans un des angles du cabi-

net. Victor entra, annonça que l'automobile était avancée. Quand il fut de nouveau seul, le comte écrivit la lettre suivante, s'amusant à en exagérer la politesse :

« Mademoiselle,

« Je vous supplie d'accueillir mes sympathies très douloureuses pour le deuil qui vous frappe, en me privant moi-même d'une collaboration que j'appréciais à sa valeur. Si j'avais été prévenu hier soir, je me serais certainement arrangé pour assister à la triste cérémonie : que madame votre mère demeure bien assurée, et m'excuse.

« Votre lettre me démontre d'une façon péremptoire à quel point mon intérêt se confond avec votre désir. Je n'ai donc qu'à vous remercier de vouloir bien garder la charge des intérêts dont vous vous occupez déjà depuis quatre ans avec tant d'habileté. Et naturellement, je ne vois aucune raison pour diminuer la rémunération de cette régie parce qu'elle change de titulaire.

« Je trouverai le moyen d'aller passer quelques

jours à la Fourchetterie vers le milieu de la semaine prochaine. S'il vous est possible de mettre les comptes en ordre pour cette date, je profiterai de mon séjour pour opérer officiellement entre vos mains la transmission des fonctions.

« Daignez, mademoiselle, offrir à Mme Deraisme et agréer pour vous l'expression attristée de mes sentiments respectueux.

« GUERCELLES. »

« Voilà qui va bien, murmura le comte en relisant son billet. Volé pour volé, j'aime autant l'être par une femme agréable à voir. Mais il me serait déplaisant qu'elle me crût dupe. »

Il s'en alla déjeuner au club et passa le reste de l'après-midi avec les deux jeunes femmes qu'il s'était chargé de mener voir les portraits anglais du XVIIIe siècle. Elles le divertirent par la naïveté de leur snobisme. « Ces fausses bourgeoises, pensait-il, sont pires que les plus vaines de notre monde. Elles jouent mal une comédie d'aristocratie, et leur jeu maladroit souligne à nos yeux nos propres ridicules. Elles sont nos

ilotes. » L'une d'elles, pourtant, Mme Foucher-Desgardes, — levantine d'origine, et dont le mari, négociant riche, était connu surtout comme collectionneur de saxes, — avait de la jeunesse, du piquant, une certaine drôlerie dans l'esprit qui lui faisait, de temps en temps, railler son propre snobisme. Elle lui parut aussi intéressante par l'absence complète d'idées morales que sa conversation révélait. Ni religion ni philosophie, rien : l'anarchie. Le cas est assez fréquent parmi les étrangères dépaysées, que Paris intoxique. Guercelles arrangea avec celle-ci un rendez-vous pour le surlendemain. Mais le soir, en se couchant, tandis qu'il se livrait à sa méditation quotidienne, il constata en lui ce désir de fuir Paris quelques jours qui, de temps à autre, devenait irrésistible. Dans ses conversations avec lui-même, il appelait cette crise de dégoût : le krach des femmes. Cela aboutissait à des voyages brusques — une quinzaine en Italie, une semaine en Hollande, ou simplement, dans la saison des chasses, à quelques jours de vie franchement rurale à la Fourchet-

terie, de vie de chasseur et de propriétaire foncier, qui ne voit que des paysans et des terriens abrutis. Il examina le calendrier :

« Aujourd'hui mercredi... Dimanche, Auteuil. Mardi prochain, la fête Lasserrade, je ne peux pas y manquer, puisque j'y ai fait inviter cette petite Mme Foucher-Desgardes, qui n'y connaîtrait personne... Dans huit jours, je peux coucher à la Fourchetterie. »

Il se livra voluptueusement à la nostalgie des bois de Sologne, des pâtureaux que le printemps fait odorants, des beaux étangs qui sommeillent dans les roseaux. Il tirerait quelques coups de fusil dans le parc, qui était clos, tuerait force lapins... Il ferait des randonnées à cheval sur les routes de la forêt de Bruadan, toutes feutrées d'aiguilles desséchées. Et il se divertirait à examiner, de son œil infaillible, la petite âme trouble et rebelle qu'il devinait à Mlle Henriette Deraisme, son nouveau régisseur.

III

Huit jours plus tard, Jean de Guercelles, botté, guêtré, vêtu d'un solide complet de chasse et coiffé d'un chapeau de feutre, conversait avec Denis, son garde, assis l'un et l'autre au bord de l'étang de Theilley. C'était le déclin d'une belle après-midi de mars, vraiment printanière : le comte avait fait un tel massacre de lapins qu'il était las de voir la culbute des petits derrières blancs parmi les fougères et les pommes de pins, et d'entendre Denis s'écrier uniformément : « Celui-là, monsieur le comte peut dire qu'il ne l'a pas manqué. » Maintenant, une cigarette aux lèvres, il regardait l'étang couleur de perle

morte, gonflé par les pluies hivernales au point que les roseaux des rives étaient noyés presque jusqu'à la pointe. Des pins et des chênes, médiocrement robustes, enchâssaient l'étang comme un sombre écrin. Deux pointes de tourelles, ornées d'un motif en zinc, surgissaient au-dessus des arbres, vers l'autre bord. Le comte roula une cigarette. Denis demanda et reçut l'autorisation d'allumer sa pipe. C'était un homme à la fois maigre et trapu, au visage recuit par le soleil et creusé de rides si profondes qu'elles semblaient des entailles noires dans la chair. De longues moustaches grises tombaient à droite et à gauche de sa bouche où peu de dents restaient debout. Il avait des yeux bruns de chien subtil. Son parler se marquait d'un fort accent paysan. Guercelles eût volontiers goûté en silence le charme triste de cette descente du crépuscule sur les bois mornes, sur l'étang figé. Mais Denis était bavard : il eût d'ailleurs tenu pour un manque de déférence de ne point faire la conversation à son maître.

— Monsieur le comte voit comme les tou-

relles de M. Bourgain luisent par-dessus les chênes? Le couchant tape sur le zinc. On dirait deux lanternes.

Guercelles fit un signe d'assentiment.

— Il s'ennuie, là dedans, il paraît, le jeune M. Bourgain, depuis qu'il a perdu sa vieille maman, qui était pourtant bien insupportable, et qu'il a marié sa sœur à Orléans. C'est un garçon très gentil, qui a été, on peut le dire, trop bien élevé... de façon qu'il est sorti de sa classe et qu'il aimerait à fréquenter les messieurs des environs. Bien sûr, le fils d'un épicier de Neung ne peut pas entrer en relations avec des personnes de la société. Ici, Poufl... Et tais-toi!

Pouf, grand chien blanc taché de jaune, qui s'était subitement dressé sur ses pattes et aboyait à l'étang, gronda encore un instant, puis s'étendit sur l'herbe fanée, le nez sur les pattes, fermant un œil.

— Tu ne vas pas chasser le brochet, maintenant, empaillé! lui cria Denis.

Guercelles songeait :

« Comme les gens du peuple, dès qu'ils se

considèrent comme participants d'une grande maison, deviennent hargneux au peuple, et plus soucieux que nous de nos privilèges! L'ordre social d'autrefois était fondé sur ce pacte étroit entre petits et grands. Maintenant, le pacte est dénoncé. Au lieu de groupes multiples, faits de petits et de grands unis, il y a un vaste syndicat des petits unis contre le syndicat des grands. Denis est une exception, parce qu'il vit un peu de ma vie et que la chasse en commun nous fait une sorte d'égalité, comme jadis entre les seigneurs et leurs gens d'armes... »

— Quelle fortune a-t-il, ce Bourgain?

— Oh! une petite aisance. La terre et la maison valent une pièce de cent mille francs. On dit que sa mère lui a laissé des titres pour autant, à peu près.

Le comte sourit. Toujours l'identification du serf et du maître! Denis, qui n'avait pas cinq mille francs à lui, jugeait dédaigneusement les deux cent mille francs du jeune Bourgain, parce qu'en en parlant il se haussait sur les deux millions du comte, son patron.

Denis continua ses commentaires sur le jeune M. Bourgain.

— C'est gentil, du reste, ce domaine de Theilley, avec l'étang, les bois, la maison. On est là dedans comme un petit seigneur. Et, si le maître était de bonne famille, il pourrait recevoir tout le monde des environs et chasser aussi dans les domaines voisins. Seulement tout seul, ou avec quelques parents qui lui viennent de Neung, des gens du commerce comme son père, on conçoit qu'il ne se divertisse pas beaucoup. On dit qu'il songe à vendre... Monsieur le comte devrait bien acheter ça : l'étang donne du poisson... Et puis, quand on rabat sur Villemaure, le gibier se sauve sur Theilley... et alors monsieur le comte rabat pour M. Bourgain.

Plusieurs fois déjà, Denis était revenu sur cette possibilité d'acheter le domaine de Theilley. M. de Guercelles se remit sur pied, reprit son fusil. Pouf gambada en jappant joyeusement autour de son maître.

— Allons ! fit le comte... A la soupe, Denis !

D'un bon pas, tous deux suivirent le sentier

Sans répondre à cette formule de courtoisie, Henriette Deraisme répondit :

— Je voulais simplement, monsieur le comte, vous demander de la part de l'entrepreneur s'il faut refaire la charpente de l'étable à la ferme de Villemaure, en ménageant au-dessus un grenier, comme il en avait été question, ou la réparer telle qu'elle était.

— Qu'en pensez-vous, mademoiselle ?

— Je pense que le grenier serait utile. Bertaux ne sait où mettre son foin et sa luzerne quand la récolte dépasse la moyenne. Mais c'est une dépense de treize cents francs en plus.

— Eh bien, qu'on fasse le grenier !

— Vous n'avez pas d'ordres à donner pour demain, monsieur le comte ?

— Non, mademoiselle. Je m'en remets à vous... Comment va madame votre mère ?

— Elle est toujours assez fatiguée...

— Et vous ?

— Oh ! moi !...

Elle fit un geste d'indifférence pour signifier sans doute qu'elle était résolue à ne tenir nul

compte de sa propre fatigue. Elle saluait, prête à se retirer. Le comte la considérait avec curiosité. Sur le pas de la porte, elle se retourna :

— Quand voudrez-vous, monsieur, que je vous présente l'ensemble des comptes de la propriété ?

Et, en disant cela, on la sentait tendue, d'un effort de toute sa volonté, pour ne pas défaillir.

— Mais demain, après-demain... dès qu'il vous plaira. Je ne repars qu'à la fin de la semaine.

— Après-demain, alors. Je serai prête. A quelle heure ?

— Voulez-vous à neuf heures, après le dîner ?... Personne ne nous dérangera plus.

— C'est convenu, monsieur le comte.

Elle dit ces derniers mots d'une voix à peine saisissable, puis sortit en refermant la porte sur elle. Mais Guercelles perçut qu'elle ne s'éloignait pas aussitôt. Ce ne fut qu'au bout d'une demi-minute environ que ses pas firent leur bruit léger et décroissant sur le carrelage du corridor.

« La singulière fille, » songeait le comte, seul

dans sa chambre du premier étage, après avoir dîné seul, car il traversait une crise de misanthropie où il ne pouvait supporter que la compagnie des ruraux et des chiens ; et personne, parmi les habitants des châteaux voisins, n'avait été averti de son séjour. « La singulière fille... Elle m'évite, elle me parle du bout des dents : on dirait que je lui fais peur ou qu'elle me déteste. Pourtant, voyons ! je n'ai pas été dur avec elle. Ce qu'elle m'a demandé, je le lui ai accordé tout de suite. La voilà, à vingt-deux ans, pourvue de trois mille francs d'appointements... Si elle suit l'exemple de son respectable père, elle s'en fera bien le triple à mes frais. Cela vaudrait, il me semble, un peu de gentillesse pour le patron...

« Mais voilà... c'est une petite nouvelle couche, dans toute la force du terme. Elle considère sans doute que ce que je lui accorde est fort au-dessous de ce que je lui dois. Les voleries du papa, elle doit les appeler des revendications. Et elle est probablement résolue à revendiquer pour son propre compte avec la dernière énergie.

« Bah! que m'importe, pourvu qu'elle mène bien les affaires du domaine! Elle paraît douée pour cela, la mâtine. Elle a une certaine façon de donner des ordres : tout le monde marche au pas, et, ma foi! je n'ai entendu personne grogner contre elle. Quel dommage qu'elle juge indispensable à ses principes d'être désagréable avec moi! D'autant plus qu'elle est devenue charmante à voir. »

Laissant ouvert sur la cheminée le roman qu'il essayait de lire depuis un quart d'heure sans parvenir à y attacher sa pensée, Guercelles se renversa dans le vieux fauteuil de velours rouge où il était assis. Il croisa ses pieds devant les flammes légères qui voletaient autour de deux bûches assoupies, et suscita devant sa pensée la silhouette et le visage d'Henriette Deraisme. Le regard d'un peintre capte dans sa mémoire les couleurs ou les formes significatives des êtres, celles qui, figées sur la toile ou modelées dans la terre, expriment, pour ainsi dire, la synthèse plastique des êtres. Ainsi les spécialistes du culte féminin, les voluptueux

intelligents comme un Guercelles retiennent par le souvenir, de la femme qu'ils ont observée, ce qui fait d'elle un être d'amour particulièrement désirable, différent de la masse de son sexe. Guercelles évoquait les cheveux noirs, non pas d'un noir mat et sans reflet, mais d'un noir bleui, semblable à l'acier réduit par le feu ou encore au plumage des hirondelles : beaux cheveux sombres, souples et ondés, dont il avait respiré au passage l'odeur saine, l'odeur de sève, ce parfum essentiel des cheveux si vite atténué, puis dissipé par l'âge. Le front bas d'Henriette se marquerait de bonne heure de longues rides méditatives, mais la jeunesse les y effaçait encore, aussitôt formées... Les sourcils un peu lourds, d'un dessin pur, donnaient par contraste une clarté singulière aux yeux bleu foncé vraiment admirables dans la pâleur du visage... Le petit nez classique offrait ce parfait dessin des narines, si rare chez les Françaises, qui se contentent, à l'ordinaire, d'une charmante ébauche de nez. Enfin Guercelles savait, aussi bien qu'un physiologiste professionnel, ce que promettait

cette bouche, ni grande ni petite, mais dont les larges lèvres, souvent pâles, rosissaient soudain comme si tout le sang du visage s'y fût réfugié. Au-dessus de la lèvre supérieure, une ombre de duvet... Et les dents, d'un blanc plus proche de la craie que de l'ivoire, d'un blanc presque excessif, attiraient insolemment le regard sur cette bouche provocante, dès qu'elle s'entr'ouvrait.

« Il n'a pas mal choisi, le jeune Bourgain, pensa Guercelles, se rappelant la conversation que Denis lui avait tenue au bord de l'étang de Theilley... Mais quelle petite rétive il a failli épouser là ! Heureusement, d'ailleurs, il n'a que failli. Jamais il n'aurait deviné la merveilleuse maîtresse que le mariage lui donnait, ce fils d'épicier enrichi ! Est-elle fine, est-elle racée ! Pas possible que ce soit issu de cet affreux Deraisme, encore plus laid et plus lourdaud que voleur. Mme Deraisme, elle, était jolie, légère. La petite, peut, sans doute, s'élire des ascendants en plusieurs châteaux des environs... »

Ainsi persiflait, en tête à tête avec lui-même, le comte Jean de Guercelles. Et soudain il cessa

de sourire. Infaillible observateur de ses propres sentiments et de ses propres instincts, il venait de surprendre en lui-même ce brusque éclair de désir, jadis suscité par tant de femmes, de plus en plus rare à mesure que s'accumulaient les années. Oui, par son corps et par son esprit, Henriette Deraisme l'attirait, avec cette violence impérieuse dont il avait été toujours l'esclave : il reconnaissait cet attrait qu'il n'appelait pas lui-même « de l'amour », mais qu'il savait cependant d'essence plus pure qu'un brutal appétit de chair. Cet attrait, c'était, en quelque sorte, *le désir du désir de l'autre,* le souhait passionné d'éveiller la passion dans l'autre âme, supposée capable de beaux tressaillements. Les gens de tempérament calme, qui jugent de tels voluptueux, les condamnent en bloc et les flagellent d'un mépris absolu : ce n'est pas équitable. A vrai dire, ils ne les comprennent pas. Un Jean de Guercelles n'est pas un simple érotique, un maniaque de l'amour : il n'est surtout rien moins qu'un grossier gourmand de plaisir. Un Guercelles est capable de

garder, des semaines durant, la chasteté d'un moine. Ce qu'il cherche dans la possession, c'est la révélation intégrale d'un être féminin. Désarmée dans sa défaite, la femme est aussi démasquée. C'est la revanche d'Adam sur l'éternelle Ève, à condition que le vainqueur sache profiter de sa victoire, et ôter à la vaincue, pour ne plus les lui rendre, le masque avec les armes.

Avec cette complaisance de pensée que les casuistes appelaient la délectation morose, Guercelles s'attarda quelque temps à rêver d'Henriette Deraisme. Très « différente », assurément, elle l'était, différente de la plupart des femmes qui avaient occupé la vie du comte durant les dernières années. La misère morale et sentimentale de toutes ces liaisons l'écœura, tandis que, de bout en bout, il arpentait la vaste chambre à trois fenêtres, la chambre aux vieux meubles d'acajou et de velours, à rideaux de reps rouge, à baldaquin de reps rouge, jadis chambre de Mme de la Fourchetterie, sa tante maternelle. Le fade mot de liaison seyait bien à

ces amours sans chaleur, que l'occasion fait naître, non le choix, et que la plus veule paresse maintient. « On les garde, pensait-il, comme un appartement inconfortable, pour ne pas déménager... » Leur indigence sentimentale s'aggrave presque toujours d'une déception sensuelle : la poupée moderne est-elle jamais plus attrayante que parée de ses coûteuses fanfreluches?... L'en dévêtir, quelle imprudence! Et la pauvre proie qui demeure aux mains du triomphateur! Une petite chose d'une misère physiologique presque touchante, telle que l'a faite l'hérédité de citadins épuisés, telle que l'ont détraquée le serrage exagéré des corsets, les régimes imprudents pour engraisser ou pour maigrir, les grossesses dissimulées jusqu'au dernier mois afin de ne pas sacrifier le divertissement mondain... Si bien que la conquête, commencée parfois dans l'illusion et dans la fièvre, s'achève, le plus souvent, pour le vainqueur, dans un simple acte de courtoisie.

« Évidemment, cette petite Deraisme serait autre, pensa Guercelles. Un corps d'amazone, une figure tellement expressive qu'elle en est

presque inquiétante... Sensible et sensuelle, certainement. Rien, dans l'esprit, de la culture superficielle, de la fringante élégance, du détraquage amusant, du précieux snobisme d'une Mme Fourcher-Desgardes. Mais, en revanche, de la violence passionnée, de fortes préférences et des haines vigoureuses. Belle expérience à faire! Seulement, je ne la ferai pas... Je ne veux pas la faire... »

Guercelles s'imposait ainsi, de temps en temps, des façons d'exercice volontaire, afin de se prouver à lui-même qu'il n'était à aucun degré l'esclave de ses instincts. Il pouvait se rendre ce témoignage, après vingt-cinq années d'une vie assez tumultueuse, qu'il n'avait jamais abusé de l'ignorance, de la faiblesse, de la détresse d'une femme. Henriette Deraisme n'était certes pas une ignorante ni une faible : mais elle vivait désormais et faisait vivre sa mère par la libéralité du maître. Compensation après, c'eût été tolérable; avant, cela prenait un air de piège, de contrainte, qui répugnait au comte. Jamais, à son sens, les femmes, les filles

de ses gens, quel que fût le grade de ces gens dans la hiérarchie de sa maison, n'avaient existé pour l'amour. Donc, quand, à propos d'Henriette Deraisme, il se disait à lui-même : « Je ne ferai pas l'expérience, — je ne veux pas la faire », non seulement il était parfaitement sincère, mais il arrêtait, dans le même instant, la résolution d'exclure la jeune fille de son propre désir et même de cette complaisance passagère avec laquelle il s'était diverti à accueillir son image.

Sous le globe qui la protégeait des poussières depuis plus d'un demi-siècle, la pendule en marqueterie de bois de violette et de citronnier, la pendule à colonnes tinta la demie de dix heures. Guercelles appela son valet de chambre, se fit déshabiller, se coucha en recommandant qu'on le réveillât à six heures le lendemain matin. Couché, il lut quelques pages, non plus du roman décidément trop ennuyeux, mais d'un volume pris dans la bibliothèque voisine de sa chambre. C'était la monographie d'un aïeul, le marquis de Braux, né en 1797, mort en 1868,

qui avait fait dans la diplomatie une carrière honorable sous la Restauration, puis sous le second Empire. Ambassadeur, membre de l'Institut, chargé de croix et de titres, auteur de plusieurs ouvrages « estimés », tout cela n'empêchait pas que le noir oubli enveloppât cet illustre passant de la vie, dont le nom même était mort. La monographie, écrite par une fille respectueuse, respirait elle-même l'ennui, la fadeur.

... Guercelles se réveilla en sursaut, tenant entre ses mains le pieux volume qui l'avait endormi. Il posa le livre sur la table de nuit, éteignit sa lampe et chercha le sommeil.

Il pensait à Henriette Deraisme assise, les mains entre les genoux, blanche figure dans les crêpes noirs. Et, comme on essaye en la faisant ployer, la pointe à terre, une lame d'épée, il exerçait sa volonté à penser à elle sans désir.

IV

Il ne l'aperçut point le lendemain. A l'heure où, rentrant de la chasse, Henriette l'attendait quotidiennement dans le « petit bureau » pour le renseigner sur les incidents de la journée et prendre ses instructions, ce fut la mère Deraisme, accompagnée d'un gamin de la ferme, qu'il trouva. La mère Deraisme, blonde grisonnante, bouffie, épaissie et fanée, parlait si abondamment que le souffle lui manquait souvent au milieu de ses propos. Elle multipliait les formules de respect.

— Ah! monsieur le comte!... Je prie mon-

sieur le comte de bien nous excuser. Ma pauvre Henriette est couchée avec des maux de tête affreux... où plutôt elle n'est pas couchée; je ne peux pas la décider à se mettre au lit. Elle est étendue sur une chaise longue : une chaise longue que m'avait donnée, après mes couches, cette excellente Mme la baronne de la Fourchetterie. Voilà une femme de bien, monsieur le comte, une sainte! Elle aimait tant ma petite Henriette! Elle doit être heureuse, de là-haut, en la voyant mener tout son domaine, auquel elle s'intéressait... Quand ma pauvre Henriette a ses migraines, elle ne peut ni bouger, ni manger, ni parler : rien. Il faudrait même qu'elle n'entende aucun bruit. Et elle souffre le martyre. Alors, c'est moi qui suis venue pour les ordres de monsieur le comte. Tout a bien marché aujourd'hui sur le domaine; malheureusement, je ne peux pas me transporter aussi facilement que ma fille. Henriette court comme une chèvre quand elle n'a pas ses migraines; moi, mes jambes enflent tout de suite dès que je me déplace, et, avec ça, ma vue baisse d'une

façon effrayante, surtout depuis le coup que j'ai eu de la mort de mon mari : le soir je n'oserais pas sortir sans ce gamin pour me guider. Enfin, j'espère que ma fille sera bien portante demain, et, si monsieur le comte veut bien me donner ses instructions, je les lui transmettrai.

— Ne pourrait-on envoyer chercher un médecin à Neung? demanda le comte.

— Oh! Henriette n'en veut pas... Et puis ce n'est pas la peine. D'habitude le mal lui dure une douzaine d'heures; après une bonne nuit, il n'y paraît plus. Seulement, elle s'est tellement fatiguée depuis quelques jours avec ces comptes de la propriété qu'elle est plus sensible en ce moment. Tous les instants qu'elle passe à la maison, c'est des calculs qu'elle fait, des factures qu'elle classe, des registres qu'elle vérifie... Elle a bouleversé des papiers que mon pauvre mari n'avait pas touchés depuis dix ans... Des nuits, elle travaille jusqu'à deux heures. Je me relève en chemise, monsieur le comte, pour aller lui dire : « Henriette, je t'en supplie, laisse tes calculs et va dormir... » C'est que... c'est

que... monsieur le comte... je ne voudrais pas (et elle s'attendrissait), je ne voudrais pas que le service du domaine me prît ma fille... comme il m'a pris mon cher mari...

— Il est certain, fit froidement le comte que ce flux de verbiage et cette fausse sensibilité agaçaient, il est certain que si la santé de Mlle Henriette est trop délicate pour les fatigues de sa régie, mieux vaudrait qu'elle y renonçât.

Les larmes se volatilisèrent instantanément sur les yeux de Mme Deraisme :

— Oh! non... monsieur le comte, non! Il ne s'agit pas de laisser sa régie... Pauvre petite! Elle est si heureuse de gagner sa vie et de remplacer son père... Seulement... les difficultés du début, et puis le désir de faire tout trop bien... Mon mari n'était guère bien portant, ces dernières années; il avait laissé des affaires traîner. Henriette veut que tout soit en ordre pour demain... quand elle présentera son bilan. Alors... un léger excès de fatigue. Mais il n'y paraîtra plus demain matin, j'en réponds. Elle est solide, la petite, plus solide qu'un homme. Et, malgré

sa figure toute pâle, elle a du sang, monsieur le comte peut me croire, du sang comme une petite pouliche de sang.

Mme Deraisme se rapprocha de son interlocuteur comme pour lui faire un aveu d'importance, un aveu que le gamin de la ferme, immobile dans un coin, ne devait pas entendre :

— C'est même, entre nous, le sang qui la travaille. Une fille de vingt-deux ans, bâtie comme celle-là, devrait se marier. Monsieur le comte sait sans doute qu'elle a été demandée par le châtelain de Theilley, un charmant jeune homme, qui en est fou. Elle a refusé. Elle ne veut pas en entendre parler. Expliquez cela ! Pour moi, cette enfant a un amour au cœur.

Mme Deraisme regardait le comte en prononçant ces derniers mots. « Que diable veut-elle dire ? pensa Guercelles. Est-ce qu'elle me propose sa fille ? » Il la congédia, pressé de se soustraire à son bavardage et à la bassesse de ses propos. Toute la soirée, — tandis qu'il dînait, puis que, dans la chambre aux reps rouges, il continuait de lire, pour gagner le som-

meil, l'honorifique et morne histoire du marquis de Braux, — Mme Deraisme, lourde, soufflante, vulgaire, lui masqua la fine image d'Henriette; il n'eut même pas besoin de brider un élan de désir. Il évoquait aussi le père Deraisme, qui volait sur les redevances et qui sentait la sueur et la pipe.

« Preuve nouvelle, pensait-il, de cette forte vérité : que choisir une maîtresse hors de son monde est une fausse manœuvre. Henriette Deraisme, malgré son corps d'amazone et son curieux esprit, ne serait possible qu'à cent lieues d'ici. Et encore! Il faudrait jamais n'avoir connu son fricoteur de père et cette mère au passé douteux, aux façons d'entremetteuse. »

Les passions, les passionnettes qu'il avait eues, lui, Guercelles, dans son monde, quelles belles, précieuses, élégantes ou illustres résonances familiales et sociales elles évoquaient!... Nobles hôtels de la rive gauche, somptueuses habitations modernes aux environs de l'Étoile, châteaux sur la Loire, gentilhommières des bords de la Dordogne ou du Lot, chasses des pays

giboyeux, croisières en yacht sur la Méditerranée, vastes palais-caravansérails des stations célèbres!... La substance physique, la chair des mondaines n'avait sans doute pas la robustesse d'une Henriette Deraisme; mais le sang, même appauvri, qui l'animait lui gardait une élégance, une saveur, singulières, comme s'il eût encore charrié dans ses globules la ferveur, le courage, l'honneur des cœurs anciens où il prenait sa source. La politesse de leurs mœurs avait des nuances si discrètes que même les jolies bourgeoises riches, peu à peu admises dans le monde, ne les comprenaient, ne les copiaient jamais qu'imparfaitement... Du moins compensaient-elles cela par le décor de beauté que paye l'argent, par une liberté de bon aloi, par une charmante allure de soumission admirative quand un homme du vrai monde voulait bien les accueillir.

« Par exemple, méditait Guercelles, cette petite levantine... Le beau-père était agent de change; le mari vend des peaux, c'est entendu. Elle n'en est pas moins adorable d'élégance. Sa

belle-mère, la veuve de l'agent de change, est une personne de façons parfaites, pieuse, bienfaisante. L'hôtel, rue Christophe-Colomb, est une merveille de goût. Je ne sais pas où, je ne sais pas quand Foucher-Desgardes vend ses peaux, mais il trouve le loisir de collectionner les plus beaux saxes, les plus beaux émaux, les plus belles boiseries Louis XV que je connaisse à Paris. Et la petite est charmante, d'une si amusante curiosité, d'une si ingénieuse bonne volonté en amour! Elle s'est donnée gentiment, sans mise en scène de fausse pudeur et avec un air de plaisir très flatteur, en somme. Voilà trois jours que j'ai reçu d'elle une lettre à laquelle je n'ai pas répondu. C'est fort discourtois. »

Il s'installa au bureau d'acajou qui faisait face à la cheminée et écrivit la lettre suivante :

La Fourchetterie, ce 2 avril.

« Chère amie,

« Ne me querellez pas trop pour mon retard à vous écrire. Dès mon arrivée à la Fourchetterie,

mon instinct de terrien me ressaisit si impérieusement que, durant quelques jours, je ne puis mener qu'une vie purement animale, levé dès l'aube, en chasse ou en randonnée tout le long de la journée, et couché avec le soleil, comme les paysans. Ah! délicate Lucie, exemplaire si parfait, si raffiné, de la moderne Parisienne, comme je devine que vous renieriez cet homme des champs et des bois, mal vêtu, souillé de terre et de vase, qui regagne, le soir, sa maison vide, accompagné d'un garde auquel il ressemble comme un frère. « Jamais, crieriez-vous, « jamais je ne pourrai appartenir à cet homme « primitif... Et il n'est pas vrai que je lui ai ap- « partenu!... » Eh bien! si, pourtant, petite personne civilisée et blonde, vous avez daigné offrir à ce rural inculte votre jeune divinité et lui permettre de l'adorer. Le souvenir de cette heure d'adoration l'assiège à l'heure présente, dans sa solitude. Repensez-vous à notre rencontre, vous aussi? Y repensez-vous avec un peu de trouble, comme j'y repense moi-même, dans cette chambre campagnarde qui n'a jamais, c'est cer-

tain, abrité un hôte assailli de pensées si libertines? Lucie, mon amie exquise, donnez, vous aussi, l'essor à votre imagination qui, j'en ai la preuve, est naturellement perverse. Rappelez-vous... Je veux que les démons de la nuit vous tourmentent dans ce lit somptueux qui a appartenu à Mme de Polignac, comme ils m'assaillent dans le lit d'acajou de ma pauvre tante. Que n'êtes-vous près de moi! Je voudrais briser de fatigues vos membres adorables; je contraindrais à la révolte votre exquise immodestie. Aimez-moi. Je ne tarderai pas à regagner Paris. Voulez-vous me donner votre après-midi du 8 avril? C'est dans six jours; délai fort long, mais indispensable pour terminer les ennuyeuses affaires qui m'ont appelé ici. Écrivez-moi d'ici là, ma charmante amie: écrivez-moi une lettre très folle, comme vos conversations quand vous avez bu deux doigts de porto... Vous souvenez-vous? Votre théorie sur la pudeur et la laideur? Je baise vos mains ingénieuses, et puis vos yeux violets, et puis vos lèvres. Et je vous serre contre moi, ô petit saxe infiniment plus rare

et plus joli que toute la collection de votre mari... »

Ayant écrit cela, Guercelles, relut sa lettre. Il la jugea pauvrement inspirée et d'une ardeur si factice que cela se voyait trop. Peut-être pour la première fois de sa vie il ressentit aussi un peu de dégoût pour ce procédé dont usent tous les séducteurs de profession : attaquer une femme d'abord, directement, dans sa modestie féminine, la « dépudorer », pour ainsi dire. Il savait, par expérience, combien ce procédé est sûr, infaillible : mais il y démêla cette fois une certaine vilenie, la lâcheté qui désarmerait un plus faible avant de le frapper.

« Quel mystère, pensa-t-il, cette moralité ou cette immoralité de l'amour! Y a-t-il au fond de tout cela du bien ou du mal ? La raison dit non... Ce qui proteste contre l'arrêt de la raison n'est sans doute qu'une habitude héréditaire, une tradition religieuse et sociale... Car qu'est-ce que cela peut faire à l'ordre éternel des choses que la petite Mme Foucher-Desgardes, dont le mari

passe la moitié de son existence à bibeloter et l'autre moitié à se divertir avec des demoiselles, joue à l'amour avec tel ou tel de ses amis?... »

Il se replongea dans la monographie du marquis de Braux, lut le récit de son ambassade à Vienne, remarquable par l'absence de tout événement. Il se coucha tard, fort apaisé par cette lecture. Avant de se coucher il parcourut de nouveau la lettre qu'il avait écrite tout à l'heure à Mme Foucher-Desgardes.

Plus encore que la première fois elle lui parut sotte et vilaine.

Il la jeta dans le feu et la regarda avec plaisir noircir, se tordre en coquille fumeuse, puis soudain s'enflammer et s'anéantir dans une lueur éclatante, qui fit un instant danser les ombres dans la chambre aux reps rouges.

Le grand jour brillait quand Victor ouvrit les trois fenêtres, le matin. Guercelles ne devait pas chasser ce matin-là : il l'avait réservé pour divers entretiens que sollicitaient les fermiers et l'entrepreneur.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé plus tôt? demanda-t-il à Victor.

— Monsieur le comte ne m'avait pas donné d'ordres. Alors je suis entré dans la chambre à la même heure qu'à Paris.

— Y a-t-il du monde en bas qui m'attende?

— Le fils du fermier de Rigny est venu à sept heures. Comme on lui a dit que monsieur dormait, il est allé faire un tour jusqu'à la fromagerie, en attendant... Il n'y a en bas que le jeune M. Bourgain, de Theilley, qui vient d'arriver dans sa charrette anglaise. Il a un domestique en livrée, comme un monsieur.

— Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là? grommela Guercelles.

Sans motif avoué, peut-être simplement parce que les parvenus, en général, lui déplaisaient, il ne se sentait nul désir de connaître le jeune Bourgain. Néanmoins, il se hâta de déjeuner et de descendre au bureau.

De petite taille, un peu corpulent pour ses vingt-six ans, le jeune Bourgain avait la figure

classique du Français de la classe moyenne, cette figure dont La Bruyère dit qu' « on la voit sur les almanachs », — un visage ovale avec une barbe brune taillée en pointe, des traits réguliers sans finesse, des yeux gris assez beaux, un air de santé et de douceur. Il était vêtu d'un complet de serge bleu bien taillé, — un camée piqué dans sa cravate à plastron tout fait. L'arrivée du comte parut l'intimider à l'extrême.

— Monsieur, balbutia-t-il... je vous dérange?

— Nullement, monsieur Bourgain, fit Guercelles à qui l'allure et l'abord modestes de son jeune voisin ne déplurent pas. Asseyez-vous, je vous en prie, et dites-moi ce qui vous amène. Je suis à vos ordres.

Michel Bourgain obéit, et, passant doucement la main droite sur le feutre de son chapeau melon pour se donner une contenance, il commença :

— Mon Dieu, monsieur... Je vais vous parler à cœur ouvert. Bien que je n'aie jamais eu l'honneur de m'entretenir avec vous, je vous connais depuis mon enfance. Ma famille est du même pays que la vôtre : des grands-parents à

moi ont été au service des vôtres. Alors, je viens vous demander un conseil et peut-être une assistance, comme mon aïeul, Désiré Bourgain, fermier de Villemaure, eût pu venir les demander à votre grand-oncle, le marquis de la Fourchetterie.

Le comte tendit la main au jeune homme.

— Monsieur, vous pouvez compter sur moi.

L'exorde adroit du châtelain de Theilley le touchait au point sensible. Ce qui lui était le plus odieux dans le régime moderne, c'était la manie égalitaire. En présence d'un inférieur conscient de sa distance, il se sentait au contraire incliné à la complaisance, au rapprochement.

Michel Bourgain continua son discours, après une méditation, et cette fois en regardant Guercelles bien en face. Il cherchait un peu ses mots, mais on devinait sous les paroles lentes, parfois hésitantes, une idée bien arrêtée, une volonté têtue de paysan.

— Voilà... Vous savez peut-être, monsieur le comte, que mon père et ma mère, qui étaient établis dans le commerce à Neung-sur-Beuvron,

m'ont laissé une certaine aisance. Ils rêvaient de faire de moi un châtelain : c'était leur idée, pauvres vieux, et c'est ce qui les soutenait dans leur travail. « Tu auras un domaine et un château, et tu chasseras avec tous ces messieurs... » Ils m'ont fait élever au petit séminaire de la Chapelle-Saint-Mesmin, où j'ai connu, en effet, tous les jeunes châtelains du voisinage : nous nous tutoyions. Seulement, après le baccalauréat, quand nous sommes rentrés chacun dans sa famille, je me suis bien aperçu qu'il ne suffisait pas à des hommes d'avoir été élevés ensemble pour être du même monde. J'ai essayé de continuer les relations avec ceux de mes camarades que je préférais : les uns m'ont tenu à distance; chez ceux même qui m'ont accueilli, je me suis senti dépaysé. Plusieurs étaient moins riches que moi, et cependant leur maison était autrement agencée que la mienne, avec un air d'aisance et d'ancienneté qu'il n'y a pas chez moi... Tous les gens dont ils parlaient étaient leurs parents ou les amis de leurs parents; et moi, c'était tout au plus si je connaissais les noms de quelques-uns...

Bref, je n'ai pas insisté; j'ai cessé de les voir; ils m'ont oublié et j'ai tout simplement continué à fréquenter les amis de mes parents...

— En tout cas, monsieur, interrompit Guercelles, vous serez toujours le bienvenu ici, et je vous prie de chasser chez moi, en voisin, tant qu'il vous plaira.

Bourgain fit un geste vague de remerciement, un geste qui signifiait — et Guercelles le comprit : — « Voilà une parole dont je vous sais gré; mais au fond vous êtes comme les autres, et je vous gênerais bien en vous prenant au mot... »

Il continua :

— J'habite donc seul dans ce que mes pauvres vieux appelaient : « mon château », ayant pour relations quelques modestes propriétaires solognots et quelques bourgeois des environs. Je ne me plains pas. Je ne suis pas malheureux. L'agriculture m'intéresse. J'aime la chasse, moins passionnément que vous et que la plupart de vos amis, monsieur le comte; mais, enfin, c'est pour moi un plaisir. Je lis beaucoup. Je joue un

peu de violon. Enfin, je sais occuper mon temps. Et je vous assure que les rêves de mes parents, les relations avec les châtelains, le grand mariage, ne me tourmentent guère! Je voudrais tout de même me marier, avoir une famille à mon tour. Oh! je trouverais facilement des partis avantageux ou de jolies filles pauvres, trop contentes d'habiter Theilley... Seulement, il n'y en a qu'une qui me plaise... Vous savez qui? (Le comte avait souri.) Oui... On en a causé dans la contrée. Croirez-vous, monsieur (il s'anima), que je pensais déjà à elle quand je n'étais qu'un collégien et que je venais en vacances à Theilley? Combien de fois je l'ai guettée autour de la Fourchetterie!... Elle avait quinze ans, seize ans. Tout le monde la trouvait laide. Moi, je ne trouvais qu'elle de jolie. Maintenant, tout le monde est de mon avis. Elle ne ressemble à personne, n'est-ce pas?

Il se tut, confus de cette question directe qui avait, pour ainsi dire, échappé à ses lèvres et à laquelle le comte ne répondit pas. Un silence assez pénible s'établit entre les deux hommes.

Guercelles éprouvait un sentiment complexe où se mêlaient une sympathie réelle pour la sensibilité sincère, la ronde franchise de ce Bourgain, et aussi une secrète hostilité de mâle à mâle, une irritation que Bourgain lui parlât d'Henriette Deraisme avec cette aisance et cette chaleur. Évidemment, il ne venait pas à l'esprit de Bourgain que le comte de Guercelles pût jeter un regard de désir sur Henriette Deraisme; mais, en revanche, Bourgain eût éclaté de rire à l'idée qu'Henriette Deraisme pût aimer le comte de Guercelles. Guercelles devinait ce sentiment et s'en irritait.

— J'ai demandé deux fois Mlle Deraisme en mariage, reprit doucement, lentement, Michel Bourgain. La mère était mon alliée, le père se laissait faire; c'est la jeune fille qui n'a pas voulu : on m'a répondu qu'elle était trop jeune. Elle avait dix-huit ans; il y a de cela quatre ans. Je n'ai pas insisté. Elle était, en effet, un peu jeune pour choisir son mari. Le mois dernier, sachant que le père Deraisme faisait de fâcheuses spéculations et prévoyant pour lui certains ennuis, j'ai

renouvelé ma demande. Oh! cette fois, le père et la mère se sont coalisés pour décider Henriette : ils auraient été trop contents de l'établir. Henriette a répondu : « Remerciez M. Bourgain; je ne veux pas me marier... » Est-ce possible, monsieur, qu'une jeune fille de vingt-deux ans, saine et solide, et qui n'a pas beaucoup d'agrément chez elle, refuse obstinément de se marier? C'est au moins surprenant, n'est-ce pas? D'autant plus que je représentais pour elle un beau parti, et, sans être bien séduisant, certes! je suis un homme dont une jeune fille peut dire sans honte : « Voilà mon futur!... » Je vous avoue que ces deux refus m'ont paru suspects. J'ai fait une supposition horrible : que Mlle Deraisme ne se mariait pas parce qu'elle avait... (Il hésita devant le mot, puis dit :) parce qu'elle avait... quelqu'un. Vous savez qu'elle secondait son père dans les dernières années. Elle était obligée, pour les affaires de la propriété, de s'absenter, d'aller seule à Neung, à la Motte-Beuvron, parfois à Orléans ou même à Paris. Monsieur, je n'ai pas pu rester dans le doute : j'ai épié Mlle De-

raisme, je l'ai fait épier. C'était vilain, répugnant, tout ce qu'on voudra; cela m'était égal, je voulais savoir. Eh bien, je n'ai rien surpris; je n'ai rien découvert... Mlle Deraisme est la plus honnête, la plus pure des jeunes filles. Pas la moindre intrigue dans sa vie!

Il fit une pause. Guercelles pensait : « Pourquoi les confidences de ce nigaud me font-elles plaisir? Que m'importe l'intégrité physique ou morale de Mlle Deraisme? » Mais le pressentiment infaillible que donne l'extrême habitude de vivre auprès des femmes, et pour les femmes, mettait tout de même son cœur en fête. Parce qu'Henriette Deraisme était sage? Non. Cette joie étrange, annonce d'un grand bonheur, il ne l'avait jamais ressentie sans qu'elle lui annonçât infailliblement la soumission prochaine d'un être désiré. Il ne voulut pas s'avouer qu'il interprétât ainsi les paroles de Michel Bourgain; c'était absurde devant la raison : quel rapport logique entre lui, Guercelles, et la vertu d'Henriette Deraisme? Il garda un visage indifférent tandis que le jeune homme poursuivait :

— Les choses en étaient là quand le père Deraisme mourut. Il ne valait pas cher, le père Deraisme, on peut bien vous le dire, monsieur, maintenant qu'il est mort... Personne ne l'a beaucoup regretté. Moi, je le confesse, j'ai tout de suite pensé : « Voilà la mère et la fille sans ressources; mes chances augmentent... » Et, le bonhomme mis en terre, je me préparais déjà à renouveler ma demande... quand... patatras! j'apprends que la petite succède à son père dans la régie de votre domaine et que, par conséquent, elle n'a plus besoin de moi. Ah! monsieur le comte... Certes, en la circonstance, vous avez bien agi... Mais, tout de même, je ne vous ai pas porté dans mon cœur en apprenant cela!

« Comme ce petit plébéien se familiarise! » songeait Guercelles. Et déjà il se raidissait, se garait contre la familiarité. Le jeune homme perçut sans doute ce changement, sans que le comte eût prononcé une parole, — comme parfois, tout d'un coup, on sent l'air se refroidir. Et, n'étant point sot, il reprit aussitôt un ton d'humilité.

— J'arrive, monsieur le comte, à l'objet même de ma démarche... et je m'excuse de m'être laissé entraîner à un si long préambule. Mlle Deraisme est votre régisseur; cela m'a d'abord désespéré. Puis, à la réflexion, je me suis dit que tout n'était pas perdu; que, malgré son courage, c'était une lourde charge pour une jeune fille que d'administrer la Fourchetterie; qu'on a, dans une régie pareille, affaire parfois à des gens qui ne respectent guère les femmes, qui sont moins arrogants face à face avec un homme... Vraiment, dans l'intérêt même du domaine, je crois qu'un mari comme moi ne serait pas inutile à Henriette. Je m'entends à l'agriculture, je vous l'ai dit... Si vous avez l'occasion de passer sur mes terres dans un mois, vous verrez des seigles et des avoines qui n'ont certes pas leur égal à la Fourchetterie, pas plus que mes porcs et mes dindons, primés à tous les comices. Bien entendu, monsieur le comte, pour l'aide que je fournirais, je ne demanderais absolument rien; ce n'est pas un avantage d'argent que je cherche : Mlle Deraisme me convient;

j'aimerais mieux qu'elle n'eût pas de métier. Mais, puisqu'elle en a un, je m'y associerai franchement, je vous le promets... Et, si vous voulez bien m'y aider, je crois, monsieur le comte, que vous n'aurez pas à vous en repentir. Ce n'était certes pas le rêve de mes parents que je finisse régisseur de la propriété voisine... Moi, cela m'est égal. Je n'ai pas d'ambition. Ou, plutôt, j'ai pour unique ambition d'être tranquillement heureux avec la femme qui me plaît et dont je ne pourrais pas me passer. Ne me refusez pas votre consentement ni votre appui, monsieur, c'est une bonne action que vous ferez. Protégez-moi comme vos grands-parents protégeaient les miens.

— Ma foi, monsieur, objecta Guercelles, vous concevez bien qu'en prenant Mlle Deraisme comme régisseur je n'ai pas entendu lui imposer le célibat. Mais je ne saurais non plus lui imposer un mari. Que puis-je pour vous?

— C'est déjà énorme si vous ne me faites pas d'opposition! Alors, vous m'accepteriez? Oh! comme je vous suis reconnaissant! Eh bien,

si je ne vous déplais pas... mettez le comble à vos bontés... recommandez-moi à Mlle Deraisme... Décidez-la... A vous, j'en ai le pressentiment, elle n'osera pas résister!... Et je vous assure, monsieur le comte, que pas une femme ne sera plus heureuse qu'elle, si elle m'agrée. Et puis vous aurez un serviteur de plus, tellement dévoué! Vous verrez!

Guercelles réfléchit un moment. Dans cet arrière-fond de soi-même où nos appétits fermentent avec les éléments de ce que nous appelons notre volonté, et préparent nos actes, il démêla le désir confus de faire la démarche qu'on lui demandait, et de la faire, non par sympathie pour Bourgain, mais par curiosité égoïste. Une jeune fille ne dévoile point son âme en conversant sur des comptes de fermiers et d'entrepreneurs; autrement incisif est de lui parler mariage... Pour essayer d'ouvrir la petite âme rebelle, voilà qu'on lui offrait une clef. D'ailleurs, sincèrement, loyalement, Guercelles se promit de tâcher que cette besogne de dilettante aboutît à marier Henriette à Bourgain. Il

percevait là un devoir moral supérieur, un de ses devoirs de charge sociale qu'il n'avait jamais transgressés ni laissé prescrire.

— Entendu, monsieur, fit-il. Je tâcherai de vous servir. Vous concevez vous-même que je ne puis agir qu'avec beaucoup de mesure, — justement parce que Mlle Deraisme est employée par moi. C'est d'ailleurs une jeune personne distante, et qui se livre peu. Enfin, je lui dirai le bien que je pense de vous, et aussi, ce qui est mon sentiment, qu'elle ferait très sagement de vous accueillir.

Bourgain commençait des remerciements éperdus : il voyait déjà le succès assuré. M. de Guercelles abrégea ses effusions en se levant, et lui serra la main sans chaleur, mais en lui redisant d'un ton qui ne permettait pas le doute :

— Comptez sur moi. Je ferai de mon mieux.

Il consacra le reste de sa matinée à recevoir ses fermiers, l'entrepreneur de Villemaure et divers fournisseurs. L'après-midi, il n'emmena pas Denis en chasse. Un fusil à l'épaule, Pouf flairant les

fourrés et les sentiers tantôt devant son maître, tantôt derrière, il se contenta d'une longue promenade dans le parc, qui couvrait trente hectares. Il culbuta quelques lapins, tua quelques petits oiseaux. Mais, aujourd'hui, il n'était pas en train de chasse. C'était, comme il les appelait lui-même, une de ses « journées de détresse », — et, malgré ce nom qu'il leur donnait, il ne laissait pas d'en goûter la saveur amère. En de telles journées, tout lui était un objet de mélancolie : la saison qui lui rappelait d'autres saisons, tant d'autres saisons, déjà!... les lieux qu'il traversait et où son regard, ingénieux à découvrir des causes de tristesse, s'attardait à contempler un chêne à demi-mort, un banc ruiné, un outil oublié et rongé par la moisissure et la rouille, tous les signes de destruction qui marquent les étapes de la vie universelle... Et aussi la rencontre d'un valet de ferme, connu naguère petit gamin craintif accroché aux jupes de la mère, aujourd'hui grand gaillard revenu à la terre après les années de caserne. Et aussi telle femelle sans âge, visage ridé, tempes grises, —

que Jean de Guercelles se rappelait avoir vue au château, vingt ans plus tôt, reçue avec les autres premières communiantes par Mme de la Fourchetterie... La journée était sombre et humide comme une après-midi d'automne, une de ces après-midi où l'on voit pousser, en bordure des sentiers, des bottelées de petits champignons blancs... Le ciel était tendu d'un voile impénétrable. Il ne soufflait pas de vent. Les bois étaient pleins d'un émouvant silence. Guercelles, le fusil à l'épaule, marchait à pas lents; Pouf, résigné, cheminait juste dans ses pas : Pouf connaissait les coutumes de son maître et savait qu'en de pareils moments il était bien superflu d'inquiéter les lapins.

Guercelles songeait :

« J'ai quarante-trois ans. Et, certes, je ne me sens pas moins vigoureux ni moins jeune, dans le sens profond du mot, que quand j'en avais vingt-cinq : seulement, les dix-huit ans écoulés depuis ma vingt-cinquième année ne sont tout de même plus interposés entre ma vigueur présente et le moment où je serai vieux. Et quoique

tout moi proteste contre cette idée de vieillir, un moment viendra où la cassure se révèlera : un peu de moi commencera de mourir, comme cette branche d'érable que voilà, comme ce bout pourri de banc... »

C'est qu'il ressentait lui-même, si irrésistiblement, l'horreur de la vieillesse! Il lui fallait se contraindre pour converser avec les êtres séniles, comme pour demeurer auprès de quelqu'un dont l'odeur l'eût incommodé. Eh bien, un jour il serait vieux lui-même, il rayonnerait autour de lui cet aspect de mort et répandrait cette écœurante odeur de vétusté!

Une phrase d'Henri Heine, dans *le Tambour Legrand,* lui revint à la mémoire : celle où le poète, après avoir imaginé sa propre mort, s'exclame : « Dieu merci! je vis! Dans mes veines fermente la rouge liqueur de vie, sous mes pieds tressaille la terre! » Comme le poète, il pensa : « Je ne suis pas encore la proie de la vieillesse affreuse... Puisque c'est une si navrante chose que d'être vieux, il faut, il faut jouir ardemment de ne pas l'être encore... » Ainsi

finissaient presque toujours les « crises de détresse » de cet organisme robuste, — par une réaction d'énergie, par un désir éperdu de la vie; et c'est pour cela, en somme, qu'il ne fuyait pas de telles crises. Il rentra au château d'un pas plus alerte, goûtant sa propre vigueur, le cœur en éveil, comme s'il eût eu le pressentiment de quelque chose d'heureux.

« Qu'est-ce que j'attends donc?... Ah! oui... la petite Deraisme, qui doit venir à neuf heures me rendre ses comptes... »

De nouveau, il établit énergiquement son vouloir de n'être pas tenté, de ne pas considérer même qu'Henriette était femme et désirable.

« C'est mon régisseur, simplement. Mais je tâcherai de voir le fond de cette âme-là... »

Et, pour être sûr de n'être pas dérangé ni entendu tandis qu'il converserait avec elle, il donna l'ordre, aussitôt rentré, d'allumer un bon feu dans la bibliothèque, voisine de la chambre aux reps rouges, d'y préparer la table avec du papier, de l'encre et des plumes, et de quoi se rafraîchir au besoin.

Lui-même, dès qu'il eut dîné, monta dans la bibliothèque afin de vérifier si l'on avait bien exécuté ses ordres. La vaste pièce oblongue offrait au regard ses murs striés par les rangs de volumes qu'habillaient des reliures sombres, — grave littérature collectionnée naguère par le marquis de Braux. Sur la table centrale, deux fortes lampes à huile, à abat-jour vert doublé de blanc, éclairaient un tapis de drap olive, datant lui-même, comme les lampes et les livres, du studieux marquis. Par un goût d'harmonie ingénue, les fauteuils qui décoraient la bibliothèque, ainsi que les rideaux, étaient en reps vert. Un divan en cuir vert, très fatigué, faisait face à la table.

Sur cette table, à la lueur de ces lampes, le diplomate avait composé, écrit, les « ouvrages estimables » dont Guercelles, la veille et l'avant-veille, lisait les titres et l'analyse. Le feu, dansant dans la cheminée, le feu subtil, éternel, qui ne s'éteint jamais réellement, qui seulement s'endort dans les âtres abandonnés jusqu'au jour où un humain le réveille, — le feu de ce

même foyer avait fait jouer ses ombres et ses reflets sur cette grave silhouette de parlementaire aristocrate, qui ressemblait, disait sa biographe, à Lamartine. Guercelles l'évoqua, assis à la table verte, sous la jaune lueur des lampes, couvrant les feuillets d'une écriture lente et minutieuse. Son cœur se crispa, comme quand il avait contemplé, tantôt, le banc à demi pourri, l'outil rouillé, l'érable paralytique... « Le feu qui brûle dans la cheminée est *le même* feu que dans ce temps-là; mais il ne le sait pas. Ma vie est la même vie que celle de mon grand-oncle; mais cette continuité logique à laquelle croit ma raison, je ne la sens pas. Ah! pourquoi s'éteindre, pourquoi mourir?... Pourquoi pas la vie continue, circulant entre les êtres successifs et conscients, comme une coulée de feu inextinguible?... »

Victor entra :

— Monsieur le comte, c'est Mlle Deraisme qui est en bas.

— Bien. Faites-la monter.

Elle entra, son blanc visage plus pâle encore par le contraste du manteau noir et du voile de crêpe noir. Le gamin de la ferme la suivait, portant des registres et des liasses de papiers. Guercelles, qui la salua respectueusement, eut une impression désagréable à la pensée que ce gamin assisterait à leur conversation. Mais Henriette le congédia aussitôt :

— Tu viendras demain matin reprendre tout cela au château. Va-t'en au lit, maintenant. Je te remercie.

Elle semblait fort à l'aise. Pourtant, Guercelle, dont il était difficile de tromper la perspicacité en matière féminine, observa qu'elle était trop à l'aise, qu'elle *voulait* être à l'aise. Il en eut un autre indice dans l'excessive fixité du regard qu'elle dirigea sur lui, bien dans les yeux, quand le gamin fut parti. Elle lui dit :

— Monsieur, les comptes sont en ordre : je m'excuse de ne vous les apporter qu'aujourd'hui. Maman a dû vous dire que j'ai été un peu souffrante.

Guercelles exprima l'espoir qu'elle était tout à fait rétablie. Elle assura qu'en effet elle se sentait remise d'aplomb. Délibérément, elle détacha le voile de crêpe qui lui retombait sur les épaules, dégrafa le manteau noir, déposa l'un et l'autre sur un fauteuil, revint vers Guercelles en disant :

— Voilà... je suis prête.

Mince et haute, la taille presque exagérément étroite, le buste dessiné avec une netteté provocante par le corsage de taffetas noir, ses cheveux noirs gonflés sous une simple toque de loutre, un col de lingerie autour du cou, le regard fixe dans son visage pâle où tout le sang semblait réfugié sur les lèvres, elle attendait, debout devant Guercelles. Le comte voulut approcher un fauteuil.

— Merci, dit-elle. Je préfère une chaise.

Elle la prit elle-même, s'assit au bout de la table oblongue, défit les liens des dossiers, choisit parmi les registres un petit cahier couvert en toile cirée, et l'ouvrit. Guercelles s'assit dans le fauteuil du marquis de Braux.

— J'ai divisé les comptes en deux parties,

fit-elle. Dans la première, qui est naturellement très courte, j'ai compris ce qui a été fait sous ma régie directe, depuis la mort de mon père... Ensuite, je vous établirai la situation, telle que je l'ai trouvée dans les comptes de mon père... le bilan de sa gestion, en un mot.

Elle parlait sans lever les yeux, d'une voix volontairement dépourvue de tout accent. Guercelles l'écoutait, écoutait les chiffres sans les entendre... Que lui importait cette comptabilité? Ne savait-il pas que tout propriétaire contemporain perd de l'argent sur sa terre, et que tout intendant s'engraisse aux dépens du seigneur?... Mais il observait avec une curiosité tendre cette charmante jeune fille penchée sous la lampe, il goûtait le pur dessin des traits, la courbe lourde de la chevelure; il regardait la prunelle bleu foncé se mouvoir au fil des lignes qu'elle lisait, les cils battre, la bouche articuler les syllabes, et le jeune sein, d'un dessin si insolent sous le corsage, suivre le rythme du souffle. La senteur âcre, forte, des sombres cheveux lui montait aux narines, par moments, et tout ce parfum de

jeune corps féminin, parfum insensible pour la plupart, mais qu'un Guercelles flairait dans l'air et recueillait en dilettante.

— Payé compte Lixandre, à Romorantin, lisait Henriette, soixante-huit francs. Encaissé vente de cinq sacs d'avoine vendus à Parent, quatre-vingt-dix francs. Réparation d'une fenêtre à la maison du garde, vingt-neuf francs soixante-quinze...

Lui pensait :

« La charmante fille... Dire qu'un Bourgain enlacera ce buste d'amazone, baisera ces yeux, ces cheveux, ces lèvres-là! »

Il eût voulu être cause pour elle d'un bonheur, d'une suite de joies dans la vie, — et, sans même la posséder, que du moins un autre n'en eût pas les prémices! Il ressentait pour elle l'envie d'une protection paternelle, une tendresse vaguement trouble, le besoin de la tenir dans ses bras, de la sentir réfugiée, abritée tout contre lui.

Henriette récapitula ses comptes :

— Recettes : quatre mille sept cent quatre-

vingt-dix-neuf francs quatre-vingt-dix; Dépenses : sept mille six cent soixante-dix-sept francs trente-cinq; le compte reste débiteur de deux mille neuf cent soixante-dix-sept francs quarante-cinq... Maintenant, je vais vous donner les factures, monsieur, pour que vous puissiez collationner les chiffres avec ceux de mon relevé.

— Oh! fit Guercelles, c'est inutile; je m'en rapporte.

— Je vous en prie, dit Henriette.

Leurs regards se heurtèrent: Guercelles fut frappé de l'altération subite des traits de la jeune fille. Malgré l'ennui de cette vérification, il consentit, pour ne pas la contrarier, à feuilleter les factures, tout en jetant un coup d'œil sur le cahier.

— Parfaitement exact, conclut-il.

Mlle Deraisme avait posé son coude gauche sur la table et tenait son front appuyé sur sa main. Elle ne changea pas de posture, mais elle tourna son regard vers le comte. Toute son agitation intérieure apparaissait maintenant, malgré l'effort qu'elle dépensait pour la contenir.

Le comte ne put s'empêcher de demander :

— Vous n'êtes pas fatiguée, mademoiselle ? Si vous le désirez, nous pouvons interrompre ce travail, ou le remettre à demain.

Elle fit « non » de la tête, ouvrit un autre registre, atteignit une autre liasse de factures, qu'elle dénoua.

— Voilà ! reprit-elle, les yeux fixés sur les lignes de chiffres... Je dois vous dire, monsieur, que, du vivant de mon père, je le secondais dans sa régie, il m'arrivait même de régler pour lui certaines factures ; mais jamais, à aucun moment, je n'ai eu entre les mains l'ensemble de sa comptabilité. Quand il... est mort, subitement, vous le savez, j'ai dû aller d'abord au plus pressé, compulser ses papiers personnels... Je savais qu'il spéculait, qu'il avait subi des pertes. J'eus la surprise de constater qu'il ne devait rien. Mon père n'inscrivait pas régulièrement ses dépenses, mais il conservait les lettres et les reçus. J'acquis la preuve qu'il avait payé des sommes assez grosses à divers agents commerciaux de Paris...

A mesure qu'Henriette Deraisme parlait, sa voix, d'abord faible et hésitante, s'affermissait : mais Guercelles la sentait changer de timbre, pour ainsi dire, devenir une autre voix, la voix qu'on a quand on parle en rêve, la voix des fiévreux qui délirent. Posée sur un cahier de buvard rouge, juste devant les yeux du comte, la petite main pâle, bien soignée, aux doigts minces, tremblait.

— Quand j'eus constaté que mon père n'avait aucune dette, reprit la jeune fille, mes inquiétudes ne se calmèrent pas, au contraire! Il ne nous parlait jamais de ses spéculations, ni à ma mère ni à moi; mais de mauvais bruits m'étaient revenus... j'avais deviné ses soucis... enfin, depuis plus de deux ans, je vivais dans l'anxiété d'une catastrophe. Il mourait... et nul créancier ne se présentait! et je ne trouvais pas de déficit! D'où était donc venu l'argent qui avait payé les différences?

Elle se tut. Quelques secondes, d'une angoisse rendue plus tragique par le calme du lieu, la simplicité du décor, l'allure commerciale des

paroles prononcées, — quelques secondes de silence coulèrent. Guercelles chercha, ne trouva pas le moyen d'arrêter ce qui allait être dit. Déjà Henriette le disait, en termes sûrs, qu'on sentait médités :

— J'ai tout de suite pensé que l'explication se trouverait dans les comptes du domaine... Ils n'étaient guère en ordre... S'ils avaient été en ordre, peut-être n'eussé-je rien pu découvrir : ainsi, jusqu'au mois de mai d'il y a deux ans... je ne relève aucune irrégularité. J'en soupçonne, mais je ne peux pas les prouver. C'est si facile, avec un peu d'expérience, de faire mentir les chiffres !... Seulement, depuis deux ans mon père commettait l'imprudence de conserver, en même temps que ses comptes officiels plus ou moins exacts, ses carnets personnels et la plupart des lettres échangées avec les fournisseurs et les clients du domaine. Il attendait au dernier moment, à la veille de votre arrivée, pour établir les bilans qui vous étaient présentés, et les bâclait d'après ses carnets, d'après les factures... Puis il enfermait ensuite carnets et factures dans

son coffre-fort. Et comme vous n'exigiez jamais de vérification...

Elle n'acheva pas. Guercelles leva légèrement les épaules, et fit cette moue des lèvres qui signifie : « A quoi bon ? »

— Vous n'exigiez pas de vérification, reprit Mlle Deraisme, et, permettez-moi de vous dire, monsieur le comte, ç'a été un grand malheur... Vous êtes trop pénétrant, et mon père avait trop d'ennemis pour que vous ne fussiez pas averti... Eh bien! il y avait une sorte... d'encouragement malsain à laisser cet homme vous apporter des bilans bâclés, qui ne tenaient pas debout, dont le premier coup d'œil révélait les fissures...

Elle s'animait... La contrainte d'être assise entre la chaise et la table lui devint insupportable. Elle se leva, et une main crispée sur le dossier de la chaise, regardant à terre, elle poursuivit, martelant ses mots :

— Mon père vous volait... et vous saviez qu'il vous volait... et vous le laissiez vous voler... par une sorte d'inertie, ou plutôt de dédain de grand seigneur pour qui la volerie des petites gens ne

compte pas. Ah! monsieur le comte!... Certes, ce malheureux était coupable... mais vous êtes responsable, vous, pour une large part, de l'excès de ses malversations. Si vous l'aviez arrêté à la première tricherie, même en le graciant pour une fois, ce qui était votre droit et probablement votre devoir, aurait-il jamais recommencé?... Trente-trois mille francs!... Voilà la somme énorme que mon père vous a volée, en deux ans et demi, grâce surtout aux travaux de reconstruction que vous avez fait exécuter dans vos fermes, et qui ont porté sur plus de trois cent mille francs... Trente-trois mille francs!... Où les prendre pour vous les restituer? Oui, j'entends bien, fit-elle en répondant à un geste du comte, — vous ne me les demandez pas... vous m'en faites cadeau... Je n'en veux pas! Je ne veux pas de cet argent volé. Ah! non, par exemple! Ah! non!

Elle fut forcée de s'arrêter de parler. La salive manquait dans sa bouche. Ses lèvres et sa langue arides claquèrent nerveusement à plusieurs reprises. M. de Guercelles ressentait lui-même un

vif malaise et quelque irritation contre l'adversaire inattendu qui le lui imposait. Il dit, d'un ton très calme :

— Il me paraît, mademoiselle, que vous vous alarmez un peu imprudemment, et, passez-moi le mot, que vous manquez de sang-froid.

Et comme elle hochait la tête pour protester :

— Si. Vous manquez de sang-froid. Que vous me présentiez, outre les comptes de votre courte gestion, ceux de la gestion de votre père jusqu'au dernier règlement qu'il fit avec moi, — rien de mieux. Mais pourquoi vous avisez-vous de remonter plus haut, de revenir sur des comptes auxquels j'ai donné mon approbation? Vous comparez des carnets et des registres, vous trouvez les uns en désaccord avec les autres, et vous en concluez que votre père me trompait. Qu'en savez-vous? Avez-vous assisté à nos règlements? Êtes-vous sûre que, verbalement, des accords ne sont pas intervenus entre nous? De toute façon, n'ai-je pas le droit de vous demander de laisser en repos les choses passées et de

ne vous occuper que du présent? J'ai mis mon nom au bas des bilans dressés par votre père. Je ne permets à personne de protester ma signature.

Le visage d'Henriette Deraisme se convulsa, comme d'un rire silencieux.

— Voilà bien ce que j'attendais, fit-elle. La susceptibilité du comte de Guercelles s'émeut parce qu'on lui dit : « Vous vous êtes laissé voler, » parce qu'on lui parle de restitution. Et moi, parce que je suis pauvre et que je ne porte pas de titre, je dois vivre gaiement, près de vous, à votre service, quand je sais et quand vous savez que mon père vous a dérobé trente-trois mille francs! Pourriez-vous la subir, vous, à ma place, cette pensée-là? Non, n'est-ce pas? Donc, si vous estimez que je dois la subir, c'est que vous me croyez d'une essence inférieure, plus vile, moins pure que la vôtre. Ne protestez pas, c'est l'évidence même... Et vous êtes tous pareils... Les événements, les révolutions ne vous ont rien appris, et vous nous froissez toujours, même quand vous vous croyez généreux.

Étonnez-vous donc, après cela, de former parmi le peuple un petit groupe détesté!

Elle se rassit, et, fiévreuse, essuya de son mouchoir ses yeux qui devenaient humides.

« Mais elle est insupportable! pensait le comte. Quelle petite jacobine exaspérée ont couvée le père et la mère Deraisme!... Heureusement pour elle, elle est bien jolie... »

Elle l'était plus que jamais « dans son désordre », comme on disait autrefois. Ses cheveux foncés se dénouaient, trop lourds, sous la toque; son buste s'agitait de sanglots réprimés; tout son corps se révélait aux brusques mouvements involontaires qu'elle faisait. Et Guercelles jouissait trop de ce désordre pour lui tenir la moindre rancune de ses propos.

Elle eut un geste résolu, comme pour se gourmander elle-même.

— Je me laisse aller, reprit-elle avec un effort de calme... je me laisse aller à vous dire des choses bien inutiles... et qui peuvent vous paraître désobligeantes. Ce n'était pas mon intentention. Je sais, je vous l'assure, démêler de

la bonté dans votre attitude vis-à-vis de mon père et de moi... de la charité, si vous voulez. Je vous en sais gré. Mais je préfère la justice à la charité, qui humilie toujours son objet. La charité, c'est la preuve, aux dépens de l'inférieur, d'une supériorité. Le jour où vous vous êtes aperçu d'une première malversation de mon père, si vous lui aviez parlé comme à un homme de votre monde qui a triché au jeu — car il y en a qui trichent, n'est-ce pas? — peut-être l'auriez-vous arrêté sur la pente...

— Je ne crois pas, mademoiselle, ne put s'empêcher de répliquer Guercelles, agacé par l'insistance de la jeune fille.

— Pourquoi?

— Parce que... vous me contraignez vraiment à vous le dire... votre père n'avait pas un sentiment aussi net que vous de la responsabilité, du devoir... Et cela ne s'inculque pas avec des mots.

Il regretta aussitôt d'avoir parlé : Henriette fondit en larmes, immobile sur sa chaise, cachant son visage dans son mouchoir. Il s'approcha.

— Mademoiselle... je vous en prie... ne trouvez dans mes paroles qu'un hommage rendu à vos scrupules, et rien de blessant pour la mémoire de votre père!

Elle découvrit son visage en pleurs :

— Vous avez dit la vérité... et la vérité ne me froisse jamais. Seulement... je vous supplie d'être vrai et juste jusqu'au bout. J'ai connu, je vous l'assure, mieux que personne, les faiblesses de caractère de mon père. Mais n'oubliez pas que son père et sa mère étaient déjà au service de vos parents; que, du côté paternel comme du côté maternel, on retrouve jusqu'au dix-septième siècle, dans ma famille, des serviteurs des La Fourchetterie, des Guercelles et des Braux... Eh bien, je le demande à votre équité... croyez-vous que ces maîtres, vos aïeux, aient été de bons éducateurs pour la conscience des miens, vos serviteurs? Vous me répondrez que vous n'en savez rien, que cela ne vous regarde pas? Moi, je vous dis que vos aïeux ont entretenu, plus ou moins consciemment, les miens dans une infériorité morale pire que leur

misère d'argent. Ils leur ont persuadé qu'ils étaient d'une race basse, faite pour vivre des grands, comme des parasites tolérés, comme des animaux domestiques, si vous voulez... Le petit chien familier de la comtesse Hortense, votre tante, volait de temps en temps les galettes du thé... On le grondait, pour la forme, mais, au fond, on trouvait ça comique et l'on s'en amusait. Ainsi faites-vous, dans votre monde, pour les vices des inférieurs. Que de fois j'ai entendu, le cœur serré, vos parents, vos invités, vous-même, dire de quelqu'un que vous méprisez : « Il a une âme de domestique. » Les domestiques, monsieur le comte, ont l'âme que leur ont faite les maîtres. C'est vrai qu'il règne parmi eux une morale spéciale, amputée, où le vol des maîtres n'est pas jugé criminel. N'oubliez pas que c'est dans un tel milieu qu'a été élevé mon père : dans un milieu où tout l'espoir de bien-être est fondé sur la rapine exercée au détriment du domaine... Une fois régisseur, la tentation s'est accrue : de tous côtés on vient tenter un régisseur. Depuis que j'ai succédé à

mon père, j'ai eu à repousser dix offres de concussion...

Elle s'arrêta pour tamponner ses yeux humides, puis :

— Enfin, n'est-ce pas, nous ne sommes pas ici pour disserter sur les responsabilités sociales : nous n'avons certainement pas les mêmes idées et nous ne nous convaincrions pas. Le fait qui importe est celui-ci : par la faute de son caractère et par l'insouciance des maîtres, mon père vous a soustrait trente-trois mille francs. Je ne les possède pas, vous le savez. Je ne peux donc pas vous les rendre. Ma première idée, quand j'ai découvert cela, fut de vous redemander ma liberté et de m'en aller végéter ailleurs, avec ma mère. A la réflexion, j'ai pensé que c'est encore ici, en demeurant à votre service, que je pourrai m'acquitter. D'abord, sur les trois mille francs que vous me donnez, je m'arrangerai pour vous en rendre quinze cents à deux mille chaque année. Et puis je suis certaine de vous faire réaliser, en économies sur les frais du domaine et en accroissement de bénéfices, de quoi

compenser assez vite ce que mon père vous a fait perdre. Je vous demande donc, monsieur le comte, de me garder à votre service, malgré les malversations de mon père.

Henriette Deraisme avait dit ces derniers mots debout avec un effort de calme. Ses yeux étaient secs, mais la fièvre les brûlait, et Guercelles, accoutumé par une longue expérience à observer, à connaître les émois féminins, la devinait à bout de nerfs, prête à défaillir au moindre choc. Il se garda de la contredire. Il répliqua :

— C'est entendu, mademoiselle. Tout se passera comme vous le désirez. Asseyez-vous maintenant, je vous prie, et prenez un peu de repos... Tenez... dans ce fauteuil... vous serez plus à l'aise.

Il approcha d'elle un des fauteuils de reps vert. Henriette, prise de court par cet acquiescement qu'elle n'attendait pas si prompt, obéit, s'assit. Le procédé indulgent et courtois du comte la décontenançait; mais elle était bien trop intelligente et perspicace pour ne pas y

démêler de la condescendance envers la femme, envers la salariée. Et cette double condescendance, tout en la désarmant, l'irritait dans sa faiblesse de femme et d'employée rebelle. Guercelles observa que son visage se tendait, que ses traits devenaient durs, que les prunelles bleu sombre remuaient dans un angle étroit, sans rien regarder, comme celles des pouliches ombrageuses.

« La voilà qui chauffe pour un nouveau départ, pensa-t-il. Diable! elle n'est pas commode, ma *régisseuse*. Et si l'on n'avait pas tant de plaisir à la regarder!... »

Les larmes féminines jettent un sortilège aux voluptueux. Elles leur suggèrent l'envie de prendre dans leurs bras, comme une enfant qui souffre, ce corps de femme secoué par les sanglots, et de tarir la source amère à force de baisers. Tout à l'heure, quand Henriette pleurait, Guercelles avait dû se contraindre pour ne pas aller à elle, l'attirer contre lui, la bercer de paroles tendres et de caresses. Maintenant, troublé lui-même plus qu'il ne voulait

se l'avouer, il ressentait l'impérieux désir de forcer la jeune fille à dévoiler tout son cœur, de la voir secouée par d'autres passions que par la honte, l'orgueil ou la rancune. Il croyait, comme la plupart des hommes à qui beaucoup de femmes se sont confiées, que nulle passion, sinon l'amour, ne révulse violemment l'être féminin, et que, lorsqu'une femme semble bouleversée par l'orgueil, c'est encore de l'amour qui fermente sous ses bouillonnements orgueilleux. Quel amour, celle-ci? Il voulut le savoir. Henriette Deraisme était venue le trouver ce soir, manifestement avec un désir de le quereller, de lui crier en face des vérités qui pesaient à son impatience. Elle lui en avait crié quelques-unes; mais, par un jeu de politesse, il s'était amusé à faire avorter la scène. Maintenant, ramassée sur elle-même, la jeune fille rongeait son frein; Guercelles sentait que, s'il la congédiait, elle se réfugierait sans mot dire chez elle, où éclaterait la crise nerveuse imminente. Il voulut le spectacle de cette crise, sous ses yeux, tout de suite. Après avoir signé l'approbation du der-

nier règlement, il ferma les registres, mit les papiers en ordre, pour marquer que la question financière était close, qu'il n'admettait pas qu'on la rouvrît. Reprenant sa place sur le fauteuil du marquis de Braux, il s'adressa à Henriette du ton le plus naturel, comme si nulle discussion n'avait jamais surgi entre eux.

— Maintenant que nous avons terminé les affaires d'argent, mademoiselle, j'ai à vous entretenir d'autre chose... Peut-être eussé-je hésité si vous ne m'aviez pas rappelé, tout à l'heure, ce devoir de direction qu'il convient d'assumer, selon vous, sur ceux dont on utilise l'effort.

Henriette sentit l'ironie sous la courtoisie des termes. Elle se redressa, prête à la riposte.

— Est-il vrai, mademoiselle, que vous ayez renoncé à tout projet de mariage?

— Mais, monsieur...

— Ne m'objectez pas, de grâce, que ma question est indiscrète. Vous seriez en contradiction avec vous-même. Ou bien maîtres et serviteurs sont des indifférents, reliés par les seuls rapports d'intérêts, ou bien ils constituent

une sorte de famille, où les maîtres ont un rôle quasi paternel. Vous êtes pour le second système; moi aussi. D'ailleurs, — poursuivit Guercelles sans paraître apercevoir l'agacement d'Henriette, — l'initiative de ma démarche ne m'appartient pas. On m'a prié de m'entremettre auprès de vous... Vous devinez qui... mon jeune voisin de Theilley, M. Michel Bourgain...

Henriette haussa les épaules.

— Je sais bien que vous avez, par deux fois, repoussé ses avances : la première fois, m'a-t-il dit, sous le prétexte que vous étiez trop jeune; la seconde fois, simplement parce que « vous ne vouliez pas vous marier ». J'ai promis d'insister en sa faveur. Si je le fais, c'est que j'ai compris que ce garçon est un brave cœur, qui vous aime vraiment, et un bon esprit, jugeant sainement les choses. Élevé par ses parents dans des idées naïves de mégalomanie bourgeoise, il s'en est corrigé lui-même. Toute son ambition actuelle est de devenir votre mari, sans vous empêcher de régir la Fourchetterie; il vous y aiderait même,

dit-il, de son autorité d'homme et de son expérience d'agriculteur. Avec vos idées modernes, mademoiselle, vous devez juger que c'est là une association idéale. Je vous avoue qu'elle aurait mon entière approbation. Et, bien que M. Bourgain ait déclaré qu'il ne demanderait pas d'appointements, je serais tout disposé à doubler les vôtres si ces projets aboutissaient.

Mlle Deraisme, dérobant cette fois son regard, répliqua :

— Je ne veux pas épouser M. Bourgain. Et la démarche qu'il vous a demandée m'en éloignerait davantage. J'ai refusé deux fois. Qu'il me laisse en repos !

Une colère contenue pâlissait encore le visage de la jeune fille. Guercelles, qui goûtait un plaisir trouble au spectacle de cette colère, donna le dernier coup d'aiguillon :

— Permettez-moi d'insister, mademoiselle, à cause du désir sincère que j'ai de vous voir heureuse...

Elle se redressa, tout debout devant son fauteuil, ne se contenant plus :

— Assez, je vous en prie, monsieur le comte. Que je sois heureuse ou non, cela vous est parfaitement égal... et comme c'est naturel! Oh! je ne suis pas bête, vous savez! J'y vois clair... Vous voulez me donner une leçon, parce que tout à l'heure je vous ai parlé sur un ton qui vous a déplu. J'ai commis l'impertinence de critiquer votre façon d'agir pour atténuer les fautes de mon père. Vous vous vengez en m'humiliant, en me traitant, avec des formes doucereuses, comme une domestique...

— Mademoiselle...

— Je ne suis pas votre domestique. Je renonce dès maintenant à être gagée par vous; mais, quand je vous demandais de l'être, vous pensez bien que je ne voulais rien aliéner de ma liberté. Ce que je vous donnais valait plus que les trois mille francs que je recevais de vous : vous vous en apercevrez quand je serai partie. Mon successeur vous coûtera plus que ne vous a coûté mon père... Car, à côté de mon père qui volait, il y avait moi qui défendais vos intérêts plus âprement que je n'aurais défendu les miens... Com-

prenez donc, maintenant, que si j'ai voulu demeurer à votre service, c'était avant tout pour réparer les torts de ce malheureux, que je soupçonnais sans en avoir encore la preuve... C'était aussi pour que nul étranger ne pût connaître les malversations que je devinais... Autrement! ah!... j'aurais fui dès le lendemain de sa mort ce pays et cette maison... surtout cette maison où, depuis des centaines d'années, vos parents ont exploité, opprimé, offensé les miens. Je l'exècre, votre maison, entendez-vous? je l'exècre... Je me sauverai d'elle comme d'une maison qui brûle. Ailleurs, ce sera peut-être plus difficile et plus long, pour moi, de gagner l'argent qui vous est dû et que je veux vous rendre; mais vous n'y perdrez rien, rassurez-vous!

Elle s'arrêta, à bout de souffle et de force. Elle était tout près du comte, dont le calme un peu ironique l'exaspérait. Guercelles comprit qu'elle cherchait quelque chose d'insultant à lui dire, de cette bouche convulsée qui, maintenant, parvenait à peine à articuler les mots. Elle reprit :

— Vous aurez votre argent, monsieur le

comte, sans avoir besoin pour cela de me marier à un homme assez riche pour répondre de la créance. Vous l'aurez, vous l'aurez, dussé-je pour cela ne pas manger à ma faim. Et, si le travail de ma tête et de mes mains ne me le donne pas, cet argent que je vous dois, je le gagnerai avec mon corps, vous entendez ? Je trouverai des gens de votre sorte, de votre monde, qui me payeront cher, j'en suis sûre... Au moins, je les choisirai, et ce n'est pas vous qui m'aurez livrée... pour de l'argent... pour de l'argent... vous... vous...

Elle balbutiait, ses yeux chaviraient dans l'orbite ; elle porta à deux reprises ses mains sur son cœur, puis elle en battit l'air, et, comme ivre, fit quelques pas, chancela, perdit l'équilibre. Les bras de Guercelles la reçurent au moment où elle allait heurter, à la renverse, contre un angle de la bibliothèque. Il la saisit ; elle se débattit un instant, puis se laissa porter, inerte, vers le divan de cuir... Comme il se penchait doucement, avec son fardeau vivant, pour le déposer, elle redressa la tête et ouvrit les yeux. Son regard pénétra dans les yeux de Guercelles : Guercelles

n'y vit plus de haine. Mystérieuse éloquence des prunelles humaines! Comment disent-elles, à de certaines heures, et si clairement, ce que les mots ne savent plus exprimer? Guercelles comprit le secret de ce cœur qui battait à coups redoublés contre le sien, et la jeune fille comprit qu'elle était devinée. Un flux de sang rosit ses joues et son front, Guercelles la serra contre lui; mais ce fut elle qui, de ses lèvres haletantes, chercha cet ennemi qu'elle venait d'insulter. Ce fut elle qui donna le baiser, un baiser d'innocente, concentrant sur sa bouche toute la palpitation de l'être, un baiser qui parlait, où les lèvres semblaient demander fiévreusement pardon des mots que tout à l'heure elles avaient dits — un baiser fougueux et malhabile — mais d'une volupté si intense que le professionnel de l'amour en fut incendié. Sans même le rendre, il s'abattit sur le canapé de cuir avec l'enfant palpitante enlacée dans ses bras. Alors l'instinct virginal de celle-ci protesta. Elle murmura : « Non... je vous en supplie... pas encore!... » Et cette faible défense suffit. Guercelles dénoua son étreinte et

s'agenouilla près d'elle. Il pensait : « Puisque je lui obéis, je l'aime donc ? » Et il s'en épouvantait, comme d'un mal inattendu qu'il se découvrait.

— Asseyez-vous là, près de moi, dit-elle.

Il obéit encore. Il lui semblait qu'il venait de recevoir la révélation de l'amour, non pas seulement dans le trouble éperdu qu'il ressentait, mais dans le spectacle d'une femme vraiment amoureuse que lui offrait cette petite rebelle, désarmée en pleine rébellion. Il retint dans ses mains une des mains pâles, comme vides de sang. Il contempla ce visage étrange, que maintenant l'intensité du sentiment parait d'une réelle beauté. Il pensa : « C'est sans doute parce que je devine que c'est là ma dernière fortune que je suis si troublé !... Pourtant, quoi d'étonnant en ceci ? En quoi cela diffère-t-il de tant d'autres aventures ? Toutes les femmes sont pareilles, au fond ! » Mais cette réaction de scepticisme ne prévalut pas contre le trouble sincère, involontaire, impérieux, qui lui donnait la joie d'un rajeunissement.

Henriette dit, d'un accent profond :

— Quel être misérable et faible je suis!

Il baisa sans répondre la petite main pâle. Henriette s'accouda sur le bras du canapé. Sa toque de loutre avait roulé à terre; elle avait les cheveux à demi défaits : la pénombre enveloppait chastement son corps étendu; les minces chevilles, les petits pieds solidement chaussés, mais tout de même sans inélégance, dépassaient la jupe courte. Tout ce coin demi-obscur du canapé semblait ne recevoir d'éclat que de ce blanc visage aux yeux ardents.

— Je suis votre ami, dit Guercelles, ayez confiance. Mais, je vous en prie, ne me parlez plus comme tout à l'heure.

— Je vous ai blessé?

— Non. Mais à présent, si vous me redisiez les choses que vous m'avez dites, vous me feriez du mal.

Il s'étonnait de sa propre sincérité, lui qui ne cessait de parler aux femmes cette langue de mensonge, langue habituelle de l'amour. Comme pour demander pardon, elle tendit de nouveau

sa bouche. Défiant de lui-même, il l'effleura seulement.

— Il ne faut pas m'en vouloir, reprit Henriette Deraisme. Pensez à l'affreux temps que j'ai passé, depuis que j'ai découvert la vérité sur la gestion de mon père! J'avais besoin de crier à quelqu'un mon désespoir, ma rancune contre la vie... Et puis, peut-être aussi... avais-je besoin de briser entre nous les conventions de maître à serviteur, pour pouvoir vous parler comme je vous parle maintenant. Ah! reprit-elle avec une étrange irritation, je suis tout de même une pauvre chose bien lâche!

Elle reprit sa main, et, comme si elle apercevait alors seulement l'abandon de sa posture, elle se remit sur son séant, renoua vivement ses cheveux, rajusta le col de son corsage qui s'était entr'ouvert. Les mains jointes, allongées entre ses genoux, elle regarda Guercelles bien en face; il y avait encore un peu de défi dans ce regard, mais tempéré de sourire et de cette curiosité tendre avec lequelle une femme, lorsqu'elle s'avoue enfin qu'elle aime, regarde l'homme

aimé, comme pour le posséder d'abord avec ses yeux.

— Quand je vous ai dit, tout à l'heure, poursuivit-elle, que je vous avais proposé de rester à votre service pour mieux m'acquitter envers vous, je n'ai pas dit toute la vérité. C'est une raison que je me suis donnée à moi-même, pour prendre courage à vous écrire. Je ne voulais pas m'avouer que l'idée de m'éloigner d'ici me désespérait.

— Pourtant, objecta Guercelles en souriant, vous m'avez dit que vous exécriez cette maison.

— C'est vrai! c'est vrai! J'ai bien des fois maudit la Fourchetterie, où s'est façonnée l'âme subalterne de mes parents et de mes grands-parents ; par moments, cette rancune exaspérée, je la ressens avec violence, avec douleur... Mais que voulez-vous? Par d'autres coins de mon cœur, j'aime le pays de bois et d'étangs où je suis née, où depuis des centaines d'années a respiré ma famille : quelque chose de moi se déchirerait si j'étais contrainte à le quitter. Est-ce que cette contradiction vous étonne? Est-ce

que votre cœur, à vous, n'en contient pas de pareilles ? Hélas ! mon cœur à moi en contient bien d'autres ! et il y a des moments où je ne me comprends plus moi-même... Pour vous, par exemple... je ne sais pas ce que je ressens. Vous êtes le genre d'homme dont j'ai logiquement horreur, — oui, horreur ! — l'homme riche, titré, oisif, qui ne sert socialement à rien, qui n'utilise pour rien de bon sa fortune, son esprit, son rang. Et, de plus, vous êtes l'homme à femmes (oh ! cela se sait, même dans notre Sologne, vous comprenez bien !), l'homme qui se divertit à posséder successivement beaucoup de femmes, qui, par conséquent, traite la femme comme un jouet de son plaisir, de sa volupté... Cette sorte d'homme-là, vous devinez qu'une femme comme moi doit le trouver exécrable. Et il y a eu des moments — bien avant aujourd'hui ! — où, quand je vous rencontrais, j'aurais voulu vous crier toute la rancune que je ressentais contre vous. Oh ! je vois que je vous fais de la peine ! Quel bonheur ! Quel bonheur !

D'un geste charmant de jeune pétulance, elle se leva, prit la tête de Guercelles dans ses mains et s'appuya, du front, contre son front. Guercelles, aux derniers mots qu'elle avait prononcés, avait, comme en un miroir, regardé réfléchie l'inutilité, la nocivité de sa vie. C'était une image qu'il connaissait, mais qui lui déplaisait : il l'écartait de sa pensée tant qu'il pouvait. Elle avait pris une intensité extraordinaire aux paroles d'Henriette; il avait senti ce choc au cœur que donne soudain, à certaines minutes de la vie, la main de la destinée : après qu'on a subi ce choc, on n'est plus tout à fait le même... Maintenant, la voix d'Henriette Deraisme coulait comme un baume sur le mal de sa conscience :

— Si je vous fais de la peine en vous parlant comme cela, c'est que je ne vous suis pas tout à fait indifférente... Et, alors, je veux que vous sachiez aussi que, tout en m'irritant contre vous, je ne cessais pas de penser à vous. Et c'est cela, je crois, qui me rendait hostile et m'exaspérait. Toute petite fille, alors que j'étais

si laide qu'on se moquait de moi, je me cachais dans les taillis du parc pour vous voir passer ; je me faisais charger de commissions par ma mère pour entrer au château et risquer la chance de vous rencontrer... Plus tard, jeune fille, j'ai compris comment s'appelle le besoin que j'avais de vous regarder, de passer près de vous : et je me suis méprisée et haïe pour cela. Peut-être est-ce même le désir d'échapper à cette faiblesse indigne qui m'a façonnée telle que je suis, — si différente de mon père et de ma mère. Ma faiblesse féminine, ma situation d'inférieure vis-à-vis de vous, m'irritaient. Et j'ai voulu, à cause de vous, contre vous, ne m'avouer jamais ni faible ni inférieure.

— Et maintenant, demanda Guercelles, enlaçant la jeune fille et lui parlant tout contre l'oreille, dans l'arome de ses cheveux en désordre, — maintenant, me détestez-vous, me méprisez-vous ?

Elle se serra contre lui avec une impudeur d'innocente dont il frémit ; joue contre joue, elle murmura :

— Maintenant?... Oui, je pense toujours la même chose de la vie inutile que vous menez et je déteste toujours votre réputation de séducteur. Mais je suis soulagée de vous avoir dit ce que je vous ai dit, et que nous ne soyons plus deux êtres étrangers l'un à l'autre... ni plus tout à fait un maître et un serf, ou un patron et un salarié, comme on dit aujourd'hui. Cela me vaut une étrange sensation de repos. Je ne veux pas penser à ce qui arrivera demain : je vous jure qu'à l'heure actuelle je ne sais pas du tout ce que je déciderai... Mais je suis heureuse d'être là, dans vos bras. Pardonnez-moi d'avoir été hostile et injurieuse. Au moment où je vous disais ces méchantes choses, j'aurais donné ma vie pour vous. Je la donnerais encore : toujours je serai prête à la donner, quoi qu'il arrive. Je sais bien que vous ne méritez pas qu'on vous aime, mais cela m'est égal. Et ne me croyez pas assez niaise pour penser que vous m'aimerez : je ne vous le demande pas ; oh ! je vous en prie, ne me dites pas des mots de protestation qui me feraient mal. J'ai horreur de la pitié...

Ils étaient debout tous deux, maintenant; Guercelles tenait le buste d'amazone dans ses bras et sentait sur sa poitrine la tendre résistance des jeunes seins. Un peu moins grande que lui, elle levait les yeux vers lui, lui offrant son visage exalté, ses yeux, ses cheveux noirs, l'haleine de sa bouche, tout ce bouquet de choses grisantes qu'est un corps virginal d'amoureuse. Guercelles pensa profondément : « Jusqu'à cette minute, je n'ai connu que la parodie de l'amour, et même de la volupté... » Leurs bouches se reprirent, mais cette fois ce fut lui qui imposa le baiser, et la jeune fille le laissa faire, non point passive, car tout son être neuf retentissait de chaque impulsion voluptueuse, mais soumise et comme extasiée. L'excès même de son émoi réveilla sa honte. Elle se désenlaça doucement, avec les mêmes paroles que tout à l'heure : comme Guercelles suppliait, elle se remit dans ses bras, d'elle-même, chastement pelotonnée et tendant son front :

— Je vous en prie... pas encore.

— Vous ne m'aimez donc pas?

— Ah! si... je vous aime, je suis heureuse... mais aujourd'hui... j'ai peur... je vous demande de m'épargner... Voulez-vous?

Pendant quelques secondes, le comte la tint ainsi contre lui. Le vieil homme, le séducteur professionnel pensait : « Voici la minute décisive. Si je la laisse fuir, jamais peut-être je ne la retrouverai... » Pourtant il ne violenta pas la douce résistance qui lui était opposée, toute prête à céder, il le savait! Ce ne fut pas absolument un acte de vertu. Une sensation de volupté supérieure émanait de cette étreinte volontairement chaste, de cet enlacement d'un être intact qui s'avouait conquis, demandait qu'on l'épargnât tout en se livrant.

Les yeux d'Henriette rencontrèrent le cadran de la pendule enchâssée dans les boiseries de la bibliothèque.

— Minuit moins vingt, murmura-t-elle. Ma mère va s'inquiéter. Il faut que je m'en retourne.

Il la laissa s'échapper, s'arranger devant la glace de la cheminée, rajuster ses cheveux et sa

toque. Redevenue correcte, elle vint à lui et lui tendit la main en souriant.

— Alors, à demain ?...

Il serra la main, et demanda, non sans une anxiété sincère :

— Serez-vous la même, demain ?

Elle baissa la tête :

— Je ne sais pas.

— Ah ! dit-il... nous sommes tous d'attendre, de remettre à demain... Croyez-moi, Henriette, ne me quittez pas...

Elle sourit franchement de le voir humble et impatient :

— Est-ce que vous m'aimez ?

Il eut horreur du mensonge accoutumé, et répondit :

— Si vous le voulez, je vous aimerai comme je n'ai jamais aimé. Ah ! dites-moi que vous ne vous refuserez pas toujours !

Ils avaient gagné la porte de la bibliothèque. Henriette, sérieuse, dit :

— Puisque vous m'aimez, je vous promets que je serai à vous, si vous le voulez toujours.

Il lui sembla qu'elle disait cela avec tristesse. Il répéta :

— Si je le veux toujours?

— Oui... Je m'en remettrai à vous. Mais ne pensons pas à cela, ajouta-t-elle vivement. Ce soir, je veux être heureuse.

Ils s'étreignirent encore, burent leurs bouches jusqu'à épuiser leur souffle... Dans cette sorte de somnambulisme qui succède à de pareilles caresses, Guercelles ouvrit la porte de la bibliothèque. Victor dormait sur un fauteuil du vestibule. Il sursauta quand la porte s'ouvrit.

— Reconduisez chez elle Mlle Deraisme, dit le comte... Je n'ai pas besoin de vous ce soir.

Il rentra, referma la porte à clef, et alla se jeter sur le canapé de cuir, la tête dans ses mains, comme pour retenir dans son cerveau les images et les sensations.

V

Les passions de l'amour sont tellement absorbantes et exclusives que les plus ordinaires événements, lorsqu'ils font obstacle à l'impatience de nos désirs, nous paraissent des malveillances spéciales, iniques, de la destinée. Rien de surprenant à ce que l'illustre ami de Guercelles, s'ennuyant dans sa capitale, prît fantaisie d'un séjour à Paris et prévînt le comte à la dernière minute, à la minute où il montait en wagon : c'était même sa coutume. Il était normal, d'autre part, que la dépêche, adressée à Paris, ne pût être reçue à Millancey le même jour, avant la

clôture du bureau. L'exprès eut beau partir à l'aube, — à l'aube qui suivit l'entrevue nocturne du comte et d'Henriette Deraisme, — il n'atteignit que vers neuf heures le château de la Fourchetterie. Guercelles eut tout juste le temps de se vêtir, de monter en automobile et de partir à toute allure, emmenant le seul Victor, pour rejoindre, à Mur-de-Sologne, l'express de Paris. Dans la gare même, où il arriva quelques minutes avant le train, il crayonna sur une carte-lettre ces mots pour Henriette Deraisme :

« Je suis forcé, à l'improviste, de me rendre à Paris où m'appelle l'archiduc Pierre. Faut-il ajouter que mon séjour sera aussi bref que possible et que je suis désespéré de ce départ forcé ?... Tâchez de m'écrire, ne fût-ce qu'un mot, aujourd'hui, à Paris. Vous me ferez plaisir. »

Il jeta lui-même le billet timbré dans la boîte de la gare. Presque aussitôt il eût souhaité le reprendre. Il avait donné à Henriette la vraie raison de son départ par une sorte de besoin de sincérité que la jeune fille lui inspirait. Mainte-

nant il devinait confusément que cette raison la choquerait, l'irriterait plus que toute autre... Mais il était trop tard. L'express grondait, fonçait sur la gare, stoppait... Il fallut partir.

« Décidément, méditait le comte, tandis que le train l'emportait à travers les bosquets de Sologne, à travers les plaines de Beauce, — décidément, le mensonge est un devoir pieux, en matière amoureuse. »

Il s'irritait contre l'incident et envoyait sincèrement à tous les diables son archiduc; et pourtant, à mesure que les kilomètres et les kilomètres s'additionnaient entre Henriette et lui, il lui déplaisait de moins en moins d'avoir de la solitude et du temps pour réfléchir. Car, la nuit précédente, par un de ces tours ironiques que la nature joue au sentiment, après le départ de la jeune fille il avait dormi d'un sommeil opaque, d'un sommeil de détente nerveuse.

Maintenant il revivait les incidents de cette étrange soirée. Le Guercelles voluptueux et saturé de féminité, qu'une bouffée soudaine de

sensibilité avait comme grisé et transformé un instant, — se recomposait tout naturellement et discernait les choses avec plus de sang-froid. Lui-même assistait à cette recomposition spontanée de sa vraie personne, content de « se retrouver », — car n'être plus soi, c'est mourir, — et tout de même un peu anxieux, incertain s'il revivrait jamais l'heure de sincérité, de jeunesse récupérée que le contact d'Henriette lui avait value.

« David et Abisaïg! pensa-t-il en souriant. Elle m'a refait jeune pour une heure. Ah! vraiment, elle est délicieuse. Ce que j'ai pris hier soir pour un émoi de sensibilité n'est sans doute qu'un désir intense, inspiré par un être neuf, vibrant, différent des autres. Je ne lui en sais pas moins un gré infini. Il me semble que toute autre femme me paraîtrait fade, désormais... Et positivement, je ne souhaite plus que cette petite bourgeoise, fille de demi-paysans... »

Il se remémora les propos qu'elle lui avait tenus, comment elle avait jugé ses mœurs et sa vie. « Ça, c'est la sottise démocratique et pri-

maire. Seul défaut de cette charmante fille, mais défaut grave : car elle y tient et s'imagine qu'il est une qualité; elle en est fière... » A distance, il ressentait des paroles prononcées plus d'irritation qu'au moment où il les avait entendues : et, par là, rentrait en lui contre Henriette ce besoin de victoire, de revanche, dont les séducteurs professionnels châtient si étrangement les femmes, tout en leur vouant leur existence.

« Mais qu'arrivera-t-il de tout cela? A quel aboutissement tend cette ébauche d'aventure? »

L'idée de faire sa maîtresse d'une femme qu'il employait répugnait au comte de Guercelles. « Elle y consentirait, elle, certainement, avec ses idées « nouvelle couche ». L'union libre doit lui paraître l'idéal de la moralité. Mais quelle vilaine chose... chez moi!... la mère tout près!... Je sais bien que beaucoup de mes voisins de Sologne en font autant. Moi, cela me répugne. »

Et tout à coup :

« S'imaginerait-elle que je vais l'épouser?...

Non, elle est trop intelligente et d'esprit trop pratique. »

Ainsi philosophait-il avec lui-même, quand une vague de tendresse, un impérieux reflux de l'émotion sincère éprouvée la veille, soudain submergea toutes les arguties de son scepticisme. Ah! l'être neuf, ardent et pur, l'étreignant, lui donnant ce baiser, si évidemment le premier baiser de sa bouche à la fois inhabile et altérée de volupté! Cet aveu d'amour tellement indiscutable, puisqu'il échappait à un adversaire désarmé!...

« Rien, rien ne vaut cela... quand on a mon âge et que le chemin de l'amour, devant soi, devient étroit et court. J'aurais dû, ce matin, télégraphier à l'archiduc que j'étais malade, ou ne rien télégraphier du tout, et rester, vivre l'aventure... »

Il se disait cela, et le train était à Brétigny, à Juvisy, à Paris. Et déjà, ligoté comme nous tous par les vaines habitudes de la vie accoutumée, il se hâtait de courir chez lui, de s'habiller, d'aller à l'hôtel Ritz se mettre à la disposition de son ami.

Il ne s'appartint plus jusqu'à une heure avancée de la nuit : l'archiduc était noctambule; son grand plaisir parisien consistait à faire jouer pour lui et ses convives, dans les cabarets, les tziganes jusqu'à trois heures du matin. Quand Guercelles, enfin libéré, rentra chez lui, il trouva sur sa table de nuit un petit bleu pneumatique. Mme Foucher-Desgardes lui télégraphiait qu'elle le supposait de retour à Paris, puisque l'archiduc y était, et qu'elle viendrait à tout hasard le lendemain dans la matinée, lui dire bonjour.

« Ce n'est pas une imprudence, ajoutait-elle. Je raconterai à mon mari que j'ai touché chez vous pour vous demander de venir dîner demain. Et puis, zut! je veux vous voir. »

— Linotte! murmura Guercelles en jetant au feu le billet. Je ferai répondre que je suis sorti.

Mais il dit seulement à Victor :

— Une dame viendra, demain matin. Vous direz que vous ne savez pas si je suis à la maison, et vous me préviendrez.

Il se méfiait, à l'avance, de cette affreuse

sensation de solitude, de détresse, qui guette les hommes accoutumés à vivre pour la femme, aux moments critiques d'une liaison nouvelle. Il savait que, seule, la femme guérissait de la femme. Et, en effet, quand, au réveil du lendemain, il eut constaté que son courrier ne contenait pas de lettre d'Henriette Deraisme, une crise nerveuse lui crispa le cœur et le fit bâiller de dépit et d'ennui. Victor entra, annonçant « la dame que monsieur le comte avait dit... ». Guercelles éprouva un véritable soulagement et fit à la visiteuse un accueil que, certes, elle n'espérait pas. Lui-même goûta plus qu'il ne l'avait prévu sa bonne fortune matinale, charmé de se retrouver lucide pour s'observer et pour observer cette amoureuse compagne d'un instant. Mme Foucher-Desgardes ne se douta pas qu'elle était l'occasion, et aussi la comparaison. Chaque geste qu'elle fit, chaque mot qu'elle dit, évoquèrent pour Guercelles l'absente dont le contact, l'avant-veille, l'avait incendié. Il arrive ainsi que de tels professionnels de l'amour transforment ce qui s'appelle couramment une

infidélité, en un hymne à la femme trahie. Tandis que Mme Foucher-Desgardes, fort en désordre, grignotait en bavardant les biscottes du déjeuner de Guercelles, le comte parlait à l'image d'Henriette et lui disait :

« Toi, tu ne connais pas, et, probablement, tu ne saurais pas utiliser l'élégance des toilettes, mais ton jeune corps est l'élégance même. Tu as un insupportable esprit de révolte... mais tu as de la fierté et de la sincérité... Tu ne sais rien de l'amour, mais ton ignorance est un aiguillon plus subtil, pour la volupté, que toutes les savantes perversités. »

Il avait rendez-vous au club avec l'archiduc, vers une heure, pour déjeuner. Comme midi sonnait, il interrompit le caquetage de sa compagne :

— Petite madame, permettez-moi de passer dans mon cabinet de toilette et de commencer à m'habiller.

— Je puis rester? demanda-t-elle d'un ton si gamin qu'elle le fit rire.

On eût dit qu'elle posait le « repos du mo-

dèle », assise sur un tabouret turc, en chemise transparente et en jupon de mousseline de soie. Elle se regardait complaisamment, blonde d'un blond artificiel et naturellement potelée, dans la triple glace fixée au mur.

— Certainement, vous pouvez rester... Mais vous savez qu'il est midi. Vous ne déjeunez donc pas, aujourd'hui?

— Oh! j'ai bien le temps. Chez moi, il n'y a pas d'heure de déjeuner. On déjeune quand je rentre. Et puis je n'ai pas faim, j'ai mangé trop de biscottes.

— A votre aise. Tenez, voilà un petit livre du dix-huitième pour vous occuper.

— Comme vous êtes gentil!...

Ils échangèrent, lui debout et penché, elle toujours assise, tendant en l'air son bec rose, un de ces baisers légers et vides, politesses de l'amour. Guercelles passa dans son cabinet de toilette, où Victor l'attendait. Tandis que celui-ci l'habillait, il lui dit :

— M. Bourgain est venu tout à l'heure.

Et il ajouta pudiquement :

— Pendant que monsieur le comte était occupé.

Tout d'abord, Guercelles ne comprit pas. Le châtelain de Theilley était si loin de sa pensée! Puis, tout à coup, il comprit et ressentit un vague malaise.

— Bourgain, de Theilley?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il me voulait?

— Il voulait voir monsieur. Il disait qu'il avait absolument besoin de voir monsieur.

— Et vous l'avez renvoyé?

— Je lui ai dit de repasser vers midi et demi...

— Ah! c'est bien... Vous avez bien fait... Vous l'introduirez dans mon cabinet de travail quand il reviendra.

Quelques minutes plus tard, l'oreille exercée de Victor perçut le bruit de la sonnette.

— Voilà M. Bourgain, fit-il. Alors, dans le cabinet de travail?

Guercelles nouait sa cravate.

— Bah! qu'il entre ici, j'en serai plus tôt débarrassé!

Il était, en réalité, impatient de voir ce visiteur inattendu : tout en s'avouant l'improbabilité de l'hypothèse, il ne pouvait renoncer à la pensée que Bourgain lui était envoyé par Henriette Deraisme. Au trouble qu'il ressentit quand il entendit les pas, il connut combien Henriette absente occupait les régions profondes de son cœur. Et la petite amoureuse cosmopolite, séparée de lui par l'épaisseur d'une porte, qui s'absorbait en ce moment dans le libertinage littéraire de Crébillon fils, fut totalement abolie de son souvenir.

— Bonjour, mon cher monsieur Bourgain... Vous m'excusez de vous recevoir ici, n'est-ce pas? Mais je n'ai qu'un instant. Asseyez-vous! Qu'est-ce qui me vaut votre visite?

Bourgain, embarrassé de sa canne et de son chapeau haut de forme, s'assit sur un petit canapé. Il était fort rouge et semblait intimidé. L'accueil amical du comte lui rendit un peu d'assurance.

— Monsieur, fit-il, pardonnez-moi d'abord l'inconvenance de ma visite. Mais, voyez-vous,

je ne vivais plus... il fallait que je vous parle. Si votre domestique ne m'avait pas reçu, je vous aurais attendu dehors, je vous aurais supplié de me donner quelques instants.

— Que vous arrive-t-il donc?

— Hélas! monsieur, il ne m'arrive rien du tout, et voilà mon malheur. Le jour de votre départ de la Fourchetterie, je suis venu au château vers onze heures du matin. J'étais anxieux de connaître le résultat de la démarche que vous aviez bien voulu me promettre auprès de Mlle Deraisme. Bon! on m'annonce que vous venez de filer en auto sur Mur-de-Sologne, pour rejoindre l'express de Paris... Vous jugez si j'étais désappointé... Je réfléchis un moment... « M. le comte a parlé à la petite... il lui a dit ce qu'il fallait lui dire... Ce qu'il m'aurait appris de leur entrevue, la petite ou sa maman me l'apprendront aussi bien... En tout cas, j'ai une bonne raison pour me présenter de nouveau chez ces dames. »

— Et alors?

— Alors... j'ai pris mon courage à deux

mains, j'ai frappé chez les Deraisme. Justement Henriette était là. C'est elle qui m'a reçu. Elle a rougi en me voyant, autant qu'elle peut rougir, et elle n'a guère de timidité, vous le savez! Il m'a semblé que ma vue l'embarrassait, la troublait. Je lui ait dit : « Mademoiselle, vous devinez sans doute l'objet de ma visite. Si M. le comte de Guercelles n'était pas parti ce matin à l'improviste, c'est à lui que je me serais adressé... Mais il avait bien voulu me promettre son entremise... et vous me pardonnerez d'être anxieux... » Elle était si démontée qu'elle n'a pu me répondre, d'abord. Positivement, ses lèvres remuaient sans articuler aucun son. Moi, qu'elle avait toujours reçu si froidement!... pensez si j'étais plein d'espoir! « Eh bien? mademoiselle... ai-je insisté... — M. de Guercelles m'a parlé comme il vous l'avait promis, a-t-elle répondu. Mais il ne dépendait pas de lui de modifier mes résolutions. — Oh! mademoiselle, ce n'est pas possible, vous me désespérez! — J'en suis désolée, monsieur Bourgain... je vous en prie, n'insistez pas... » Là-dessus elle m'a

congédié, aussi bouleversée, me semblait-il, que je l'étais moi-même... Vous me direz, monsieur, qu'après cela je n'avais qu'à m'en retourner chez moi et à me tenir tranquille. C'est vrai... Mais que voulez-vous?... Quand on sent que tout le bonheur de la vie dépend d'un oui ou d'un non, on ne se résigne pas facilement à croire que c'est non pour tout à fait, pour toujours. En m'en retournant à Theilley, je pensais : « Sûrement, il s'est passé quelque chose entre elle et M. de Guercelles quand M. de Guercelles a parlé pour moi. Elle a donné des raisons qu'elle ne me donne pas, des raisons qui la gênent, sans doute, puisqu'elle est toute chavirée rien que d'y repenser. » Ah! monsieur le comte! faut-il avouer que j'ai imaginé qu'elle a fait une faute, qu'elle a un enfant, qu'elle vous l'a avoué à vous, qu'elle craint de me l'avouer à moi, et que c'est pour cela qu'elle n'ose pas m'épouser?... Non? Ce n'est pas cela? Que j'aurais voulu!... J'aurais passé outre bien joyeusement, je vous l'assure. Mais alors, qu'est-ce que c'est? Des dettes? Non plus? Alors, quoi, mon Dieu? Quoi donc?

— Rien, mon cher monsieur Bourgain, répondit le comte. Rien qui vous soit personnel. Mlle Deraisme est une âme très moderne, un esprit très hardi, très exclusif. Elle n'a pas le goût du mariage; elle me l'a dit en termes positifs. Et, franchement, je crois que vous serez sage de ne plus y penser.

En disant cela, il regardait le pauvre garçon affalé sur le canapé, comique et douloureux avec son chapeau haut de forme et sa canne dans les mains, et, sur son visage de rural, congestionné par la marche et l'émotion, de grosses larmes silencieuses qui coulaient. Guercelles l'observait sans apitoiement, mais sans antipathie. Son récit naïf de tout à l'heure avait fait si nettement revivre la scène de la bibliothèque! Ainsi Henriette, le lendemain, vibrait toute, encore, et ne pouvait dissimuler son trouble, même en présence de l'indifférent!

— Mon cher monsieur, dit Guercelles, excusez-moi, mais...

Sans même essuyer ses yeux, Bourgain se leva.

— Oui, je m'en vais, je m'en vais.

Il hésita, puis brusquement, posant son chapeau et sa canne pour gesticuler plus à l'aise :

— Une dernière complaisance, monsieur le comte... Donnez-moi une commission pour elle... Un mot à lui remettre... Un renseignement à porter à sa mère... Quelque chose qui me permette de me représenter chez elle, de la revoir, de plaider de nouveau ma cause. La dernière fois, je n'ai rien su objecter... et depuis il m'est venu tant d'arguments!...

— Je vous répète, répondit Guercelles, que vous avez tort de ne pas prendre résolument votre parti. A quoi bon recommencer une épreuve dont le sort n'est pas douteux?...

— Monsieur de Guercelles, je vous en prie!

— Soit, fit le comte. Attendez un instant.

Une idée lui était venue, une de ces idées gamines comme la fréquentation habituelle des femmes en suggère aux hommes d'amour, quand ils sont en pleine crise sentimentale. Guercelles passa dans son cabinet de travail, griffonna sur une carte-lettre ces lignes :

« Je ne pense qu'à vous et je ne vis que du désir de vous rejoindre. Aimez-moi! et, je vous en prie, écrivez-moi. »

Il était à ce point sincère en traçant ces mots que, de souvenir et de désir, sa main tremblait. Il remit à Bourgain le billet qui portait cette suscription : *Mademoiselle Henriette Deraisme, château de la Fourchetterie.* Le pauvre garçon manifesta une joie quasi démente.

— Que vous êtes bon! monsieur, s'écriait-il en fourrant le billet dans la poche de sa redingote... Avec cela, voyez-vous, je tiens mon talisman... Elle me recevra... et, cette fois, je saurai lui parler! Vous verrez! vous verrez... Ah! c'est que je ne puis pas me passer d'elle. Plutôt que de renoncer à elle, j'aimerais mieux me jeter dans mon étang de Theilley.

Guercelles regardait avec curiosité cet être humain agité, affolé par l'amour au point de ne plus être maître de ses mots, au point de ne plus retrouver son chapeau et sa canne, et de vérifier dix fois de suite, dans sa poche, la présence du « talisman ».

« Dire que de tels hommes, pensait-il, malgré leur force de tendresse, sont voués au dédain ou à la trahison des femmes. Les femmes n'appartiennent qu'à ceux qui les attaquent de sang-froid. »

A ce moment, le châtelain de Theilley, ayant récupéré sa canne tombée derrière le canapé et son haut de forme oublié sur une console, se précipitait, sans cesser de prodiguer les actions de grâce, vers la porte de la chambre à coucher. Guercelles n'eut pas le temps de le retenir : déjà la porte était ouverte et Bourgain demeurait un instant stupéfait devant le spectacle de Mme Foucher-Desgardes en corset et en jupon, qui, tranquillement, se recoiffait devant la glace... Tellement stupéfait que Guercelles dut lui-même courir à la porte et la refermer.

— Voyons! monsieur... qu'est-ce que vous faites? Ce n'est pas par là...

— Oh! pardon... Monsieur le comte... Comment m'excuser! J'ai fait erreur...

— C'est bon, dit sèchement le comte. Par ici! Allez!

Il mena un peu rudement, jusqu'au cabinet de travail, le pauvre garçon tout confus

— Victor!... Reconduisez monsieur!

— Monsieur le comte, encore toutes mes excuses! Et tous mes remerciements!

— Entendu... Au revoir, monsieur!

Dans la chambre où Guercelles la rejoignit aussitôt, Mme Foucher-Desgardes achevait tranquillement de se coiffer.

— Pardonnez-moi, lui dit-il. Cet imbécile — un de mes voisins de campagne — que je recevais dans mon cabinet de toilette, s'est trompé de porte en sortant.

— Cher ami, répliqua la jeune femme en ajustant une dernière épingle, cela n'a aucune importance.

Il l'aida adroitement à passer sa jupe.

— Vous n'avez donc aucune pudeur? lui dit-il en riant.

Elle médita un instant, la main sous le menton, divertissante comme un dessin d'Albert Guillaume.

— Cela dépend, fit-elle. Je crois réellement que je n'ai pas de pudeur du tout devant les gens qui ne comptent pas, — devant les domestiques, les fournisseurs.

— Mais ce monsieur n'est ni un fournisseur ni un domestique... C'est un châtelain de mon voisinage.

Elle hocha la tête :

— Eh bien, je constate que je n'ai pas de pudeur devant ce genre de châtelains.

L'heure pressait. Guercelles s'excusa d'être forcé de partir pour ne pas manquer l'archiduc. Il donna un baiser à l'aimable petite courtisane mondaine et la laissa finir à loisir sa toilette qu'elle aimait à prolonger.

VII

Les trois journées qui suivirent parurent à Jean de Guercelles d'une insupportable lenteur. Il dut, comme de coutume, accompagner son auguste ami dans les expositions, dans les réceptions, au théâtre et au club. Jamais cette servitude, que tant d'autres lui enviaient, ne lui avait paru lourde à ce point. Et pourtant les pires heures furent celles des matinées, libres pour lui, grâce à la paresse de l'archiduc. Il se réveillait tôt, aiguillonné par l'impatience de tenir enfin une lettre d'Henriette Deraisme : mais le courrier matinal arrivait sans la lettre

attendue. Alors, jusqu'au moment du déjeuner, le temps dispensait les minutes avec une hostile parcimonie. Il n'eût tenu qu'à Guercelles de recourir aux distractions qui avaient occupé si aisément le premier matin. Mais il n'en ressentait plus aucun désir : il les eût même appréhendées. Non pas qu'il sentît vis-à-vis d'Henriette Deraisme un devoir de fidélité : nul voluptueux n'a de ces scrupules. Mais nul voluptueux, non plus, n'est insensible à la superstition amoureuse. Inquiet maintenant sur les sentiments de l'absente, il lui semblait qu'il se porterait malchance en donnant la moindre caresse à une autre femme. Il attendait ainsi dans la continence l'aveu écrit qu'il avait sollicité : s'il l'avait reçu, sans doute il eût, l'heure d'après, appelé près de lui, le cœur allégé, la jolie Mme Foucher-Desgardes.

Le quatrième jour, son impatience devint telle qu'il donna l'ordre à Victor de ne pas quitter la maison, et, s'il arrivait une lettre de Sologne, de l'en aviser par téléphone d'abord au club, puis au musée Carnavalet, où l'archiduc avait fan-

taisie d'être conduit après déjeuner. Au club, les convives achevaient leurs cigares quand un valet de pied vint prévenir Guercelles qu'on le demandait au téléphone. Il y courut : Victor avisait monsieur le comte qu'il y avait eu une lettre de Sologne au courrier d'une heure, — une forte lettre, recommandée. Il ajoutait qu'il avait signé le reçu, pensant, très perspicace, que Monsieur l'excuserait.

Guercelles regagna la table au moment où l'altesse se levait. Il demanda la permission de passer chez lui pour affaire urgente, promettant de joindre le groupe à Carnavalet même. Dix minutes après, seul dans son cabinet de travail, dont il avait lui-même clos les portes en recommandant qu'on ne le dérangeât sous nul prétexte, — il faisait sauter le cachet de la volumineuse enveloppe et en tirait un cahier de papier bleuté, couvert de cette ferme écriture qu'il connaissait, parfumé d'un léger parfum de violette... Et cet homme d'amour, qui avait mené cent aventures dans le monde avec une insouciante maîtrise, était si ému au contact, à

la vue de ce papier, que, pendant quelques instants, il ne put déchiffrer les premières lignes, claires pourtant comme un texte imprimé.

Il lut enfin ceci :

La Fourchetterie, 6 avril.

Ne m'accusez point de négligence, ni d'oubli. Ce que vous allez lire — si vous avez la patience de lire jusqu'au bout — vous convaincra, je pense, de cette vérité que vous soupçonnez déjà, n'est-ce pas ? que vous n'avez pas été un seul instant absent de ma pensée. Vous comprendrez pourquoi je ne vous ai pas écrit le jour de votre départ, ni le lendemain, et pourquoi, quand j'allais enfin m'y décider, des choses imprévues ont arrêté ma main... Je copie pour vous, sans y changer un mot, sans surtout arranger les phrases et chercher à les rendre éloquentes ou littéraires, les feuillets de mes notes quotidiennes depuis notre dernière entrevue... Car je note ma vie, si monotone qu'elle soit : ne jugez pas cela ridicule ; il me semble que cela a contribué à diriger cette humble vie.

Ainsi mon cœur et ma pensée vous seront ouverts :

et je vous jure que vous en saurez sur moi, après cette lecture, autant que moi-même.

Nuit du 2 avril, minuit 20.

« Recueillons-nous. Il vient de se passer dans ma vie quelque chose de délicieux et d'effrayant. Jean sait que, depuis tant d'années, il est toute ma pensée. Je le lui ai avoué lâchement, et lâchement c'est moi qui lui ai tendu mes lèvres... J'en suis à présent honteuse à ce point que je n'oserais plus, il me semble, affronter sa rencontre en plein jour. Mais je suis heureuse, inexprimablement heureuse. Tout ce qu'il y a de fier et d'énergique en moi est abattu, humilié, et je suis heureuse. J'ai découvert que je suis une femme pareille à toutes, qui a des nerfs et des sens, et je suis heureuse... parce que j'ai mis sous ses pieds plus de fierté, plus d'intelligence, plus de pureté que la plupart des autres femmes.

3 avril. Sept heures du matin.

« Je croyais passer une nuit d'insomnie, et je

souhaitais l'insomnie. J'ai, au contraire, dormi lourdement, sans rêves, sans pensée. Encore une fois, mon corps a fait de moi ce qu'il a voulu. Ah! vouloir s'affranchir de lui, le dominer, vivre par l'esprit, quel leurre! Il nous rappelle rudement, quand il lui plaît, qu'il est souverain.

« Me voilà, au réveil, plus calme, mais toujours heureuse. Un étrange bonheur, comme une santé excessive, ou plutôt comme une convalescence ardente. C'est tellement impérieux que cela m'empêche de penser. Si je m'écoutais, je m'assoirais là, dans le vieux voltaire de papa, je fermerais les yeux et je laisserais couler les heures. Pour la première fois, oui, vraiment pour la première fois, je connais qu'il peut y avoir une jouissance à vivre, sans plus, à exister par un matin de soleil, comme les pinsons et les merles qui chantent sous ma fenêtre.

« Mais je ne veux pas de ce bonheur inerte, passif. Surtout je ne veux pas qu'il m'empêche de méditer, d'être *moi*. De force, pour ainsi dire, je m'installe à ma table. Écrire, c'est encore la meilleure façon de se contraindre à penser. Je

veux penser. Je ne veux pas n'être qu'un organisme béat.

« Donc, voici mon cas. Le comte de Guercelles, qui paye mes services, se dit maintenant : « Cette petite est amoureuse de moi. » Cela lui agrée; il était aussi troublé que moi hier soir; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que ma jeunesse, ma nouveauté, l'attirent? Songeait-il même à moi une heure avant, autrement qu'à une employée intelligente? Tout le sentiment, toute la passion, c'est moi qui les ai fournis. Lui s'est mis à l'unisson. Ah! je n'ai pas lieu d'être fière!

« Eh bien, non! je m'humilie trop. Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai! Entraîné par moi, c'est possible, lui aussi a, pour quelques instants, oublié auprès de moi, contre moi, tout ce qui n'était pas moi. Comme il m'a dit d'un ton brisé : « Je vous en prie, ne me parlez plus dure-« ment... » A cet instant-là, je souhaitais lui appartenir, lui donner toute la joie possible.

« Et je sais bien que je lui donnerai de la joie, plus, sans doute, que les femmes qui furent en

si grand nombre éprises de lui. Comme soudain je me connais mieux, je me comprends mieux! Hier matin, encore, j'avais le dégoût et la haine du désir; il me répugnait et m'irritait quand je le surprenais, pour moi, dans les yeux des hommes; et, quand une femme m'avouait qu'elle l'éprouvait pour un homme, je m'écartais d'elle comme d'une bête affolée. Hier soir, j'ai connu le désir, et j'ai tressailli de bonheur parce que je me sentais désirée.

« Oui, mais où vais-je?

« De moi à moi, il ne s'agit pas de farder les réalités, de faire de la fausse poésie. Hier, entre M. de Guercelles et moi, il y a eu, plus ou moins expressément, promesse d'amour... Or, M. de Guercelles ne m'épousera pas... Et j'ai horreur, même pour être lu par mes seuls yeux, d'écrire ici l'autre dénouement, le seul autre possible. Ah! je n'ai pas de préjugés, certes, et je m'efforce de briser toutes les conventions hypocrites. Mais, salariée du châtelain de la Fourchetterie et, en même temps, sa maîtresse, — c'est trop bas, c'est trop humiliant.

« J'ai eu tort, décidément, de penser, d'écrire ce matin. Tout à l'heure, j'étais heureuse. Maintenant, je vois devant moi la vie tout obscure et hostile. Comme elles sont privilégiées, celles qui se laissent tout simplement entraîner par leur instinct, sans réflexion, sans résistance!

Le soir.

« De l'imprévu.

« M. de Guercelles est parti inopinément pour Paris ce matin. J'étais à Villemaure quand la dépêche qui l'appelait est arrivée; je ne suis rentrée que vers dix heures. Il avait quitté le château depuis quarante minutes environ.

« En apprenant cela, j'ai constaté quelque chose qui m'a irritée contre moi : que j'étais jalouse. Tout de suite j'ai pensé : « Une femme « le rappelle à Paris. » Et mon cœur s'est gonflé douloureusement. Après, j'ai réfléchi. Le comte a bien trop le dédain des femmes pour se laisser gouverner si impérieusement! Et puis, tout de même, à l'heure présente, je suis la femme qui occupe le plus sa pensée. Cela, j'en suis sûre.

Pour inexpérimentée que je sois, je n'ai pas pu m'y tromper, hier!

« J'étais à peine rentrée chez moi qu'on m'a annoncé la visite de Michel Bourgain. Il demandait à voir ma mère ou moi. J'ai préféré le recevoir : ma mère aurait inutilement bavardé, promis son appui, donné de l'espoir. Il fallait en finir : cinq minutes y ont suffi. Pourtant, je n'ai pas été satisfaite de moi. Le rappel de M. de Guercelles, mêlé à cette entrevue, m'ôtait mon sang-froid. Je ne trouvais pas mes mots, et surtout je manquais de calme. Peut-être cela m'a-t-il rendue plus dure qu'il n'était nécessaire. Mais, voilà!... je n'ai pour Bourgain qu'une pitié logique : mon cœur n'est pas ému parce qu'il m'aime. Ou plutôt, je ne pense pas à ce garçon. Sa vie, son bonheur, lui-même, me sont indifférents.

4 avril, le matin.

« Un mot de M. de Guercelles. Un certain archiduc Pierre, me dit-il, le mandait à Paris. Je suis triste, je me sens une toute petite chose :

Henriette Deraisme, fille du régisseur de la Fourchetterie qui a volé une trentaine de mille francs à son maître. Il faut que je me répète cela sans cesse, et qu'avec cela je me meurtrisse bien le cœur, tandis que mon maître, mon maître qui me paye, tient société à l'archiduc Pierre.

« Pourtant, c'est une gentille attention, ce billet expédié à la hâte, de la gare même. Je devrais répondre. Puisqu'il me demande si instamment de lui écrire, je devrais écrire. J'ai essayé. Je sens que je ne pourrai pas. Dès la première ligne je suis arrêtée. Comment l'appeler? Toute la fausseté de ma situation vis-à-vis de lui m'apparaît à cela : que je ne puis plus lui donner aucun nom.

« Vaines, vaines, les déclamations que j'ai tant de fois entendues, dans le petit monde inférieur où je vis, sur l'abolition des distances entre les classes, sur l'égalité moderne! Jamais plus qu'aujourd'hui les classes sociales ne furent distinctes, tranchées : justement parce qu'elles sont ennemies.

« Tout ce que mes parents, jadis, ont enlevé

aux parents de M. de Guercelles, n'a fait que donner plus d'importance à la seule chose qui lui reste : sa race. N'en suis-je pas impressionnée moi-même, qui me juge libérée et intelligente? J'en suis impressionnée pour la détester ou pour l'envier. Il me plaît de penser : « Je suis de la même essence qu'un Guercelles. » Mais cette prétention me semblerait comique de la part d'un Bourgain.

« En ce moment-ci, je me sens mauvaise et révoltée. Je voudrais qu'*il* ne revînt plus jamais ici.

Cinq heures.

« Mon ami, mon maître, je te demande pardon de ce que j'ai pensé ce matin contre toi. Il est vrai que je ne peux pas t'écrire, parce que je suis à la fois orgueilleuse et timide vis-à-vis de toi. J'ai peur de te déplaire et je ne veux pas m'humilier. Mais ce que je n'ose pas, ce que je ne sais pas te dire, je me le dis ici, à moi-même, en secret : je suis à toi, humblement, aveuglément. Depuis mon enfance, je t'admire,

je te cherche. Si c'est la marque persistante du servage auquel tes ancêtres ont soumis les miens, — peu m'importe! Mon servage, du moins, sera consenti. Reviens. Ma bouche ne saura jamais t'avouer que je suis ta servante. Mais reviens : j'ai hâte de t'obéir.

5 avril. Dix heures du soir.

« J'ai passé toute cette journée étendue sur mon lit, assommée par la migraine... Depuis quelques minutes, il me semble que mon cerveau est un peu moins inerte et que je peux tâcher d'ajuster des idées.

« Je commence à me rappeler ce qui s'est passé.

« Eh bien! voilà...

« Bourgain s'est présenté encore une fois à la maison ce matin, un peu avant midi. Je venais de rentrer après une tournée d'inspection dans le domaine : j'avais été surprise par une giboulée; je changeais de costume. Maman a reçu Bourgain. De ma chambre j'entendais leur ba-

vardage, qui m'impatientait. J'ai fait diligence pour les rejoindre. Quand Bourgain m'a vue entrer dans la salle à manger, il s'est tu et a perdu contenance. Maman est venue à son secours.

« — Voici M. Michel, a-t-elle dit, qui t'apporte un billet de M. le comte; il l'a vu hier à Paris.

« J'ai pris l'enveloppe que me tendait Bourgain; il me semble que j'ai fait assez bonne figure en lisant les quelques lignes qu'elle contenait : mais j'ai aussitôt éprouvé le désir enfantin d'être *seule avec cette lettre*. J'ai congédié Bourgain : mon égoïsme heureux n'a pas eu un instant pitié pour sa mine déçue. Je ne revois qu'à présent, par le souvenir, le regard qu'il m'a jeté en s'en allant : un regard de désespéré. J'ai regagné ma chambre et, pendant des minutes, j'ai vécu en compagnie de la lettre, la lisant, la respirant, posant mes lèvres sur les mots, sur la signature.

« A la fin, maman m'a appelée. Elle s'impatientait, disait que le déjeuner était prêt.

« La lettre cachée contre mon cœur, j'ai obéi.

Je me suis mise à table. Je ne savais ni ce que je mangeais ni ce que disait maman. Elle me reprochait pour la centième fois ma froideur avec le châtelain de Theilley, et me répétait les propos cent fois entendus sur les bénéfices de ce beau mariage :

« — Au moins tu aurais pu être polie avec lui... Tu l'as renvoyé comme un chemineau... Il s'était pourtant donné la peine de t'apporter lui-même la lettre de M. le comte...

« — A propos, ai-je demandé, comment se fait-il que M. de Guercelles m'ait envoyé cette lettre par Bourgain?

« — Bourgain avait affaire avec M. le comte, a répondu maman. J'ai idée qu'il s'agit d'une vente de Theilley... M. le comte a envie de l'étang et l'on assure que, si Bourgain ne se marie pas avec toi, il vendra le domaine et quittera le pays.

« Je n'ai pas répliqué. Maman a poursuivi :

« — D'ailleurs, Bourgain ne m'a rien dit là-dessus et je ne l'ai pas questionné. Cela ne me regarde pas. Mais il m'a bien fait rire en me ra-

contant que M. le comte l'a reçu dans son cabinet de toilette, et que lui, Bourgain, en se retirant, s'est trompé de porte, est entré dans la chambre de M. le comte et y a trouvé une belle dame blonde en train de se recoiffer. Ce que M. le comte était furieux!...

« Je suis sûre que je ne change pas un mot des paroles de ma mère : elles sont imprimées dans mon cerveau. Après qu'elle a eu dit cela, par exemple, je ne sais plus du tout ce qui s'est passé. Maman, qui m'a soignée toute la journée, assure que je suis restée une minute au moins sans parler, sans remuer... puis que je me suis levée, que je suis remontée dans ma chambre, que je me suis jetée sur mon petit lit « comme quand j'ai mes migraines », ajoute-t-elle. Je me sentais, en effet, la tête si douloureuse que je n'avais plus la faculté de penser... Et toute la journée je n'ai vraiment souffert que de ma tête malade : la douleur physique a masqué le mal moral.

« Maintenant, la douleur physique se calme. Je la regrette!

« Comme je me sens lucide, tout d'un coup! Comme je vois clair dans mon cas! Avant le récit de ma mère, je savais bien que M. de Guercelles était ce qu'on appelle un homme à femmes que l'amour était la détestable profession de cet oisif. Je le devinais capable de commencer une intrigue sans interrompre la précédente, ou d'en mener plusieurs de front. Cela m'indignait, m'irritait contre lui : mais cela n'avait pas empêché qu'il devînt l'être qui occupait le plus ma pensée, et de qui la présence m'était le plus précieuse. Car ce n'était pas moi qu'il trahissait. Résignée à n'être jamais pour lui qu'une étrangère indifférente, j'aimais mieux, au fond, — oui, bassement, vilainement, — j'aimais mieux qu'il n'appartînt entièrement à personne. Il y avait en moi ce sot espoir informulé : « Il me serait fidèle, à moi, parce que je vaux « mieux que ses maîtresses, et qu'il est trop « intelligent, trop sensible, pour ne pas s'en « rendre compte. »

« Eh bien, l'épreuve est faite. Pour M. de

Guercelles, je pèse le même poids qu'une fille d'auberge ou une lorette de province. Ah! que je me redise bien cela, que je me châtie d'avoir été si chimérique!

« Voilà l'homme à qui j'ai promis d'appartenir. S'il revient, il a le droit de me dire : « Vous saviez bien que j'étais ainsi... et vous vous êtes promise. » C'est vrai; je le savais; mais, comme on dit en anglais, je ne l'avais pas *réalisé*. Parce que cela me touche personnellement, cela prend soudain de la substance; cela me modifie, par contre-coup. Je ne peux plus penser à M. de Guercelles de la même façon qu'avant les confidences de Bourgain. Avant, j'avais horreur des mœurs de M. de Guercelles, mais l'homme lui-même m'apparaissait comme séparé de ses mœurs, digne d'amour. Aujourd'hui, ses habitudes de vie se confondent pour moi avec sa personne. Mon dégoût du désir m'a ressaisie, non plus vague et indéterminé, mais précisé, concentré sur un être entre autres, — sur lui, par qui j'ai un instant connu le désir...

« Je suis brisée. Je me sens le cœur vide, et tout

mon corps est rompu de fatigue. Mais je commence à moins souffrir. J'ai la sensation d'avoir échappé à un péril. Si j'avais su cette chose *après,* je crois que je me serais tuée de honte. Je l'ai sue *avant :* je ne me sens pas physiquement mêlée à ces vilaines choses.

« J'éprouve plus de stupeur que de douleur... »

VIII

Tous les hommes d'énergie s'accordent sur ce point : méditation et décision sont deux ennemies. Lorsqu'on sent le flux et le reflux des réflexions submerger la volonté, le mieux est de s'empêcher de réfléchir, par un procédé quelconque de ce que Pascal appelle : divertissement. Pendant qu'on ne pense pas, la volonté se décide.

Une demi-heure après avoir lu la carte d'Henriette Deraisme, le comte de Guercelles, tenant en main le volant de sa puissante voiture automobile, roulait à une allure de vertige entre Ver-

sailles et Rambouillet, vers Orléans. Tout l'effort de sa pensée se bornait à maintenir la direction, à filer entre les obstacles, à surveiller les indications du graissage, à guetter ces bruits significatifs des divers organes qui, pour une oreille exercée, sont le pouls et la respiration de la machine. Au moment où il était monté sur le siège devant sa porte, il n'avait pas encore décidé où il allait : mais, à toute chance, il s'était dirigé vers l'issue de Paris qui regarde la Sologne. A Versailles, il n'eût pas pu dire s'il dépasserait Rambouillet. A Rambouillet, il fonça d'instinct sur la route d'Orléans. Alors seulement il commença de savoir où le conduisait cette force obscure, irrésistible, qu'il laissait agir en lui-même aux heures troubles, certain qu'elle le dirigerait où il fallait. Il allait à la Fourchetterie, et maintenant il était sûr qu'il ne rebrousserait pas chemin en route, qu'à moins d'accident il atteindrait le château vers six heures du soir, et verrait Henriette Deraisme. Que lui dirait-il ? Il se gardait bien d'essayer de le prévoir. Il la verrait; les paroles et les gestes nécessaires pour la res-

saisir, il les trouverait ; la jeune fille se rendrait. Jamais il n'avait poursuivi une femme à qui il sentait ne pas plaire : mais jamais il n'avait souffert qu'une femme se dérobât s'il se savait aimé. Henriette l'aimait : donc elle était vaincue d'avance. Il suffisait de la rejoindre, de la surprendre. Et maintenant, exaspéré par la résistance imprévue, irrité par le sot événement qui brusquement l'avait entravé, il ne désirait plus qu'elle, et il la désirait passionnément. Son exaspération, son désir, il les dépensait à créer cette vitesse qui emportait derrière lui, comme en un ouragan, arbres, maisons, villages et villes, cette vitesse effrénée grâce à laquelle l'homme s'imagine bientôt faire un tout avec la machine, une sorte de monstrueux centaure de fer et de chair, de sang et de feu.

Un peu avant d'atteindre le chemin qui, greffé sur la route de la Fourchetterie, menait à Theilley, il dépassa une voiturette rouge qu'il reconnut pour celle du médecin de Neung, le docteur Moutiers.

— Monsieur a remarqué que le docteur, sur

villon Louis XIII — un rez-de-chaussée et un étage — habité depuis trente ans par les Deraisme. Quatre marches de perron menaient à un vestibule carré : Guercelles, gris de poussière, monta les degrés deux par deux, et, dans le vestibule, ouvrit sans même frapper la porte de la salle à manger. Habituellement, la mère d'Henriette y travaillait. Mais, cette fois, la pièce était vide, avec le métier à dentelles, la corbeille à ouvrage, la chaise près de la fenêtre : simple salle à manger de campagne tendue de papier clair, meublée en noyer verni, un tapis de tresse sur le sol, et, sur la table, un gros bouquet de branches fleuries d'aubépine. Guercelles appela :

— Madame Deraisme !

Ce fut Henriette qui entra.

Elle était vêtue comme pour sortir, coiffée de sa toque à crêpes noirs. Ses traits étaient défaits, meurtris par les larmes, — mais elle était calme; elle n'eut qu'un bref tressaillement en apercevant le comte. Tout de suite elle se maîtrisa, tandis que lui-même se sentit changer de vi-

maître, ni régisseur. Nous sommes seuls. J'ai tout quitté au reçu de votre lettre et parcouru deux cents kilomètres à une allure folle pour avoir cet entretien. Ne me le refusez pas.

Henriette réfléchit :

— Il est certain que je ne servirai à rien là-bas... et vous avez raison : nous devons nous expliquer. Je vous écoute. Asseyons-nous, voulez-vous ?

Elle était tout à fait calme en offrant un siège à Guercelles et en s'asseyant elle-même en face de lui, du même côté de la table ronde chargée d'aubépine. Cette fois encore, elle inspira au comte Jean le besoin d'être sincère, de dire toute la vérité, tandis qu'avec les autres adversaires féminins il se divertissait à lutter de ruse. Peut-être aussi son sens si aigu de la femme devina-t-il que la sincérité était ici la meilleure diplomatie : les yeux bleu foncé d'Henriette le scrutaient avec une mélancolique clairvoyance.

— Je suis venu vous demander pardon, dit-il. Vous n'avez pas plus de mépris que moi-même pour ce que j'ai fait. Mais j'ai eu toujours une vie

mauvaise et, croyez-le, il n'est pas facile de s'en évader. Vous seule pouvez m'y aider : ne m'abandonnez pas. Si vous me refusez votre appui, c'en est fait de moi, et jusqu'au bout je dépenserai mon temps et ma force pour ce qui n'est même pas l'ombre de l'amour.

Ce qu'il disait là, il le pensait. Et ce n'était pas la première fois qu'il le pensait : que de fois il avait fui Paris, la bouche empoisonnée par le goût de cendre que les fruits de la volupté, comme ceux de la mer Morte, laissent au palais ! Seulement, cette fois, le dégoût était plus amer, le désir d'assainissement plus impérieux. Henriette ne répondait pas ; elle le regardait attentivement.

— Ah ! s'écria-t-il, vous ne me croyez pas !

— Mais si, fit-elle, je vous crois. Seulement... puis-je être franche ?

— Oui, parlez.

— Eh bien, cette horreur que vous avez de votre vie présente, *je sais* que c'est une forme de votre désir pour moi. Ne dites pas non ! j'en suis sûre. Oh ! vous êtes très sincère... Il n'y a

qu'à vous voir, vous, si fort, si maître de vous... vous êtes troublé, vous tremblez d'émotion. Toutes vos distractions habituelles, vous me les sacrifieriez aujourd'hui avec soulagement... Mais je ne serais qu'une distraction comme les autres, un peu plus neuve peut-être, un peu plus rare. Vous éprouveriez bien vite le besoin de vous distraire de moi : la preuve, c'est que vous l'avez déjà éprouvé. Répondez ! Est-ce que je me trompe ?

Tandis qu'elle parlait, Guercelles regardait se mouvoir ses lèvres, et, de nouveau, il souhaitait éperdument la serrer contre lui, la sentir amoureuse et tendre par lui, être pour elle tout le désir et toute la joie. A la question qu'elle lui posait, il répondit :

— Ce que vous dites là est raisonnable : il est probable qu'un homme qui n'a jamais été fidèle ne sera pas fidèle : cependant le contraire est possible; cela s'est vu; des libertins ont été, un certain jour, par une certaine femme, asservis domptés. Ce dont je suis sûr, c'est que jamais aucune femme, autant que vous, ne m'a fait

souhaiter la fidélité et la stabilité. Henriette, je vous en conjure, ayez un peu de foi, un peu de hardiesse. Vous m'avez dit que vous m'aimiez, que depuis votre enfance vous pensiez à moi. Moi, quand, il y a quatre jours, je suis parti pour Paris, je pensais à vous passionnément, mais enfin ce n'était peut-être que la griserie de votre jeunesse et de votre charme... J'ai pu continuer ma mauvaise vie, accueillir une femme qui ne pèse pas un fétu sur mon cœur, qui est une passante, moins que rien. Mais que vous l'ayez su, et que cela vous ait écartée de moi, cela m'a ravagé, et j'ai compris par là combien vous m'êtes nécessaire! Voyons, Henriette, vous sentez bien que je pense ce que je dis. Croyez-moi. Ne me rebutez pas. Nous aurons tant de bonheur! Plus de bonheur que si ce différend n'était pas survenu entre nous. Puisque vous m'aimez, laissez-vous aimer. Cela seul vaut la peine de vivre... Vous si droite, si juste, si brave, refuserez-vous d'aimer par vanité blessée, ou par je ne sais quelle peur de souffrance, de sacrifice?

Il allait se lever, chercher à l'étreindre. Elle

se recula instinctivement, avec un léger geste de défense.

— Comme vous savez parler aux femmes! murmura-t-elle. Cela me touche et m'attriste. Oui, vous pensez ce que vous dites. Mais que de fois vous avez dû penser des choses pareilles et les dire aussi savamment... Je vous fais de la peine?...

— Beaucoup de peine.

— Pardonnez-moi. (Elle lui prit la main.) Moi aussi, je suis bien triste. Cent fois mieux il aurait valu que rien ne fût changé entre nous... Demeurer votre employée, sans plus. Vous allez me dire que ce n'est pas votre faute si les rôles ont changé, et que j'ai fait les premiers pas. C'est vrai. Je m'en accuse assez! Si je n'avais pas commis cette folie de vous dévoiler mon pauvre amour, nous n'en serions pas où nous en sommes. Vous ne m'auriez jamais provoquée, n'est-ce pas?

— Je vous admirais, j'étais attiré vers vous... Mais, en effet, jamais je ne vous l'aurais laissé voir.

— C'est donc bien moi la coupable. Comment ai-je osé? A présent, cela me paraît incroyable. Il a fallu le désordre d'esprit où m'avait mise cette discussion sur mon père... et puis... que vous m'ayez proposé de me marier... Enfin, c'est irréparable : je n'esquive pas la responsabilité. Quand je me suis retrouvée seule après ces minutes de folie, — j'ai résolu de vous appartenir, sans condition. Vous ne supposez pas que j'aie un seul instant songé à être épousée? La vie m'a trop avertie des nécessités sociales. J'avais décidé de me confier à votre loyauté : vous auriez arrangé ma vie à votre gré.

— Henriette! fit Guercelles, baisant la main qu'elle lui laissa.

— Seulement, reprit-elle, tout avertie que je me supposais des réalités de la vie et de l'amour, croirez-vous qu'il ne me vint même pas à l'idée que je ne serais pas pour vous tout l'amour, toute la femme? Vous me comprenez? Je redoutais le monde, votre snobisme nobiliaire, les archiducs, que sais-je? Pas les autres femmes!

C'était absurde. On ne change pas de mœurs et de tempérament à votre âge, quand on n'a jamais eu d'autre règle que ses caprices. Le petit incident d'hier m'a rappelée à la raison. N'essayez pas de me convaincre : vous pouvez vous abuser vous-même, vous ne m'abuserez pas. Voyons, soyez digne de vous, soyez sincère! Aucune femme au monde ne peut vous fixer... Il est trop tard. Ce qui vous attire dans une femme, c'est l'inconnu de sa possession. Et l'attrait que je vous offre aujourd'hui, une autre vous l'offrira demain, justement parce que je vous aurai appartenu.

Leurs mains étaient unies, leurs yeux ne se quittaient plus. Dans ceux de la jeune fille, Guercelles lisait une tendresse étrange, que ne lui avaient jamais offerte les yeux d'aucune femme, une tendresse affranchie de désir. Ce qu'elle lui disait lui donnait de la tristesse, et pourtant cela ne le révoltait pas, ne l'irritait pas comme, à l'ordinaire, les résistances féminines. Quelque chose en lui pensait : « Avoir un cœur exclusif et fidèle, comme cette enfant, et

posséder l'être qu'on aime, n'est-ce pas plus de bonheur, et même plus de volupté?... » Mais il sentait bien qu'elle avait raison et que cette façon de goûter le bonheur, lui ne la connaîtrait jamais.

Il essaya de nouveau de la fléchir, non plus en troublant ses sens qu'il devinait amortis, mais en réveillant l'appétit du sacrifice qui, chez la femme, survit au désir :

— Même si je ne suis pas guéri, assaini par vous tout de suite, vous sentez bien que votre influence sur moi sera salutaire. Peut-être ne serai-je pas sans reproche. Peut-être souffrirez-vous. Mais, au point où j'en suis dans la vie, chaque jour qui passe, en m'approchant de la vieillesse, va concourir à vous aider, à me faire digne de vous.

Elle sourit et retira sa main.

— Pourquoi me tentez-vous? Vous n'êtes plus sincère. Vous savez bien que vous êtes jeune, malgré les années, et que vous triompherez encore des femmes à l'heure de mes premiers cheveux gris. J'en souffrirais trop, voyez-vous;

j'en souffrirais au point de prendre la même route que le pauvre Bourgain, car je ne tiens guère à la vie! Et ma souffrance ne servirait à rien qu'à me rendre odieuse dans votre pensée : toute cette chaleur de tendresse que ma présence éveille encore en vous s'évaporerait vite, dès que je serais pour vos mœurs un obstacle et un reproche. Je n'insiste pas; j'ai horreur des phrases et des grands mots. Tout ce que je vous dis là est l'évidence même, et vous le pensez comme moi.

Elle fit une pause, puis, très sérieuse :

— Cependant, si vous me l'ordonnez, je tiendrai ma parole : je serai à vous.

Guercelles répéta, bouleversé de surprise :

— Vous serez à moi?

— Oui. J'ai bien réfléchi. Ce n'est pas votre faute si je ne suis pas demeurée à ma place d'employée; jamais vous ne m'auriez provoquée; cette continence-là fait partie de votre singulier code d'honneur. Ce n'est pas votre faute non plus si j'ai eu la sottise d'imaginer que, pour moi, vous modifieriez vos mœurs. Vous rappe-

lez-vous que je vous ai dit, dans la bibliothèque : « Je serai à vous, si vous le voulez toujours? » Vous n'avez manqué depuis à aucun engagement; donc, le mien subsiste. Je vous dis encore : « Je serai à vous, si vous le voulez toujours. » Seulement, j'espère que vous ne le voudrez pas. Attendez! fit-elle, renouvelant, des deux mains en avant, ce geste de défense qui lui était familier... Laissez-moi vous dire... Je vous supplie de m'épargner, de me rendre ma parole. Non pas seulement pour ne pas souffrir moi-même, mais pour que la communion de pensée, l'amour, oui, l'amour que nous avons ressenti l'un pour l'autre ne soit pas avili et que le souvenir du soir où je me suis confiée à vous, où vous m'avez serrée dans vos bras, où j'ai été si heureuse de vous croire tout à moi, — ne nous devienne pas odieux... Moi, je n'aimerai jamais personne, je vous le jure. Même si je me marie, ce qui est possible maintenant, mon mari lui-même n'aura jamais de moi ce que je vous ai donné ce soir-là, ce que je vous garde, bien fidèlement : la préférence passionnée de toute ma jeunesse. Et

vous, il me semble que, de m'avoir épargnée, cela vous haussera, ou plutôt (ne soyez pas irrité si je vous le dis avec franchise), cela vous relèvera. Sans pouvoir vous donner de bien bonnes raisons, j'ai la conviction que votre vie est laide, détestable, j'entends votre vie avec les femmes. Eh bien, une fois au moins, vous aurez résisté à votre désir, et ce sera peut-être le commencement de cette rénovation que vous souhaitiez tout à l'heure, dont vous vouliez que je fusse l'instrument! Je la servirai bien davantage ainsi, croyez-moi, qu'en étant votre maîtresse après tant d'autres. Et puis... ceci est un peu d'égoïsme... je suis sûre de rester ainsi bien plus présente, bien plus vivante dans votre pensée que toutes vos maîtresses... Je ne vous dis rien de plus... Je n'ai pas douté un instant de votre réponse.

Elle se leva, se rapprocha de lui, le regarda. Il ne disait rien, ne remuait pas; mais elle devina, derrière son regard fixe, les larmes contenues par une orgueilleuse volonté. Elle en fut bouleversée jusqu'aux entrailles. Elle prit d'un geste vif et comme maternel la tête du comte

entre ses mains, inclina sa bouche sur les cheveux, qu'elle effleura.

— Cela vaut mieux ainsi, murmura-t-elle. Cela vaut mieux pour nous deux. Ne m'en veuillez pas!

Quelque temps elle demeura penchée sur lui. Quand elle se redressa, les yeux de Guercelles rencontrèrent les siens. Elle comprit qu'il consentait.

— Merci, fit-elle.

— Nous sommes des fous, dit lentement le comte. Nous sacrifions la réalité pour des chimères. Il n'y a de vrai que de s'aimer, et, quand on s'aime, que de s'étreindre, d'oublier tout dans cette étreinte. Si l'on souffre après, au moins on a vécu un instant. Tout le reste n'est pas de la vie.

Elle fit : « Non! non! » de la tête.

— Vous allez épouser Michel Bourgain? demanda Guercelles après un silence.

— S'il survit, répondit-elle, il me semble que je le dois. J'agirai avec lui aussi franchement qu'avec vous. Je ne lui dirai pas que je vous

aime, parce que, cela, c'est notre secret à tous les deux. Mais je lui dirai que je ne l'aime pas, et il fera ce qu'il voudra.

Guercelles se leva, mordu par une soudaine jalousie :

— Il ne s'embarrassera pas de scrupules, lui, il vous aura. Ah! non! cent fois non!

Il allait la saisir, l'attirer contre lui, vaincre sa volonté par les caresses... Elle se déroba sans brusquerie.

— Jean!... Vous avez promis!

— Ah! s'écria-t-il, désespéré. Vous êtes devenue insensible!

Elle répondit gravement :

— C'est vrai. Je n'ai plus d'émoi. Quelque chose est mort en moi par le choc que j'ai reçu hier. Mais je vous aime bien. Laissez-moi vous dire adieu... et après nous ne reparlerons plus jamais de ce qui s'est passé entre nous ces jours-ci...

Il se réfugia dans les bras qu'elle lui tendait, mais il s'y réfugia comme un enfant. Tout sein de femme est un asile. Une dernière fois

il la respira... Elle le serrait contre elle; mais il comprit qu'elle disait vrai, que ses sens n'avaient plus d'émoi. Quand il releva son front, il sentit que les larmes d'Henriette l'avaient mouillé. Elle essuyait ses yeux. Un long instant ils ne parlèrent pas.

Ce fut elle qui, se retournant vers lui, dit enfin, timidement :

— Voulez-vous que nous allions, *ensemble,* prendre des nouvelles de ce pauvre garçon?

IX

Après une absence de plus de six mois, consacrés à une croisière sur le yacht de l'archiduc et à des chasses aux grands fauves, dans l'Inde, toujours en la même compagnie princière, — Jean de Guercelles est rentré à Paris et a repris son existence accoutumée. Sportsman, mondain, son activité n'a pas fléchi : il compte toujours parmi ceux qu'on nomme à Paris, moitié dédain, moitié jalousie : des séducteurs. Les curiosités sympathiques ou malveillantes qui le guettent n'ont pas encore surpris sur sa personne ni dans son allure le moindre signe de lassitude

ou de vieillissement. Si quelque chose a changé ou est en train de changer en lui, il est seul à le savoir. Mais lui le sait, car il s'observe.

Quand l'aventure de la Fourchetterie s'est trouvée terminée, si brusquement, par un accord dans l'abstention, le comte, selon ses habitudes d'hygiène morale, a entrepris sur-le-champ la réaction d'énergie. Une de ses maximes familières est « qu'il faut attaquer les ennuis par leur côté faible : tous en ont un... » Le côté faible de l'ennui présent apparaissait assez. « Je suis énervé; je souffre momentanément *comme si c'était sérieux :* seulement, il n'est pas possible que ce soit sérieux. Il n'est pas possible qu'une femme à laquelle je n'ai même pas pris garde jusqu'à la dernière quinzaine, qui n'a été en rapport sentimental avec moi que pendant cinq jours, qui ne m'a pas appartenu, qui redevient, sans plus, mon employée, et qui va se conjoindre avec un petit bourgeois campagnard, — il n'est pas possible que cette femme tienne une place durable dans ma pensée... Il n'est pas possible

que je pâtisse longtemps de mon échec; car cet échec même, il fallait le souhaiter. Une liaison, ici, était fâcheuse, contraire à des principes que j'ai toujours observés. Entêtée et romanesque, la petite Deraisme aurait fini par virer au drame... D'autre part, mon échec n'est même pas un échec, puisque après tout il a dépendu de moi qu'Henriette Deraisme cédât. Je me suis abstenu par honnêteté, par élégance. S'il y a un bien et un mal dans ces choses, j'ai plutôt bien agi. Donc, tout fait prévoir que je serai content de l'événement, et de moi, quand j'y repenserai dans six mois.

« Mais je n'y repenserai pas, ou je n'y repenserai qu'à volonté, car cela n'a aucune importance. Voilà le vrai point : dans une vie telle que la mienne, un pareil incident ne pèse exactement rien... L'usure des jours, et probablement de très peu de jours, suffira à l'abolir de ma mémoire. Vivons! »

Et donc, Guercelles vécut, content de l'opportunité offerte d'un grand voyage, de chasses émouvantes en compagnie de son illustre ami.

De retour à Paris, il ajouta des occupations nouvelles à celles d'autrefois, qu'il ne négligea point. Les incidents de la politique contemporaine lui offrirent l'occasion de dépenser, au service de ses idées et de ses traditions, du temps, de l'argent, de l'effort. Cependant il ne cessa point de s'examiner avec attention et franchise. Et voici ce qu'il constata : après six mois, après tant de spectacles, après tant d'événements, Henriette Deraisme n'avait pas disparu de sa pensée. Autour de cette pensée obstinée, tout un ordre nouveau de méditations s'enroulait, s'enchaînait.

Comme il l'avait prévu, il ne souffrait pas, il ne souffrait plus d'être privé d'Henriette. Il ne lui serait pas venu à l'esprit de chercher à la revoir; d'ailleurs, il savait qu'elle était mariée et que déjà une maternité s'annonçait : l'Henriette Deraisme actuelle — régisseur fidèle qui lui envoyait régulièrement ses comptes, accompagnés de versements réguliers sous le titre de : *restitution* — ne pouvait plus représenter pour lui un objet de désir. En outre, le premier

énervement calmé, il avait très vite compris qu'elle avait eu raison; que la passe amoureuse, si furtive, entre elle et lui, était un souvenir plus rare, plus poignant, que ne l'eût été la possession. La possession n'eût ici rien ajouté à cette révélation intégrale de l'âme que Guercelles poursuivait dans l'amour : Henriette Deraisme, à l'encontre de la plupart des femmes, avait dévêtu son âme avec une ingénuité absolue devant l'homme qu'elle aimait, tout en défendant jalousement son corps. Aussi, quand Guercelles évoquait la jeune fille, il ne sentait pas ce léger dédain, ce mépris libertin dont les voluptueux enveloppent les évocations amoureuses de leur passé. Il disait : « Elle a été un peu folle... » Il ne disait pas, comme des autres : « Toutes pareilles, décidément!... »

Il pensait donc à elle, — il y pensait sans rancune; il y pensait même avec une sorte de tendresse. Mais, depuis l'aventure de la Fourchetterie, il sentait bien qu'il y avait quelque chose de changé en lui. Il agissait exactement comme avant; seulement le principe de ses

actes était une force acquise, une force qu'il n'aidait plus, sans chercher toutefois à la retenir ni à la contrarier. Le paysage de sa vie était le même : la même clarté ardente ne l'illuminait plus.

Pourquoi?

Il le rechercha. Il s'étudia lui-même avec la curiosité obstinée de ces malades honteux qui ne veulent pas consulter un professionnel, et guettent sans relâche les battements de leur pouls, la chaleur de leur sang, les frôlements intérieurs de leur haleine.

Il découvrit en lui de la tristesse et du doute.

La tristesse... c'était la première atteinte de ce mal qui guette tous ceux, hommes ou femmes, dont l'amour fut le grand souci vital : l'angoisse de vieillir. Pour venir mordre au cœur le comte de Guercelles, cette angoisse avait pris un chemin imprévu. Il ne pouvait détacher son souvenir de la minute dernière, — dans la petite salle à manger du pavillon Louis XIII, — la minute où il avait constaté qu'Henriette n'éprouvait plus, pour lui, aucun émoi de sens. Et vainement

il s'objectait qu'une blessure d'orgueil expliquait le calme de la jeune fille, que celle-ci était une cérébrale bien plus qu'une sensuelle, qu'alors elle songeait surtout à l'affront, à la trahison subie... Tout cela était vrai : mais Guercelles se disait : « Si j'avais eu dix ans, quinze ans de moins, elle n'eût pas résisté : une saine force de désir, plus forte que tout, eût balayé les rancunes, les scrupules, les raisonnements. Elle m'aimait : mais ce qu'elle aimait en moi, c'était le brillant de mon nom, de ma situation, de ma réputation de conquérant... ce n'était pas moi-même. Amour intellectuel, dont on se libère. On ne résiste pas à l'autre, à l'amour instinct, qui est une force de la nature. Suis-je donc incapable, désormais, d'inspirer l'amour-instinct?... »

Il fit l'inventaire des aventures qui avaient amusé sa vie depuis qu'il n'était plus un jeune homme : il crut leur reconnaître ce commun caractère d'arrangements mondains, où l'amour-instinct n'avait aucune part. En remontant plus haut dans le passé, au contraire, il distinguait la fatalité impulsive dans plusieurs incidents

romanesques... Jeune attaché d'ambassade, à l'étranger, une femme du monde le plus sévère, réputée pour sa parfaite décence, lui avait écrit une lettre d'aveu éperdu, une lettre brûlant à la fois de remords préventif et de passion impatiente. De retour en France, quand il avait cessé d'être diplomate, une jeune fille de la meilleure société parisienne avait tenté de se tuer parce qu'il refusait de comprendre ses avances au mariage. En ce temps-là, réellement, il se sentait une force presque invincible, qui, spontanément, atteignait son objet... Ensuite les années avaient coulé : il était demeuré un séducteur professionnel; il avait continué de considérer les femmes comme destinées à se soumettre à lui; il avait eu des fortunes amoureuses brillantes, célèbres; seulement ce n'étaient plus que des arrangements de snobisme ou de libertinage : la facilité des dénouements le prouvait.

Parti de ces constatations mélancoliques, Guercelles continuait à méditer :

« En somme, tous ces arrangements n'ont rien de beaucoup plus flatteur pour moi que s'ils

avaient été conclus à prix d'argent. J'ai payé des consentements, non par un marché brutal, mais par une rançon tacite d'avantages sociaux ou de libertinage. Je sais bien que ma situation, c'est moi; que ma réputation, c'est moi; que mon expérience du cœur et du tempérament féminins, c'est moi. Cependant il n'y aurait de valable pour moi, aujourd'hui, que d'être aimé par une femme qui ne saurait même pas mon nom, et pour qui je n'userais d'aucun des artifices suggérés par une longue pratique des femmes.

« Alors, continuer toujours, ajouter de nouvelles épreuves à tant d'autres, cela peut me distraire : cela ne comblera pas le vide que j'ai dans le cœur, depuis ce petit incident, si petit, de ma vie sentimentale. Il est bien vrai qu'une femme se révèle dans l'amour : mais encore faut-il que la révélation vaille l'effort. Or, je n'ai plus envie que des Mme Foucher-Desgardes me soient révélées : comme je n'ai plus envie de voyager dans cette Europe que je connais trop, où d'avance je prévois le portier galonné de l'hôtel, les musées, les dîners à l'ambassade et dans la société. Est-ce

découvrir quelque chose que découvrir ce qu'on prévoit?

« Cette lassitude des Mme Foucher-Desgardes, je ne la ressentais pas avant l'incident d'avril dernier. Mais il est clair qu'un jour ou l'autre je l'aurais ressentie. L'incident d'avril dernier a seulement hâté le déclenchement...

« Et je me demande aujourd'hui : même hors de tout point de vue de moralité (puisque là-dessus, quoi qu'on en dise, la morale est obscure), même au seul point de vue de la joie qu'on peut récolter de la femme, ne me suis-je pas trompé? Voilà un médiocre, un être dépourvu de finesse et de culture, — ce Michel Bourgain : il a marché vers l'unique objet de son désir comme une mouche vers une lampe, sans critiquer, sans discuter son instinct. Si cet instinct n'avait pas eu satisfaction, s'il n'avait pas atteint son objet, Michel Bourgain serait mort. C'est grâce à cette force aveugle qu'il a réussi : il a pour ainsi dire contraint Henriette Deraisme à l'épouser. Elle est à lui maintenant. Elle ne l'aime pas; elle le lui a dit; mais elle est sa femme et

lui reste fidèle. Lui n'a pas assez de délicatesse sentimentale pour souffrir de n'être pas aimé, du moment que tout se passe pour lui, dans le fait, comme s'il était aimé. Il n'a voulu qu'une seule femme; il l'a voulue depuis l'adolescence; il eût préféré mourir à ne la point posséder : voilà qu'il la possède, d'accord avec toutes les lois sociales, uniquement, publiquement, pour toujours.

« N'est-il pas évident que cet homme, très inférieur à moi, connaît une joie supérieure à toutes celles que j'ai si obstinément poursuivies depuis mon adolescence? Le voluptueux le plus comblé, n'est-ce pas lui?... »

C'est un des drames les plus douloureux de la conscience que le doute tardit, envahissant après la quarantaine un être humain qui jusqu'alors s'est dépensé pour une croyance. Le cas de Jean de Guercelles est analogue : il est trop hautain pour se dire encore à lui-même ce qu'il a dit un jour à Henriette Deraisme : « Ma vie a été mauvaise... » Mais il ose se demander déjà « N'ai-je

pas été dupe, — dupe des autres et de moi-même, dupe de la convention verbale qui appelle amour ce qui n'est pas amour? » Question douloureuse que se pose peut-être, à certaines heures de solitude, la jeune femme mêlée si peu de temps à la vie de Guercelles, juste assez pour lui donner le choc du doute! Elle aussi, méditant sur le sacrifice accompli, songe peut-être :

« N'ai-je pas été dupe de mon orgueil? »

Car l'amour, la volupté, comme toutes les notions essentielles, sont, au fond, contradictoires. Et lorsqu'un esprit humain est assez pénétrant pour percevoir ces contradictions, il suffit qu'il ait irréparablement choisi l'une des deux formes opposées de l'amour pour que l'autre forme se précise, se fasse désirable, et vienne le tenter en lui suggérant :

« Tu t'es trompé... C'est moi qui étais l'amour... C'est moi qui étais la volupté... »

Janvier-avril 1907.

Veillée de Pâques

(TABLETTES D'UN CURÉ DE PARIS)

DEPUIS qu'on nous a séparés de l'État, il paraît qu'on nous expose volontiers sur la scène des théâtres, nous autres curés. Et je vois venir à moi nombre de péronnelles qui me demandent : « Monsieur l'abbé, puis-je aller à telle pièce?... la pièce où il y a un si bon prêtre?... » Je les envoie promener, elle et leur bon prêtre. Ce n'est pas mon affaire d'exercer la critique dramatique, moi qui, par état, ne vais jamais au spectacle. Je leur réponds : « Consultez quelque homme raisonnable de vos connaissances, qui soit plus com-

pétent que moi. » Alors elles prennent des airs désespérés et me disent : « Mais, monsieur l'abbé, nous ne connaissons pas d'hommes raisonnables!... » Pauvres petites perruches!...

Les prêtres sont-ils, si souvent que le racontent les écrivains, mêlés à des aventures dramatiques? Bien sincèrement, je ne le crois pas. Il y aura toujours un mur dressé entre le siècle et nous : le remous du siècle se brise contre ce mur. Ce qui vient à nous, ce qui nous enveloppe, ce qui, pour ainsi dire, baigne notre vie, c'est le flux troublé de la conscience humaine. Elle s'offre à nous de toute part. Mais nous la recueillons dépouillée de tout l'appareil qu'elle revêt dans la vie du monde. Les confidences que se font entre eux deux laïcs absolument sincères ne ressemblent pas aux confidences que l'un de ces laïcs fait à un prêtre... Chaque fois que m'arrivent de telles confidences, il me semble que j'entends une âme isolée, arrachée du corps, qui traite ce corps comme un étranger, comme un ennemi, l'accuse, le juge, et parfois le hait.

*
* *

Ces réflexions m'assiègent aujourd'hui — samedi soir, veille de Pâques. Seul dans ma chambre, j'attends un visiteur qui vient chaque année depuis trois ans, mais qui, cette année, tarde bien à venir, car neuf heures ont déjà sonné à l'horloge du presbytère.

J'ai reçu la première visite de ce visiteur annuel alors que j'étais curé, non pas de cette riche paroisse centrale et mondaine, mais d'une humble église populaire, là-bas, là-bas, à Vaugirard, aux environs de l'Institut Pasteur. Ah! mes paroissiennes de ce temps-là ne me consultaient pas sur l'opportunité d'aller applaudir telle ou telle pièce de théâtre! C'était le drame quotidien de la misère que je voyais : il s'agissait presque toujours, dans les luttes où mon arbitrage était requis, de la conquête ou de

la défense du pain... Ce qu'on appelle l'amour tendait inévitablement à cela, ou du moins cédait devant cette royauté du pain quotidien, — l'amour dont mes pénitentes actuelles me parlent avec des voix flûtées et des mines de componction!

Un soir, le samedi saint d'il y a trois ans, je sommeillais, après mon souper, sur le dernier numéro de la *Semaine religieuse* (j'avais confessé toute la journée et j'étais très las), quand on frappa à ma porte. Le gamin qui me servait introduisit un homme dont je vis mal le visage, car l'ombre venait, mais qui me parut âgé d'une cinquantaine d'années. Assez bien vêtu, sans rien d'un élégant. Il semblait mal à l'aise, intimidé; et même, quand mon petit serviteur nous eut laissés seuls, il ne sut que balbutier.

— Monsieur... monsieur l'abbé... monsieur le curé... je vous dérange... Si je vous dérange, je vais m'en aller.

Je l'assurai qu'il n'était pas importun.

— On n'y voit goutte ici, ajoutai-je en riant. Excusez-moi. Je vais allumer la lampe.

Il arrêta ma main qui saisissait la boîte d'allumettes :

— Non, fit-il... je vous en prie... Pas de lumière. J'aime mieux... comme ça... sans lumière.

Et aussitôt, s'asseyant près de moi, il parla avec une extrême volubilité :

— Voilà... Je ne suis pas croyant, je tiens à vous le dire tout de suite. Non seulement je ne suis pas croyant, mais je suis anticroyant, libre penseur, athée, tout ce que vous pouvez imaginer de plus opposé à une foi religieuse quelconque. J'ajoute que je ne suis pas un sectaire; j'admets le phénomène de la foi religieuse chez autrui : il ne m'irrite pas. Religion, irréligion, cela me semble, au fond, une question de tempérament. Moi, je suis un animal irréligieux.

Je voulus protester; il m'arrêta :

— Si vous m'interrompez, je n'irai pas jusqu'au bout... Écoutez-moi. J'ai quarante-cinq ans. Je suis professeur... professeur de chimie biologique dans un établissement supérieur. Mon nom n'est pas inconnu. Je suis ce qu'on appelle un savant. Je n'ai jamais beaucoup songé aux

bagatelles. A trente-sept ans, j'ai épousé une excellente fille, étudiante en médecine, une orpheline de père et de mère : vingt-trois ans, très vaillante, sans grande beauté. Elle vivait pauvrement de leçons, et trouvait le moyen d'élever sa petite sœur, qui avait alors huit ans. J'ai pris, naturellement, la petite avec nous. Ma femme me rend très heureux; elle est une vraie collaboratrice. Elle est parfaite. En huit années, nous n'avons pas eu une querelle sérieuse.

Il s'arrêta. L'ombre avait envahi ma chambre. Quelques instants passèrent dans le silence. Je compris qu'il ne parlerait plus si je ne l'aidais.

— Mon pauvre enfant! murmurai-je... Je sais... je devine... Huit années ont passé... L'enfant que vous aviez recueillie a grandi...

Il se leva, se recula :

— Comment? s'écria-t-il... Vous avez deviné? Moi, j'ai mis des mois et des mois à comprendre... Et vous vous doutez bien que personne ne soupçonne... surtout cette jeune fille. J'avalerais plutôt un verre d'acide cyanhydrique! Seulement, voilà : je souffre horriblement. Con-

cevez-vous ma vie entre ces deux femmes, l'une que je n'aime plus, que je n'ai jamais aimée dans le sens profond du mot... et l'autre, qui a fait surgir en moi un sentiment que j'ignorais, un sentiment qui, maintenant, m'opprime, me ravage, ne me laisse pas une minute de répit... Le travail forcené, le brisement des muscles par l'exercice physique, les stupéfiants, j'ai tout essayé. Rien ne me soulage. Rien ne me distrait. Et le pis est que cette fillette de seize ans, qui est parfaitement pure, m'aime... j'en suis certain.

Je répétai :

— Mon pauvre enfant!

— Alors, reprit-il, il y a des moments où je me dis que je suis un imbécile de résister, puisque je ne crois à rien, puisque je sais que la morale de l'amour est une invention des hommes, de l'égoïsme des hommes, et qu'elle n'est pas plus respectable qu'un tarif douanier. Ma raison me dit cela : mais l'exécrable hérédité de principes moraux infusée dans mon sang proteste et me crie : « Tu es un misérable! tu es un monstre!... »

Et, au fond, c'est cette voix qui m'en impose. Je ne peux pas la réduire au silence.

Il se tut de nouveau.

— Mon enfant, lui dis-je, êtes-vous donc venu ici pour vous réfugier en Dieu?

— Non, répliqua-t-il. Je vous ai dit que je ne crois pas en Dieu. Je suis venu ici pour crier mon mal à un être humain. Et je suis venu, aussi, parce que j'ai réfléchi que, depuis des siècles, des hommes comme vous, pratiquant votre doctrine, ont représenté la consolation, la direction morale pour une infinité de consciences. C'est là un fait scientifique, indéniable. Je viens à vous en désespéré, comme j'irais peut-être à un rebouteur après avoir essayé des médecins. Même avec de l'erreur, je veux être réconforté. Faites votre métier de guérisseur. Calmez-moi. Suggérez-moi... Je vous écoute!

Je parlai à mon tour.

Ce que je dis à cet étrange pénitent? Mon Dieu, ce ne fut certes rien de bien ingénieux ni de bien éloquent. Je crois que notre force de

directeurs est de considérer l'âme des hommes, indépendamment de la fonction sociale et du mérite intellectuel de ces hommes. Évidemment, ce professeur était plus savant, plus intelligent que moi; il avait lu et médité davantage sur ce qu'on appelle : la psychologie. Je lui parlai comme j'aurais parlé à un de mes pénitents ordinaires, s'il s'en fût trouvé dans le même cas. Quand un homme est en train de se noyer, que ce soit un manant ou un grand seigneur, la même perche est bonne à lui tendre.

Quand j'eus fini, j'allumai la lampe. Cette fois, mon visiteur ne protesta point. Je vis un homme maigre, à la figure intelligente et tourmentée, aux cheveux tout gris. Il se leva, et, fixant sur moi ses yeux bruns, embroussaillés de forts sourcils :

— Vous ne m'avez pas guéri, fit-il d'un ton de reproche. Je suis aussi malade qu'avant.

— Vous n'en savez rien, répliquai-je. Allez avec Dieu, comme disent les Espagnols. Peut-être êtes-vous moins atteint que vous ne le pensez. Revenez me voir.

— Non. Vous ne me guérissez pas.

Il boudait, comme un enfant. Je lui mis la main sur l'épaule.

— Promettez-moi de ne pas laisser passer une année sans revenir ici. Si vous ne revenez pas, je croirai que vous avez succombé. Mais *je suis sûr* que vous ne succomberez pas.

*
* *

Il sortit sans rien promettre. Un an passa. Le soir du samedi saint, mon paroissien athée était de nouveau assis dans ma chambre. Il me parut plus alerte, plus décidé, plus jeune. Il m'annonça que son parti était pris, qu'il ne résisterait plus longtemps.

— J'ai réussi, me dit-il, à anéantir dans ma conscience les misérables sédiments de morale artificielle qui l'obstruaient encore. Je partirai avec la femme que j'aime. C'est la grande loi de la morale naturelle, qui prime tout.

— Quand partez-vous ? questionnai-je.

Il se troubla :

— Mais... bientôt... dans quelques semaines.

— Vous ne partirez pas, lui dis-je en le regardant au fond des yeux. Vous avez beau vous leurrer vous-même, vous êtes un honnête

homme. Et je vous reverrai ici, l'an prochain.

Il m'insulta presque, ou du moins me railla cruellement, entremêlant ses railleries de blasphèmes. Il me quitta sans me serrer la main. Encore une année coula. Encore une fois, ce fut le soir de la veille de Pâques. Et mon étrange pénitent reparut à l'heure accoutumée.

Je fus surpris de le voir beaucoup plus calme.

— Elle a été très malade, me dit-il... Une broncho-pneumonie. *Nous* avons cru la perdre. Ah! nous en avons passé des nuits, ma femme et moi!... Enfin, elle va mieux. Mais nous la tenons en surveillance, de peur qu'elle ne « fasse » de la tuberculose.

Intérieurement, je remerciai Dieu qui avait envoyé cette maladie opportune Mon interlocuteur ne me reparla même plus de son projet démoniaque. Ce fut moi qui l'interrogeai :

— Et vous, comment va votre cœur?

— Pour le moment, dit-il, je suis anesthésié. Mais je ne suis pas guéri. Et j'ai une peur atroce du réveil, quand je n'aurai plus d'inquiétude pour sa vie.

Nous nous séparâmes bons amis, lui me promettant de revenir... Et je ne doute pas qu'il ne veuille tenir sa parole. Seulement, au cours de la présente année, j'ai changé de paroisse. Saura-t-il, osera-t-il me chercher dans cette église mondaine, si éloignée, si différente de ma petite église de Vaugirard?

... Mais il me semble qu'on a sonné à la porte du presbytère.

Alors, c'est lui.

*
* *

C'était lui.

J'ai eu quelque peine à le reconnaître, car un vieillard est apparu devant moi. Et ma première pensée, que je ne pus me tenir d'exprimer, fut :

— Elle est morte ?

Il secoua la tête. Il s'assit lourdement sur un fauteuil et resta silencieux quelque temps.

— Non, dit-il enfin. Elle n'est pas morte. Elle est vivante et belle. Elle vient d'épouser un jeune médecin argentin qui travaillait dans mon laboratoire et...

Sa voix sombra dans les larmes. Il sanglota :

— Il est reparti pour son pays... avec elle.

Je saisis ses doigts, ses pauvres doigts qui tremblaient, et je lui dis :

— Mon enfant ! Je suis sûr que c'est vous qui avez voulu, qui avez fait ce mariage.

— Oui, fit-il très bas. C'est moi. Elle m'aimait. Elle me l'a dit. Elle ne sera pas heureuse. Et moi je suis brisé. Voilà votre œuvre.

Je crus qu'il allait éclater en reproches, comme l'autre fois. Mais il disait vrai, il était brisé. Il ne put que pleurer longtemps, tout contre moi, le front sur mes mains qui tenaient ses mains.

Nous n'avons plus prononcé de paroles jusqu'au moment où il s'est levé. Il a essuyé nerveusement ses yeux.

— Adieu! m'a-t-il dit

Sur le seuil de ma chambre, il a balbutié :

— Si vous voulez... je reviendrai... avant l'an prochain.

— Revenez demain.

— Non. Pas demain. Mais bientôt.

... Je savais bien!

L'Autre

Il y a deux ans, une attaque de rhumatisme aigu me força à confier pour un mois ma clientèle à un de mes collègues de l'hôpital Tenon et de passer ce mois aux Boues de Saint-Amand, dans le département du Nord. Je ne connaissais pas l'Établissement, bien que, plusieurs fois déjà, j'y eusse envoyé des malades. Je vis un immense phalanstère, installé à la moderne, avec un beau parc autour, et, tant que l'on pouvait marcher dans

n'importe quelle direction, les épais fourrés de Saint-Amand et de Raismes. Un confrère intelligent menait de façon presque militaire son personnel et ses pensionnaires.

Mon traitement commença aussitôt. Il consistait à m'immerger, chaque matin, jusqu'au col, dans la piscine de boue, et à y demeurer trente ou quarante minutes, aussi immobile que possible; après quoi, une douche tiède et un bain lavaient mon corps, tout enduit de viscosité noire. Encore une heure environ d'immobilité sur un lit de repos, et le traitement était fini pour la journée.

En pleine saison, vers la fin de juillet, la piscine commune regorge de malades, aux heures de bain, et bien qu'une sorte de carcan, encerclant les épaules, fixe la place de chacun, on coudoie parfois son voisin, dans la boue. Mais, lorsque je suivis la cure, juin s'achevait à peine; nous étions une douzaine de malades à nous baigner ensemble; loin de s'éviter, on se recherchait, on tâchait de passer en causeries ce temps fastidieux. Des bords de la piscine, le spectacle

était assez piquant : on eût dit d'un colloque entre douze décapités.

L'un des malades m'intéressa. C'était un petit garçon d'environ cinq ans, si cruellement éprouvé par le rhumatisme que, les jambes repliées en angles obtus, presque nouées, il ne pouvait marcher. Sa mère promenait dans le parc, parfois jusqu'aux orées des bois voisins, la voiture de misère où l'enfant gisait, ramassé sur soi-même, contemplant d'un œil inquiet le paysage et les gens. Elle-même semblait délicate; assez jolie, le teint et les cheveux pâles, ses traits s'agitaient par instants de grimaces et, dans ses prunelles couleur d'eau vive, on lisait la même inquiétude nerveuse que chez son fils. Elle s'appelait Mme Delesdain. L'enfant s'appelait Paul.

Nos appartements étaient voisins : le départ d'un baigneur nous fit voisins de table. Au bout d'une semaine, nous étions liés par une de ces intimités de villes d'eaux, si étroites, si fragiles, qui démontrent la vanité de l'amitié humaine,

la mobilité de notre cœur. J'appris que Mme Delesdain habitait Neuilly; que l'enfant, ne pouvant aller au collège, était instruit à la maison par divers professeurs; que son infirmité datait presque de sa naissance, mais s'était surtout aggravée depuis deux ans. Elle ne me parla point de son mari; l'enfant ne me parla point de son père; il était peu intelligent, son esprit semblait noué comme son corps. Je m'interdis toute question là-dessus, sachant par expérience qu'il n'en est pas de plus imprudente à une femme rencontrée seule par le monde. Mme Delesdain portait une alliance. Sans rien en conclure, je lui savais gré de cette concession à la respectabilité.

Un matin, à déjeuner, elle me présenta un monsieur d'une quarantaine d'années, grand, vigoureux, barbu de brun :

— Monsieur Delesdain, mon mari, dit-elle, balbutiant et rougissant comme si elle eût proféré un mensonge.

Ce mari était quelconque : un bourgeois sans

intérêt, racontant gravement les événements et les opinions lues tout à l'heure dans son journal. Je fus autrement intéressé par Mme Delesdain, durant tout le repas, durant l'après-midi qui suivit.

Son attitude vis-à-vis de son mari fut à peu près celle d'une coupable surprise la veille en flagrant délit et à qui l'époux outragé a pardonné : telle eût été du moins la première hypothèse d'un observateur non prévenu. On eût dit qu'elle avait perdu du même coup la parole et l'appétit : elle ne voyait, elle n'entendait certainement plus qu'à travers un voile qui l'isolait de nous. Quand M. Delesdain prononçait son nom — Blanche — elle se réveillait de sa léthargie en un sursaut effaré, le souffle haletant. Plusieurs fois, je surpris ses yeux pâles arrêtés sur le visage de son mari, avec une expression de stupeur tragique, comme les prunelles des sujets cataleptiques à qui l'on dit : « Vous voyez un fantôme... »

Au dîner, le ménage ne descendit pas. Je m'informai : Mme Delesdain ayant la migraine, on les servait dans leur appartement.

Je ne les revis point de la soirée. Mais, pendant la nuit, je fus réveillé par le mari, qui frappait à ma porte.

— Docteur, me dit-il, ma femme a une violente crise de nerfs. Voulez-vous venir m'aider à la calmer ?

Je trouvai la jeune femme en convulsions. Elle se tordait, la tête enfoncée dans ses oreillers, émettant de longs gémissements, où il me sembla distinguer ce monosyllabe obstiné : « Non !... non !... » J'essayai vainement l'inhalation de l'éther, la morphine, la compression locale. A la fin, remarquant l'obstination avec laquelle elle fuyait la vue de son mari, et me rappelant l'attitude que j'avais observée tout le jour, je dis à M. Delesdain :

— Monsieur, il y a eu sans doute entre votre femme et vous, aujourd'hui, une discussion qui a provoqué cette crise. Je crois que nous ne calmerons pas Mme Delesdain tant que vous serez dans la chambre. Voulez-vous me laisser seul avec elle quelques minutes ?

Il répliqua tristement :

— Nous ne nous sommes pas disputés. Je ne fais jamais de scènes à ma femme. Seulement, vous avez raison, il vaut mieux que je m'en aille. Chaque fois qu'elle me revoit après une absence, elle a de pareilles crises, sans aucun motif connu de moi...

— Et dans la vie à deux, chez vous?

— A la longue, les crises s'espacent, puis cessent tout à fait.

— Avez-vous consulté des médecins?

— Oui... Ils ne savent pas.

Dès que je fus seul avec la malade, je lui dis à l'oreille, d'une voix nette :

— Il est parti.

Ce fut le verbe d'exorcisme. Elle se calma instantanément, se dressa sur son séant, passa sa main sur son front tout mouillé de sueur.

— Est-ce qu'il reviendra?

— Non. Il est parti pour tout à fait.

Elle soupira, s'abattit de nouveau sur les oreillers. Ses yeux se fermèrent, sa respiration se rythma. Dix minutes après, elle dormait d'un sommeil régulier, le pouls normal.

J'allai retrouver le mari. Je lui demandai :

— Quand comptiez-vous repartir?

— Demain soir.

— Croyez-moi, partez à la première heure, sans revoir Mme Delesdain : confiez-la moi, son cas m'intéresse et je la soignerai de mon mieux, jusqu'à la fin de la cure du petit Paul. Qu'arriverait-il si votre femme tombait malade ici? Il faudrait interrompre le traitement de l'enfant, ce qui est dangereux.

Il me remercia chaudement, promit de suivre mes avis. Effectivement, le lendemain matin, dès neuf heures, il repartit pour Paris.

*
* *

Je tins la parole que j'avais donnée à M. Delesdain. Tout le temps que dura notre séjour commun aux Boues de Saint-Amand, je dépensai pour Mme Delesdain la même sollicitude que pour mes malades de Tenon. Mes études antérieures, du reste, m'ont notablement renseigné sur les affections nerveuses de la femme. Au fond de chacune d'elles, j'ai constaté qu'il gît ordinairement un secret de cœur, ou la triste histoire d'une défaillance du sexe. Tant que le médecin ne tient pas ce secret, il soigne dans le vide. Notre art consiste à accoucher nos clientes de leur secret.

Mme Delesdain ne livra pas aisément le sien.

Je ne le connus que deux jours avant de la quitter, et seulement par la menace de ne plus m'occuper d'elle, à Paris, si elle ne parlait pas.

Voici ce qu'elle me conta, bas et brièvement, comme on se confesse :

« Je me suis mariée à vingt-deux ans avec un homme que j'aimais. Ses parents étaient, avec les miens, en relations très anciennes. Je l'avais souvent vu venir à la maison, petit collégien, quand j'étais moi-même une enfant. Mon mariage avec Maurice fut la conclusion naturelle d'une bonne camaraderie de jeux, peu à peu transformée en amour.

« Car j'aimais mon mari et il m'aimait. C'était un homme de petite taille, blond, élégant; sa jolie figure, sa tournure gracieuse, le faisaient distinguer des femmes. J'en étais un peu jalouse, — mais comme rien en somme ne me fit soupçonner qu'il fût infidèle, je puis dire que j'ai connu et goûté la joie unique d'appartenir à l'homme qu'on a choisi, qui vous a

choisie. J'ai été passionnément la femme et la maîtresse de mon mari.

« Deux ans et quatre mois coulèrent ainsi, sans altérer notre entente ni notre bonheur!

« Un seul de nos espoirs unis n'était pas réalisé : nous n'avions pas d'enfant. Les chirurgiens consultés ne signalaient rien d'anormal dans ma constitution. Ils nous disaient d'attendre et d'espérer. Ils avaient raison. Au bout de notre vingt-huitième mois de mariage, j'étais enceinte.

« A ce moment-là, nous voyagions dans le Tyrol bavarois. C'était l'été. Mon mari loua une aimable petite maison aux environs du lac de Starnberg. Nous y passâmes les premiers mois de ma grossesse. L'automne nous ramena à Paris, et, comme ma mère tenait à m'avoir près d'elle en ces circonstances, nous habitâmes chez elle, mon mari et moi, à Neuilly.

« Nous n'avions toujours, lui et moi, qu'un seul lit. Une veilleuse restait allumée sur la cheminée de notre chambre, pendant toute la nuit. Habitude de mon enfance : l'obscu-

rité me fait peur, me donne des hallucinations.

« Or, une nuit — la nuit du 9 novembre, je me souviens bien — je me réveillai subitement, avec la conscience que quelque chose d'inaccoutumé venait d'advenir auprès de moi.

« La veilleuse éclairait la chambre d'une lumière indécise, mais suffisante pour distinguer les objets voisins, tous familiers; je me tournai du côté de mon mari, et ce que j'aperçus m'épouvanta tellement que je ne pus même pas crier, étranglée par l'émotion, comme si une main m'eût serré la gorge.

« Un homme était bien étendu sur le dos à mes côtés, la bouche entr'ouverte, et dormait. Mais cet homme N'ÉTAIT PAS MON MARI. C'était un homme de grande taille, fort, brun, barbu... Vous l'avez vu : M. Delesdain.

« Je crois que je perdis connaissance un temps assez long. Quand je revins à moi, il faisait jour. Il me parut que j'avais eu un cauchemar; mais, de peur que l'horrible vision ne me blessât encore les yeux, je m'obstinai à regarder du côté du mur. « Tout à l'heure, pen-

« sais-je, la femme de chambre va entrer, « apportant le thé... Quand elle sera là, je « n'aurai plus peur... je regarderai. »

« Effectivement, vers huit heures et demie, Francine entra comme d'habitude. Elle posa son plateau sur la table de nuit, ouvrit les rideaux des fenêtres. Alors seulement j'osai regarder. Cette fois, je poussai un cri.

« *L'autre,* l'inconnu, l'homme barbu et brun, était toujours couché à côté de moi... Mais ce qui me terrifia plus que tout, c'est que Francine regardait cet intrus paisiblement, semblait le connaître, trouver naturelle sa présence dans mon lit.

« Ce qui se passa ensuite s'enveloppe pour moi d'une brume confuse... A travers un demi-délire, qui dura plusieurs jours et plusieurs nuits, j'entrevis, s'agitant autour de moi, ma mère, mes beaux-parents, mes domestiques, et aussi (ce qui m'affolait) l'intrus, l'homme brun, *l'autre,* accepté, reconnu, tenu pour mon mari par tout le monde.

« Alors, un phénomène singulier s'opéra

dans mon esprit, assez semblable à ces minutes de trouble où, au bord du sommeil, on ne sait plus si l'on rêve ou si l'on vit. J'arrivai à douter de moi-même. Et j'éprouvai combien est vaine la certitude que vous donnent notre mémoire et nos sens : car, entre leur témoignage et la conviction unanime d'autrui, ce fut à celle-ci que je me rangeai... Quelques jours après, j'accouchai prématurément. Paul naquit, demi-infirme. Moi, je guéris, — si c'est être guérie que respirer, parler, marcher et manger... Je n'avouai à personne l'effroyable certitude où j'étais que l'homme qui vivait à côté de moi n'était pas mon mari. Je sentais que je passerais aussitôt pour folle. Le *nouveau,* Maurice Delesdain, était connu de tous : et, chose effroyable, il avait avec moi, en commun, tous nos souvenirs d'enfance.

« Moi aussi, je commençai à l'accepter pour mon mari, — comme tout le monde.

« Et voilà... J'ai vécu ainsi depuis cinq ans. Je m'entends bien avec M. Delesdain : je ne souffre pas trop de sa présence quand un temps

un peu long de vie commune m'y a accoutumée. Mais, dès qu'il s'absente, c'est l'image de mon *premier* mari qui me revient à l'esprit : et le retour de l'autre me donne ces crises auxquelles vous avez assisté.

« Personne, d'ailleurs, ne sait mon secret. Je l'ai gardé en moi jusqu'à aujourd'hui, comme le secret d'une inavouable maladie... Et j'ai presque regret de vous l'avoir confessé, à vous. »

. . . . . .

Mme Delesdain partit pour Neuilly, avec son fils, le surlendemain de ces confidences. Il était convenu qu'elle me manderait dès mon retour, pour commencer le traitement rationnel que je me proposais de lui faire suivre : je ne voyais dans son cas qu'une monomanie singulière, mais guérissable.

A ma grande surprise, je ne fus pas appelé. Au bout de quinze jours, j'écrivis : on ne me répondit pas.

J'avais presque oublié l'aventure quand, en-

viron cinq mois après, j'appris le suicide de M. Delesdain.

Sa veuve s'est remariée l'année suivante. On m'a dit qu'elle se porte fort bien, de corps et d'esprit.

La Boucle

C'est une habitude prise à la pension, dès l'époque des trois messes nocturnes et de ce réveillon frugal que nous appelions : deux-petits-fours-et-quatre mendiants — chez la bonne Mme Rochette, à l'Institut Berquin : tous les Noëls, je cause une petite heure avec moi-même, la plume en main. Pour moi, l'année finit à Noël. Elle ne recommence d'ailleurs que vers le 3 janvier. Dans l'intervalle, j'ai l'impression d'attendre dans

une gare, entre deux trains. Les gens vont et viennent, affairés, des paquets sous le bras. On ne vit pas. On liquide des choses en retard et on prépare des choses futures. Le temps chôme, dirait-on, pour cause d'inventaire.

Résolument, même quand je n'étais qu'une fillette, — mais d'esprit assez méthodique, déjà, — je remettais à cette période d'interrègne toutes les corvées de fin d'année. On ne m'eût pas fait écrire une lettre ni recommencer un « ouvrage » avant le 26 décembre. Le 25, je me réservais toute l'étude de l'après-midi pour méditer sur l'usage que j'avais fait des douze mois précédents, examiner ma conscience et réfléchir à ce que pourrait bien faire de moi l'an nouveau. Ah! la drôle de petite bonne femme que j'étais, vraiment, entre treize et seize ans! Le mélange le plus imprévu de mysticisme et de sens pratique, goût et espoir de l'amour tempérés par une volonté nette de tirer des choses le meilleur parti possible, de se résigner bravement aux misères inévitables; avec cela, de l'imagination à revendre et la manie, la vraie

manie de la règle, de l'ordre, cahiers bien tenus, jupes et corsages bien pliés, linge bien net, cheveux bien disciplinés... En devenant tout à fait grande jeune fille, je veux dire en approchant de vingt ans, le mysticisme s'est peu à peu évaporé, l'imagination s'est policée sans toutefois me délivrer d'une fâcheuse aptitude à souffrir par le cœur. Quant à la manie de l'ordre, elle s'est triomphalement accrue à mesure que j'avais un plus large domaine à gouverner. Je suis mariée depuis six ans, et, sans vanterie, ma maison est mieux tenue que la plupart des maisons amies où nous fréquentons... D'ailleurs il y a quelque chose qui m'incite à l'ordre : c'est que j'ai épousé un mari qui est le désordre, l'oubli, la distraction, et même, hélas! la fantaisie en personne.

Vous croyez peut-être que j'ai épousé un artiste? Si Fernand était homme de lettres ou comédien, il y aurait des chances pour qu'il fût un bourgeois économe et compassé : c'est leur nouvelle mode, nous dit-on... J'ai épousé un avocat, — pas un avocat pour causes pas-

sionnelles retentissantes ou un conseiller pour perruches en mal de divorce, — mais un avocat d'affaires, vous m'entendez bien? d'affaires d'argent bien compliquées, bien ennuyeuses, bien inintelligibles, avec des dossiers plus gros que le Larousse... Il paraît que Fernand se meut dans tout cela comme une ablette en Seine, manœuvre à merveille dans le dédale des procédures, n'omet rien, n'égare rien, retrouve au moment de la plaidoirie les arguments en place dans sa mémoire, — bref est un avocat d'affaires hors ligne : on se le dispute. Il est vrai qu'il a deux secrétaires; j'imagine qu'ils doivent consumer leur jeunesse à courir après les paperasses du maître; car pour sa correspondance privée, — où les secrétaires n'interviennent pas, — pauvre Fernand!... Ce qu'il la sème un peu partout, sur les sièges, sur les cheminées, dans les livres, dans les vêtements qu'il défait!... Au point que, sans aucune intention d'espionnage, j'ai dû prendre l'habitude d'inspecter l'appartement et les effets de mon mari, pour glaner les papiers oubliés

et les soustraire à la curiosité des domestiques.

Sans nulle intention d'espionnage!... J'ai trop de sagesse pour me rendre misérable à plaisir. Après trois années de mariage, je sais transiger avec les exigences absolues dont se targue une jeune épousée. Mon mari est tendre, amoureux de moi, laborieux, charmant compagnon dans la vie : malheureusement, — oui, malheureusement, — il a une jolie figure, des façons enveloppantes, et *il ne peut pas* se passer de succès féminins. Durant trente-sept mois, juste, après notre mariage, il a lutté contre son penchant... Puis, tandis que je nourrissais mon premier bébé, il a eu une première faiblesse — heureusement brève — pour une jolie étrangère que j'avais eu l'imprudence d'admettre dans notre intimité... La dame étant repartie pour les Amériques, j'ai goûté environ deux ans de répit, troublé seulement par un léger flirt avec une cabotine (toujours mon imprudence : j'avais donné une saynète à la maison...). Mais cette fin d'année fut vraiment fâcheuse, et j'ai cruellement pâli. Croiriez-vous que dans les obscures

affaires de terrains et de bâtisses qu'il débrouille par métier, Fernand a déniché une cliente veuve, — très jeune et ravissante, la gredine! je l'ai vue! — et que les pires coquetteries s'en sont suivies?... Notez que je suis au courant de tout, même à contre-cœur, grâce à la distraction permanente et au désordre inouï du coupable... Petits bleus de la dame, billets de Fernand, « ma Lucile chérie, mon amour de petit Watteau, etc., etc., » — brimborions revélateurs des rendez-vous (une fourche d'écaille, par exemple, il y a huit jours, dans la poche du veston) — il me faut guetter toutes ces épaves, les recueillir, les détruire. J'accepte de souffrir, mais je ne veux pas qu'on se doute de mon mal autour de moi...

Si je n'étais renseignée ainsi au fur et à mesure, je le serais d'ailleurs un jour ou l'autre par Fernand lui-même : il est de la variété qui « se raconte... » Quand une aventure est finie, il a une façon de « me revenir » confiante et expansive jusqu'à la cruauté. Ah! je serais bien vengée, alors, si *elles* l'écoutaient. Il me parle d'elles

comme un joueur décavé parle du tripot : c'est toujours lui qui se lasse le premier. Un moment vient infailliblement, assez vite, où ce partage de son cœur lui donne la nausée. Il le leur dit franchement, incapable qu'il est, m'assure-t-il, de feindre. Il m'a même confié la formule dont il se sert en pareil cas, — dans une lettre doublant un chèque ou un bijou, selon « l'espèce » (terme de barreau, très juste ici) :

— « J'ai compris, mon amie, que vous avez assez respiré le bouquet de notre amour, et qu'il vous plaît de changer de parfum... Il m'en coûte infiniment, croyez-le, mais j'ai trop d'estime pour votre caractère, etc. »

Il paraît que cela réussit, et que la dame se persuade qu'elle n'est pas une Ariane délaissée, mais bien une volage Hélène.

— Et vous souffrez cela ? me dira-t-on.

Oui !... Oui ! je le souffre — quoique j'en souffre. Je me moque des belles phrases que déploieraient les autres épouses à mon sujet, si elles savaient ! Elles peuvent bien me traiter de sotte, déclarer que je n'ai que ce que je mérite,

railler ma résignation! D'abord, je ne suis pas résignée; seulement, qu'elles m'indiquent donc un peu, les protestataires, un moyen d'empêcher de courir un mari qui a dans le sang le virus de l'intrigue amoureuse? Qu'on m'indique le moyen d'empêcher le joueur de jouer?... Alors?... La séparation? Le divorce?... Convenu! pour le jour où il me paraîtra plus tolérable de vivre toute seule, *toujours*, au coin de mon foyer démoli, — que d'y pleurer parfois toute seule en attendant un infidèle qui m'aime, et qui toujours me revient.

Ah! dans un ménage qui tient solidement au bout de six ans, un ménage où le mari n'est point déplaisant à voir et à embrasser, quelle est la femme qui n'a déjà, ouvertement ou secrètement, pardonné plusieurs fois?

.. Hier, c'était vigile de Noël. Mon mari, qui est l'homme de toutes les traditions (vous voyez que cela n'empêche pas la fantaisie) réveillonne avec moi, en tête à tête, cette nuit de vigile. Et nous nous amusons à déposer des cadeaux, l'un

pour l'autre, dans les cheminées. Ne sommes-nous pas un ménage modèle? Or, dans la cheminée de mon cabinet de toilette, qu'ai-je trouvé? Un écrin contenant une merveilleuse boucle de ceinture exécutée d'après Gallé, et, sous l'écrin, une lettre ainsi conçue :

« Ma Lucile charmante,

« J'ai compris que vous avez assez respiré le bouquet de notre amour, et qu'il vous plaît de changer de parfum... Il m'en coûte infiniment... etc... »

D'abord, vous concevez que j'aie été interloquée. Ma parole! J'ai cru un instant que mon mari m'annonçait sa rupture avec moi. J'ai dû relire à plusieurs reprises le nom de Lucile — moi, je m'appelle Hélène — et l'épithète traditionnelle « amour de petit Watteau », qui ne manquait pas de figurer dans le corps du billet... Pas de doute! Ce poulet de congé s'adressait bien à notre jolie cliente. Seulement ma linotte de mari avait brouillé les deux « noëls » —

celui de sa femme légitime et celui de... l'autre — et l'écrin pourvu du poulet de rupture m'était échu.

Savez-vous ce que j'ai fait? J'ai glissé ledit poulet dans une enveloppe pneumatique, j'ai écrit dessus, sans changer mon écriture, le nom de la vraie destinataire et son adresse, que je connais, hélas!... Ma femme de chambre l'a porté à la boîte sur-le-champ, — aux environs de minuit... Comme cela, l'amour de petit Watteau a dû recevoir ça ce matin, dans sa tasse de thé!

... Quand, au réveillon, mon mari m'a demandé :

— Eh bien! chérie, êtes-vous contente de votre Noël?...

— Plus que je ne saurais vous le dire, cher ami, ai-je répondu. Jamais depuis notre mariage je n'ai trouvé dans la cheminée quelque chose qui me fît plus de plaisir.

J'avais la boucle à ma ceinture. Fernand l'a regardée avec complaisance :

— C'est vraiment joli, a-t-il murmuré, et cela vous va divinement.

Peut-être avait-il oublié à laquelle de « nous deux » il l'avait destinée... Ou plutôt, je crois que nous avions toutes les deux la pareille...

Sleeping

On causait, entre hommes, de la pudeur : c'est dire sur quel ton on en causait. La plupart la niaient, même chez les femmes. Elle a été, disait l'un, inventée par les femmes laides. Elle est un pur effet de l'éducation, disait l'autre : la plus vertueuse des petites provinciales, si elle était née rue Caulaincourt, lèverait la jambe au Moulin-Rouge vers la vingtième année. Quant aux hommes, on tombait d'accord qu'ils ne savent même pas ce qu'est la

pudeur, au moins pour eux-mêmes. Sans la peur des gendarmes, quel homme éprouverait la moindre gêne à se promener en tenue de sauvage le long des Champs-Élysées, lorsqu'il fait chaud? Un jeune maître de conférences à la Faculté des Lettres fit même, à ce propos, un parallèle assez ingénieux entre l'honneur des hommes et la pudeur des femmes : Honneur, pudeur, sentiments bien spécifiques d'un sexe, sans usage pour l'autre, incompris de l'autre.

Notre camarade Berthold protesta. Il n'était ni plus ni moins prude qu'un autre, déclara-t-il, et tout le monde savait bien qu'il ne reculait pas devant l'aventure, — qu'il savait la chercher, au besoin, résolument. Mais, n'importe, il comprenait la pudeur : un lobe de son cerveau contenait ce sentiment-là. Il le définit, il essaya de nous le faire concevoir : une sorte d'effroi rétractile qui écarte les yeux et la pensée des spectacles sexuels, sans abolir chez le sujet le goût de l'autre sexe.

« Car, dit Berthold, c'est un fait avéré que

les femmes les plus chastes sont les plus tendres maîtresses. »

Tout cela ne nous parut point clair. Nous demandâmes un exemple, une application de la théorie. Et Berthold nous raconta l'histoire que voici :

« C'est tout récent : quand je suis revenu du Midi, après les chasses de septembre. Je changeais de train à Bordeaux, et j'y prenais le rapide de nuit qui vient d'Espagne. D'avance, j'avais retenu ma place en sleeping, ou plutôt mes places, car, pour plus de sûreté, et afin de voyager seul, j'avais loué les deux lits d'une cabine. Une de mes pudeurs, cette horreur du voisinage d'un homme déshabillé. Plutôt que de coucher côte à côte avec un gros monsieur qui sue et qui ronfle, je ferais cent lieues dans le fourgon aux bagages.

« Tranquille sur la façon dont je passerais ma nuit, j'assistai donc avec une gaîté égoïste à l'assaut du *car* par les voyageurs moins prévoyants. Les cinq ou six places disponibles

furent en quelques minutes occupées par les plus lestes. Les autres battirent en retraite après des pourparlers superflus, entremêlés de vaines menaces à l'adresse de la Compagnie.

« Je me promenais sur le quai, attendant l'heure du départ, quand l'employé du sleeping se dirigea vers moi, accompagné d'une dame grande, mince et jolie — surtout remarquable par l'abondance et la couleur « châtaigne » de ses cheveux. Elle s'arrêta à peu de distance, me considéra avec attention; et je l'entendis dire à l'employé : « C'est bien; demandez. » L'homme s'approcha :

« — Monsieur... Cette dame est seule et n'a pas de place. Elle vous demande de lui céder la vôtre.

« Je répondis que j'étais désolé de refuser, mais que je refusais. L'employé rapporta la réponse. Ce fut alors la jeune femme elle-même qui vint à moi :

« — Je ne sais pas si l'employé s'est bien expliqué, monsieur, déclara-t-elle sans aucun embarras, accentuant un peu son parler à

l'anglaise. J'ai appris que vous aviez deux places pour vous seul : je vous demande de m'en céder une, voilà tout.

« Elle me regardait bien en face, d'un regard mystérieux, troubleur, comme en ont tant de ces singulières jeunes filles du monde cosmopolite, dont on se demande : « Est-ce vraiment des jeunes filles? » Je pensai : « Voilà une nuit où je ne dormirai guère et qui peut-être me coûtera cher. » Mais on ne refuse pas pareille bonne fortune, n'est-ce pas?

« — Oh! dans ce cas, madame, répliquai-je, c'est différent. Je serai trop heureux...

« Comme je souriais en disant cela, elle me coupa la parole et me dit sérieusement :

« — Je compte sur votre courtoisie de Français et sur votre discrétion, bien entendu. Je vais entrer la première dans la cabine, et dès que le train sera en route, je me mettrai au lit. Je vous prie d'attendre que les autres voyageurs soient couchés pour entrer à votre tour. Excusez-moi de vous déranger ainsi, et merci.

« Elle me tendit la main et serra la mienne en se nommant :

« — Mademoiselle Ethel Dawson, de Paris.

« Je répliquai sur le même ton :

« — M. Berthold Dartiguelongue, de Paris.

« Avec un sourire amical, elle me quitta

« Pour une aventure, ceci est une aventure, pensais-je, arpentant le corridor du sleeping, quelques minutes après, le train parti et tanguant sur les rails... Une à une, les portes se fermaient, les lampes se baissaient. Quand je me vis seul, j'entrai dans ma cabine avec une émotion de fiancé, gêné seulement par le regard oblique et rieur de l'employé.

« Miss Ethel occupait le lit d'en bas : elle dormait déjà, d'un sommeil sincère et parfaitement calme. Couchée, elle semblait bien plus jeune. Une chemise de batiste mauve, à haute collerette, lui cachait le cou jusqu'au menton. Tous ses vêtements, pliés avec soin, étaient disposés au pied du lit, le corset chastement roulé dans un jupon. C'était un spectacle amusant et

gentil : il donnait envie d'embrasser la jeune fille sur le front, sans l'éveiller : ce fut du moins, je le confesse, la seule envie que je ressentis. J'ajoute que la nécessité de me dévêtir si près de ce lit, où miss Ethel pouvait s'éveiller, la crainte d'être vu en caleçon ou en chemise de nuit, me gênaient horriblement. Était-ce de la pudeur, ce sentiment-là, oui ou non?

— C'était de la pudeur pour miss Ethel, par contre-coup, objecta quelqu'un.

— Pour miss Ethel ou pour moi, c'était bien de la pudeur. Ne subtilisons pas. Ce qui est certain, c'est que je grimpai tout vêtu sur mon lit d'en haut, que je m'y déshabillai avec des précautions extrêmes, afin de ne pas éveiller ma voisine... et que je m'endormis d'un sommeil de lièvre, évitant le moindre mouvement, inquiet des craquements de la couche, — en somme, fort ennuyé d'être là et envoyant au diable l'aventure.

« Le lendemain matin, vers six heures et demie, des frôlements légers m'éveillèrent : miss

Ethel se levait. C'était le moment, n'est-ce pas, de me payer un peu de ma complaisance en me « rinçant l'œil » comme l'on dit?... Eh bien! croiriez-vous que je n'osai pas? Que je me tins coi dans mon coin, sans regarder, avec une sorte de peur, oui, de vraie peur, d'apercevoir cette petite en déshabillé? Avec cela, j'étais oppressé, nerveux, et je ne me sentis tranquille que quand elle fut hors de la cabine.

En deux minutes je fus debout et vêtu à mon tour... Nous nous retrouvâmes un quart d'heure après, nos toilettes faites, dans la cabine où les banquettes rabattues restituaient l'apparence d'un compartiment ordinaire. Elle se mit à causer, tout à fait à l'aise, me parla de Bordeaux, de Paris, de la température, des voyages, — un bon petit bavardage de jeune fille, insignifiant et tout de même gentil à écouter.

« Nous arrivions à Paris. Sur le quai de la gare d'Orléans, un gaillard roux reçut la voyageuse dans ses bras. Quand il l'eut baisée sur les deux joues, elle se retourna vers moi et nous présenta l'un à l'autre :

« — Monsieur Edward Clarke, mon fiancé... Monsieur Dartiguelongue, mon compagnon de cabine.

« Le gaillard roux me secoua la main amicalement... J'étais tout bête, moi, je ne trouvai rien à dire. Ils s'éloignèrent au bras l'un de l'autre. Je ne les ai plus rencontrés.

« Eh bien! Que pensez-vous de ma conduite en cette circonstance, monsieur le professeur?

— Je pense, répondit gravement le jeune maître, que vous étiez, cette nuit-là, très fatigué. Après tout, la fatigue, c'est peut-être une des formes de la pudeur des hommes.

Une Cure

Hier soir, à une table amie, je me suis trouvé placé à côté de Mme de Sénanges. Mme de Sénanges est ce qu'on appelle à Paris une jeune femme — c'est-à-dire qu'elle a un âge mystérieux, aux environs de trente-cinq ans. On est très poli à Paris sur le chapitre de l'âge des femmes. Mieux que nulle autre, celle-ci peut d'ailleurs défendre son secret, car elle est mince et fine, avec un visage absolu-

ment épargné par les rides, même les plus légères, et des cheveux d'un châtain tirant sur le blond, qui de longtemps ne changeront pas de couleur. Et puis elle connaît à fond l'art qu'ont les Parisiennes de ne vieillir qu'à l'approche de la mort. Elle s'habille et se coiffe en perfection, avec cette entente merveilleuse de son propre type grâce à laquelle une véritable mondaine professionnelle fait servir à l'agrément de l'ensemble même les menus défauts de sa taille ou de sa figure.

Il y avait près de deux ans que je n'avais rencontré Mme de Sénanges dans le monde. Elle y était alors fort répandue; une de ces Parisiennes qui semblent être partout à la fois : dans la journée aux courses, aux expositions, aux ventes de charité, aux raouts, aux thés; le soir aux répétitions générales, aux dîners, aux réceptions d'ambassade. Quand un chroniqueur de l'élégance commençait la liste des assistants de luxe à une fête où lui, chroniqueur, n'avait parfois pas mis les pieds, il inscrivait toujours, de confiance, le nom de Mme de Sénanges, pen-

sant : « A coup sûr celle-ci y était. » Durant une douzaine d'années, cette personne d'apparence frêle mena cette existence effrénée, sans en éprouver de fatigue visible. On la trouvait seulement, dans les derniers temps, un peu plus mince; mais la manie des Parisiennes modernes n'est-elle pas de se faire maigrir, parce qu'il est, paraît-il, plus commode d'être élégamment habillée quand on est mince?

Brusquement, il y a deux ans environ, Mme de Sénanges disparut de la scène mondaine. A la vérité on ne s'en aperçut pas tout de suite, et les chroniqueurs continuèrent assez longtemps de citer son nom dans leurs comptes rendus. Elle avait quitté Paris à la veille d'un premier de l'an, période de chômage pour la mondanité. On dit qu'elle était partie avec son mari pour le Midi, sans préciser quel était exactement ce Midi. Un mois plus tard le mari revint seul; c'est un aimable garçon quelconque, clubman correct, un peu fêteur, de qui le travail consiste à commanditer certaines affaires d'industrie.

On lui demanda des nouvelles de sa femme. Il répondit :

— Ma femme est un peu fatiguée; le médecin lui a recommandé de prolonger son séjour dans le Midi.

L'hiver, le printemps passèrent. On s'accoutuma à rencontrer Sénanges sans sa femme. On le questionna peu, ayant constaté qu'il répondait brièvement que Mme de Sénanges continuait à se reposer à la campagne. Et finalement l'oubli se fit sur la charmante petite personne mince aux cheveux châtains, — l'affreux oubli dont Paris enveloppe au bout de si peu de temps les gens et les choses qu'il n'a plus tous les jours sous les yeux. Les chroniqueurs eux-mêmes cessèrent de trouver au bout de leur plume, après le prélude habituel : « Remarqué dans l'élégante assistance... », le nom de la jolie Mme de Sénanges.

*
* *

Aussi, hier soir, en m'asseyant à côté d'elle à la table chargée d'azalées et de roses, ma première phrase fut cette banalité :

— Il y a vraiment, madame, une éternité que je n'ai eu la bonne fortune de vous rencontrer.

Elle ne répondit pas tout de suite; elle me regarda avec une expression des yeux que je ne lui connaissais pas, plus grave et en même temps un peu ironique... Puis elle me dit :

— Avouez qu'il faut que vous me rencontriez ce soir pour vous rappeler que j'étais absente... Ne me dites pas des choses polies, ajouta-t-elle vivement comme pour arrêter les protestations que j'allais en effet tenter... Je trouve tout naturel qu'on m'ait oubliée, puisqu'on ne me voyait

pas. On a tant de choses à quoi penser dans ce Paris!...

— En tout cas, madame, répliquai-je, je puis vous assurer que Paris va recommencer à penser à vous et à s'occuper de vous, car vous voilà revenue plus jeune, plus brillante, plus pimpante que jamais.

Elle répondit simplement :

— Je vais beaucoup mieux.

Son autre voisin lui adressa la parole, et quelque temps elle causa avec lui, tandis que je m'acquittais du même devoir auprès de ma voisine de gauche. Dès que je pus renouer l'entretien, je demandai à Mme de Sénanges :

— Vous avez donc été souffrante?

— Oui. Très malade.

— Neurasthénie?

— Oh! non... Quelque chose de plus sérieux. Il y a deux ans, après m'avoir soignée au hasard pour combattre une faiblesse et un amaigrissement qui croissaient sans cesse, on a fini par découvrir, comme disent les médecins modernes, que je « faisais » de la tuberculose. On

m'a expédiée le jour même au sanatorium de Malvezin, près de Lausanne. Et c'est là que j'ai passé dix-huit mois.

— Ils vous ont bien réussi.

— Oui. Je suis tout à fait guérie.

— Et nous allons vous revoir dans toutes les fêtes de Paris?

— Oh non!...

Ce « oh non!... » fut dit si spontanément que je compris bien qu'il exprimait une pensée sincère.

— Êtes-vous donc encore obligée à des précautions?

— Fort légères, et qui ne m'empêcheraient nullement de recommencer ma vie d'autrefois. Seulement, voyez-vous, je n'en ai pas envie.

Des rires, en face de nous, nous interrompirent. Un convive, homme d'esprit, contait sur une personnalité mondaine fort connue une anecdote scandaleuse. Tout Paris savait les noms; le conteur, du reste, ne les cachait point... Quand il eut fini de conter et qu'on eut fini de rire, Mme de Sénanges reprit :

— Voyez-vous, cher monsieur, rien qu'à l'effet que produisent sur moi des anecdotes comme celle que nous venons d'entendre, je constate que je ne suis plus dans le mouvement, que je ne suis plus « à la hauteur », comme on dit... Oh! je ne suis pas devenue prude, là-haut, sur mes glaciers! Seulement je me suis absolument désintéressée de tout le convenu, de tout l'inutile, de tout l'artificiel qui composait ma vie antérieure, et maintenant que je me retrouve dans les lieux où j'ai vécu cette vie antérieure, je m'aperçois que mon « âme des glaciers » n'est pas restée sur les glaciers; elle est redescendue avec moi, elle est venue avec moi à Paris. C'est elle qui observe, qui écoute, et qui juge. Et avec une pareille âme transformée, je me sens comme une intruse, ici.

Le dîner s'achevait. Mme de Sénanges à mon bras, je regagnai le salon. Et comme ce qu'elle avait commencé de me dire m'intéressait, au lieu de suivre les hommes au fumoir je la conduisis un peu à l'écart et je m'assis près d'elle.

Elle sourit.

— Vous vous amusez de ce que je vous dis là, fit-elle, et vous vous dites à part vous : « Voilà une petite femme que le bruit de Paris surprend et énerve, après dix-huit mois de repos. Elle s'imagine que son cœur a changé; mais je ne lui donne pas six semaines pour redevenir la même toquée qu'avant... » Avouez que vous pensez cela!

En souriant aussi, je répliquai :

— Je ne le pense assurément pas dans ces termes-là.

— Mais vous le pensez tout de même. Eh bien! vous vous trompez. Jamais je ne pourrai redevenir ce que j'ai été... Voyons! je voudrais vous faire comprendre... Imaginez d'abord, cette journée de mon départ... Je m'étais couchée la veille, fatiguée, comme toujours, mais enfin convaincue que rien de grave ne me menaçait, que le réveil me trouverait toute prête à recommencer ma vie effrénée. En m'éveillant, la gorge me grattait un peu : je tousse pour me dégager... et soudain je sens quelque chose de salé

et de chaud dans ma bouche... c'était le sang. Affolement... appel du médecin par téléphone, auscultation. On m'ordonne de partir le soir même pour Malvezin.

« Ainsi, brusquement, tout ce qui était ma vie d'avant disparaissait; vous concevez que je n'eus même pas le temps de songer à écrire des messages pour me dégager de tels ou tels rendez-vous!... L'hémoptysie ayant cessé, je dus surveiller la confection de mes malles. Le soir, à neuf heures, je prenais le train avec mon mari. Le lendemain, à dix heures, j'étais au sanatorium; au-dessus des nuages, avec un soleil radieux et douze degrés de froid. Le surlendemain, mon mari me quittait... Durant les dix-huit mois qui suivirent, je le revis quatre fois vingt-quatre heures.

« Le brusque déplacement, la nouveauté extraordinaire des lieux, le changement radical de vie, me disposaient naturellement à la réflexion. Mais ce qui vraiment me modifia du tout au tout, et très vite, ce fut la pensée obsédante de la MORT.

« Ne croyez pas que je veuille broder des phrases là-dessus! Oh! Dieu non! Je vous prie seulement de réfléchir sur ce que peut faire cette pensée obstinée de la Mort d'un petit cerveau de Parisienne qui jamais, jamais, n'a jusque-là pensé qu'à la vie... et quelle vie!... Or, depuis la terrible matinée, il ne m'était pas possible d'écarter la vision de ce trou noir vers lequel, en fin de compte, nous courons tous, les uns plus vite, les autres plus doucement... mais tous, tous. La vision m'était apparue d'abord le soir de mon départ, quand, laissant ma chambre où quelques amis avaient apporté des fleurs, je me disais : « Reviendrai-je ici? y respirerai-je jamais d'autres fleurs que celles-ci, qui vont se faner?... » Quand je fus installée à Malvezin, entraînée à la discipline régulière du sanatorium, je fus plus calme; mais comment écarter la terrible pensée, quand chaque semaine, plusieurs fois par semaine même, un être pareil à vous, venu là comme vous, avec la même inquiétude et le même espoir, un homme ou une femme que vous connaissez, à qui vous parliez quoti-

diennement, pour qui parfois vous vous sentiez de la sympathie, disparaît... et c'est fini!... Comment, là, ne méditerait-on pas sur ce que vaut la vie, et sur ce qui nous guette au bout de la vie?

— Alors, questionnai-je, vous étiez très malheureuse?

— Non pas! Le premier effarement passé, je me suis senti l'âme plus grave, mais non plus triste. Au contraire, un étrange énervement que je portais partout à Paris, et qui parfois me donnait des tremblements physiques, disparut très vite. Je goûtai un profond sentiment de paix. Je me sentis tout à la fois soumise à la destinée et résolue à donner mon effort sincère, actif, pour la fléchir. Je connus la pitié, et ce fut l'égoïsme qui me l'enseigna; car ma pitié pour les autres venait du sentiment de ma propre misère.

« Mais ce qui m'étonna par-dessus tout, ce fut mon peu de regret pour cette vie parisienne, cette vie mondaine dont il me semblait, ici, que je n'aurais jamais pu me passer... Elle ne me

manqua pas une fois, pas même les premiers jours : c'est qu'une préoccupation vraiment importante remettait les choses à leur vraie place et m'enseignait leur véritable importance relative.

« Et dans ma solitude commença de m'apparaître l'erreur que j'avais commise, l'erreur de nous tous et l'erreur de nous toutes : avoir pour objet dans la vie d'escamoter la vie, par mille tours ingénieux de divertissement, de sociabilité, de mondanité ou même... de libertinage; avoir pour objet, dans la vie, de *ne pas se sentir vivre*. Là-haut, sur les glaciers, je me sentais vivre. Je connus enfin la saveur de la vie toute pure, non mélangée des troubles aromes que notre civilisation exaspérée y ajoute. Dans mes longues heures de libre réflexion qu'aucun imprévu ne venait troubler, je refis lentement le chemin de mon passé, et ce passé me parut d'un vide et d'une niaiserie terribles! Je compris que je n'avais jamais fait cette chose si connue et si simple : mon examen de conscience... Ne prenez pas, de grâce, cher mon-

sieur, ce que je vous dis là pour de la déclamation, ni même pour de la morale! Je n'ai eu aucun mérite; la cure s'est accomplie toute seule. J'ai guéri mon cœur et ma volonté comme j'ai guéri mes bronches, — par la vie régulière, l'immobilité, le silence...

— Et, depuis que vous êtes revenue à Paris, cet état d'équilibre a persisté?

— Oui. J'en suis moi-même un peu surprise. Je redoutais cette rentrée dans la vie ardente; j'avais une peur sincère de m'y plaire de nouveau, car j'étais sûre maintenant que cette vie-là est une fausse vie... Ah! je n'ai pas mis longtemps pour être rassurée! Quelque chose est brisé en moi... ou plutôt, je crois, un certain voile s'est écarté de mes yeux. Je ne peux pas reprendre au sérieux l'existence que mène mon mari... qu'il voudrait toujours que je mène avec lui. Pour lui complaire, je le suivrai de temps en temps dans le monde... Mais, bien vrai, je ferai cela comme un employé paresseux va à son bureau, — avec la pensée d'en sortir le plus tôt possible et même, s'il est possible, de le man-

quer... Car, en vérité, je m'aperçois que je ne sais plus parler la langue des mondaines. Et vous comprenez bien que je ne trouverai pas toujours un auditeur aussi complaisant que vous pour écouter ce que mon mari appelle mes divagations. »

A ce moment le maître de la maison s'avança vers nous et nous dit en riant :

— Voyons! voyons! ce flirt me paraît avoir assez duré!

Le Tandem

Que les sports conservent la santé aux gens bien portants, nous dit le docteur Garnier, cela n'est guère douteux, n'est-ce pas ? Mais je serais tenté de croire qu'ils sauvent, parfois, des malades désespérés. N'avait-on pas, à l'âge de quarante ans, déclaré à Victor Hugo qu'il avait une dangereuse affection du cœur, et que, s'il voulait vivre, il lui fallait renoncer à tout mouvement violent ? Il préféra ne rien céder de son activité physique,

continua les longues marches, l'aviron, les randonnées à cheval... et il vécut au delà de quatre-vingts ans... J'ai rencontré récemment, dans ma clientèle, un cas moins illustre, mais beaucoup plus extraordinaire...

— Anecdote! murmura un des auditeurs en se versant un verre de fine champagne.

— Anecdote, reprit le docteur avec bonhomie. Il y a quatre ans, je passai les fêtes de Christmas dans un gros bourg de la banlieue londonienne, à South-Croydon, chez un de mes confrères anglais, nommé William Scott, qui avait fait ses études, naguère, avec moi, à la Faculté de Paris. Revenu dans son pays natal, il s'y était acquis une bonne situation, s'y était marié, avait eu cinq filles, en avait perdu deux de la consomption endémique outre-Manche.

Des trois qui restaient, deux étaient jumelles, deux gamines florissantes de huit ans et demi, dont la venue au monde avait coûté la vie à leur maman; l'aînée allait atteindre sa dix-neuvième année ; elle offrait, hélas ! des signes bien caractérisés du terrible mal qui avait emporté ses

deux sœurs. Jolie d'ailleurs, fine, avec de beaux yeux bleus passionnés, trop grande, et une inquiétante fraîcheur de teint, Ada Scott était *engaged,* c'est-à-dire fiancée à un jeune ingénieur de vingt-trois ans, maniaque de sports. Je ne sais à quoi s'ingéniait cet ingénieur, mais il me parut surtout passer sa vie à tandem, avec sa fiancée... Quant à mon confrère William Scott, deuils et fiançailles glissaient sur sa sérénité sans la troubler. Bonne pipe aux lèvres, le verre de wisky largement trempé d'eau à portée de sa main, c'était toujours le calme et joyeux compagnon dont j'avais aimé l'inaltérable humeur, au temps du Quartier Latin.

Vous savez ce que sont, à Londres, les fêtes de Christmas? Notre Noël, même peu à peu anglicisé comme il l'est aujourd'hui à Paris, ne donne aucune idée de la plantureuse saveur de ces jours de bombance familiale, où l'Angleterre prouve à l'étranger qu'elle mérite vraiment son nom de « merry England ». La semaine que je passai à South-Croydon serait demeurée parmi mes plus gais souvenirs, sans l'incident

qui en marqua le dernier jour, ou, pour parler plus juste, la dernière nuit.

— Péripétie! fit le même pince-sans-rire qui avait interrompu tout à l'heure.

On le « chûta » unanimement, ce qui permit au narrateur de garder la parole avec autorité.

— La nuit qui précéda mon départ, continua-t-il, un peu après minuit, comme je fumais une cigarette en lisant le *Daily Telegraph,* on frappa légèrement à ma porte et, tout suite, après ce coup discret, sans attendre ma réponse, on entra : c'était Ada Scott en peignoir de cachemire bleu. Je fus un peu interloqué, et Dieu sait quelle supposition traversa ma cervelle! Mais Ada m'expliqua sur-le-champ sa visite :

— Monsieur, me dit-elle, excusez-moi de vous déranger si tard. Vous nous avez dit que vous lisez au moins une heure dans votre chambre avant de vous coucher; j'étais donc sûre de ne pas vous trouver au lit. C'est, d'ailleurs, le médecin que je viens voir.

Rassuré, et peut-être aussi un peu désappointé, je lui fis signe que je l'écoutais.

— Voici, reprit-elle... Vous savez que je vais me marier avec John Hewett, ingénieur. Il est très beau, très jeune, il a une très bonne santé. Il aime énormément à faire du tandem, et il aime aussi à ramer avec moi. Or, j'ai peur d'être malade, comme mes deux sœurs qui sont mortes consomptives. Durant les dernières années de leur pauvre existence, il leur était défendu de monter à bicyclette, de manier l'aviron, enfin d'exercer leurs muscles. Si pareille chose devait m'arriver, je me dégagerais aussitôt d'avec John, parce qu'il serait trop malheureux, marié à une femme condamnée à ne plus remuer. Alors, comme je ne veux pas questionner papa là-dessus et que vous me semblez un bon médecin et un brave homme, je m'adresse à vous. Voulez-vous m'ausculter ?...

Que pouvais-je faire ? Je fis ce qu'elle me demandait. Parfaitement pure, elle se livra à mon examen avec une insouciance qui m'attrista, car je dus m'avouer que, pour cette jeune fille, un docteur de quarante-cinq ans n'était déjà plus un homme.

— Eh bien? questionna-t-elle après l'auscultation.

Je me taisais.

— Ne faites pas de mystère avec moi. Je suis condamnée, n'est-ce pas?

Elle fixait sur moi ses larges yeux clairs, si impérativement que je ne sus pas dissimuler mon émotion. Je murmurai :

— Il y a toujours de l'espoir... Un poumon est presque intact. Il faut beaucoup de soins.

— Si je me soigne, demanda-t-elle sans sourciller, est-ce que je suis sûre de ne pas mourir comme mes sœurs, toute jeune? Vous ne répondez pas? Vous ne pouvez pas me promettre que je ne mourrai pas toute jeune si je m'abstiens de faire du tandem et de ramer?

Elle me scrutait, de ses prunelles braves; je sentis l'inutilité de toute feinte. Je baissai la tête.

— Ah! fit-elle simplement.

Elle réfléchit. Puis, elle m'interrogea de nouveau :

— Et si je me marie avec John, et que je

rame, et que je marche, et que je fasse du tandem comme à présent, risqué-je de mourir ?

— Vous risquez une congestion, tout simplement... Vous risquez la syncope soudaine, d'où l'on ne remonte plus à la vie.

Encore un instant elle médita. Et, me tendant sa main aux doigts longs et pâles, aux ongles à demi détachés :

— Merci, me dit-elle... Excusez-moi... Et gardez-moi le secret !

Elle ouvrit la porte... Sa fine silhouette bleue disparut avant que j'eusse trouvé un mot à lui répondre.

*
* *

Le lendemain à la gare, comme j'attendais l'heure de mon train en compagnie de William Scott, je vis arriver les deux fiancés sur leur tandem. Ils venaient me saluer avant mon départ.

John, robuste garçon, — l'air si jeune, malgré sa robustesse, qu'on l'eût pris pour une sorte d'enfant géant, — me secoua la main à me casser le poignet. Ada trouva le moyen de me dire à voix basse :

— Je suis décidée. Je me marie. Et je ramerai, et je ferai du tandem. Si j'ai une syncope, ce sera fini tout de suite, et le pauvre John n'aura pas une femme immobile comme une momie à la maison.

Là-dessus, le train entra en gare. On me souhaita bon voyage. William Scott me frotta les joues de ses lèvres rasées. Ada laissa un instant dans ma main ses doigts sans chair ni sang. John, de nouveau, me démonta affectueusement le poignet. Je partis.

— Je prévois le dénouement, fit l'incorrigible interrupteur. Vous avez revu depuis les jeunes époux. C'était John qui était devenu phtisique, tandis qu'Ada crevait de santé, toujours sur le même tandem.

— Non, répliqua Garnier en riant. Le dénoue-

ment, comme vous dites, n'est pas si romanesque, mais il me surprit tout de même. Quatre ans se sont passés depuis mon séjour à South-Croydon. Chaque année, la veille de Noël, j'ai reçu de divers points du Royaume-Uni une *Christmas Card,* représentant invariablement un jeune couple à tandem. Et la même écriture singulièrement déliée y inscrivait invariablement aussi : « *Merry Christmas ! I am always going it...* » C'est-à-dire : « Joyeux Noël !... Ça va toujours !... »

Hier, 24 décembre, le courrier ne m'apporta rien d'Angleterre. Et j'avoue que j'eus le cœur serré. J'évoquai la jolie figure trop blanche et trop rose, les doigts sans chair ni sang, les grands yeux... Pauvre petite, pensai-je, elle a fait sa dernière promenade.

Or, vers cinq heures, qui se présenta à ma consultation ? Mrs Jewett, elle-même, en costume de cycliste, naturellement.

— John est resté en bas, me dit-elle, amusée de ma surprise. Il va monter. Nous sommes venus sur notre tandem. Tout le monde nous re-

garde dans la rue. Ce n'est donc plus la mode, à Paris ?

Et, sans attendre ma réponse, elle demanda :

— Comment me trouvez-vous ?

Je répondis franchement :

— C'est incroyable.

Certes, elle ne « crevait pas de santé ». Mais son état n'avait pas empiré, semblait-il. Sur sa demande, je l'auscultai. L'unique poumon utile n'était pas guéri, mais le mal ne progressait pas.

— Voyez-vous, me dit-elle, c'est le bonheur qui me fait vivre. Je *veux* tellement rester auprès de John et faire de l'entraînement avec lui, je suis tellement en mouvement, toujours, *que le mal n'a pas le temps de me saisir.*

Je pensais que, sans s'en douter, et en forme de plaisanterie, elle venait peut-être d'indiquer la cause physiologique du phénomène. John fut alors introduit à son tour. Il avait engraissé, malgré les sports ; de rose, il était devenu rouge. Je le trouvai fort laid. Sa femme le regardait amoureusement.

— Nous avons trois enfants, fit-elle.

John se mit à rire. Nous parlâmes de South-Croydon, de William Scott, de travaux de canalisation que John dirigeait dans le pays de Galles. Puis, le couple me souhaita un joyeux Noël et prit congé. De ma fenêtre, je les vis s'éloigner tous deux à tandem, au milieu des sourires des passants. Ada pédalait ferme.

Je notai sur mes tablettes ce cas singulier... Est-ce vraiment l'état perpétuel d'équilibre instable qui ôte dans ce petit être frêle toute prise au mal? Ce serait une indication d'expériences curieuses dans des cas désespérés... Toutefois, il ne faut pas négliger l'hypothèse d'une suggestion de la volonté : est-il rien de plus puissant que la volonté d'une femme amoureuse?

— Et surtout, conclut le pince-sans-rire d'une voix blanche, il faut se garder d'accorder une foi absolue aux diagnostics des médecins.

La Date

DANS un cabinet du restaurant Voisin s'achevait un de ces fins dîners entre hommes, un de ces dîners périodiques qui sont, pour les Parisiens d'un certain monde à la fois élégant et laborieux, un des éléments de la vie sociale. Ils permettent à des contemporains, à des amis que leurs besognes diverses absorbent tout le long de l'année, une rencontre, une halte en commun de temps à autre, leur journée finie. De tels dîneurs, à l'ordinaire, ont

les tempes argentées; quelques-uns même n'ont plus de cheveux qu'aux tempes. Presque toutes les boutonnières sont ornées ou de la rosette ou, tout au moins, du mince ruban rouge. Vers dix heures, des automobiles, des coupés bien attelés viennent se ranger au coin du faubourg Saint-Honoré et de la rue Cambon, pour attendre ces convives de marque. Chacun d'eux est, en effet, un des éléments de la vie intense de la ville; il en a conscience; il en est fier : fier aussi que d'autres premiers rôles de la scène parisienne le considèrent comme leur pair, consacrent son importance en l'égalant à la leur.

Ce soir-là, le dîner « occulte » (ainsi le nommaient les adeptes, pour exprimer que les importuns et les curieux en étaient rigoureusement exclus) réunissait peu d'entre eux. Un printemps âpre faisait régner la grippe un peu partout dans Paris; les dernières bécasses de la saison attiraient quelques chasseurs dans les départements voisins; bref, sur la douzaine « d'occultes », cinq seulement avaient répondu à

l'appel. C'étaient le sculpteur Maigret le docteur Tavernier le comte Billois, qui dirige à Nanterre une puissante usine d'automobiles; Herbelin, dont l'Opéra-Comique jouait à l'heure même l'œuvre triomphale, « *Phylidé* », le préfet de la Seine et enfin Maître Viger-Boucart, membre de la Chambre des Notaires. Sauf Herbelin qui bousillait des cigarettes et les jetait à demi-consumées, tous fumaient de bons cigares, en buvant méthodiquement un café que le maître d'hôtel avait filtré sous leurs yeux. Les flacons de liqueurs demeuraient presque intacts; tous ces hommes, laborieux et mûrs, professaient la méfiance moderne contre le poison alcoolique. La chaleur d'une fine chère, bien digérée, égayait tout de même cette fin de repas. Herbelin et Tavernier, tous deux parleurs professionnels, glosaient sur les petits scandales de la semaine. Maigret conta une histoire d'atelier, très drôle, particulièrement drôle grâce à l'accent franc-comtois du narrateur. Herbelin et le préfet émirent des aphorismes sur les femmes, sur le rôle des femmes dans la vie des gens qui tra-

vaillent. Tous deux étaient mariés, heureux en ménage; ils vantèrent le bienfait de la bonne épouse, de l'associée. Maigret, qui avait épousé un modèle, et le comte Billois, dont le ménage passait pour troublé, ne contestaient pas qu'une compagne intelligente et dévouée pût aider à la prospérité du couple; mais ils faisaient des réserves sur la probabilité de rencontrer une telle compagne.

— Et vous, maître Viger, questionna Billois, qu'en pensez-vous?

Le notaire, de qui la figure soigneusement rasée évoquait une ressemblance ecclésiastique murmura :

— Je suis célibataire.

— C'est vrai, au fait, fit Tavernier. Notaire, membre de la Chambre des Notaires, et garçon... Cela ne devrait pas être permis. Notre ami a préféré sans doute garder entière sa liberté d'être aimable pour les jolies clientes.

Viger-Boucart, avec un geste d'effroi si naturel que tout le monde éclata de rire, s'écria :

— Les jolies clientes! Dieu m'en garde!

Et il tendait les mains en avant comme pour se protéger d'une agression.

— Il a bien dit cela, fit Maigret. Décidément ce tabellion n'est pas féministe.

— Je t'ai pourtant connu quelque peu coureur, au Quartier Latin, objecta Herbelin, quand nous fréquentions ensemble la pension Laveur.

Le visage canonique de Viger-Boucart avait repris son calme. Il dit simplement :

— Cela m'a passé.

Et comme les yeux des quatre autres convives le dévisageaient, il reprit :

— Cela m'a passé, voilà tout! J'ai été, comme tous les Français de mon temps, un jeune homme convaincu que courtiser les femmes est le plus noble des passe-temps, et presque un devoir. J'ai essayé de mener de front le travail et la galanterie; le hasard m'a donné très tôt une rude leçon. J'en ai profité, et je me suis tenu tranquille. C'est là toute mon histoire.

— Mais non! objecta l'auteur de *Phylidé*. Ce n'est pas là toute ton histoire! C'en est la morale, seulement. Donne-toi donc la peine de

raconter l'histoire. Tavernier et moi, nous sommes fatigués de faire des frais pour vous autres, qui fumez tranquillement. Allons! notaire, cause un peu!

Les autres « occultes » soutinrent l'attaque d'Herbelin; le notaire dut s'exécuter. Il savait, d'ailleurs, qu'il contait bien. Moins adroit aux vives reparties que le docteur et le musicien, il se reconnaissait et on lui reconnaissait ce genre d'esprit spécial qu'on pourrait appeler « l'esprit d'anecdote ».

— Voici l'aventure en deux mots, fit-il. J'étais, à vingt-neuf ans, le vrai principal clerc dans l'étude de Me Boucart, mon oncle, auquel je devais succéder. Quand je dis que j'étais le vrai principal clerc, cela signifie que, malgré mon titre d'amateur, j'étais le bras droit du patron. Le premier clerc officiel était un vieillard exténué, perdu d'emphysème, guetté par l'embolie. Me Boucart le gardait, par humanité, jusqu'au moment où le pauvre homme ne pourrait plus se traîner jusqu'à l'étude.

« Je travaillais ferme, et mon travail me plaisait. Ah! je sais bien que cela vous semble extravagant, à vous, gens de la politique, de la grande industrie, gens d'art ou de science qu'un jeune homme puisse se passionner pour les paperasses! C'est que vous ne savez pas ce qu'est le notaire pour la plupart des clients parisiens. Il est à la fois le gérant de la fortune familiale, le conseiller des parents, le tuteur suprême des enfants, le confident des maris et le confesseur des femmes. Tous les grands actes de la vie humaine sont enregistrés par lui, et mieux que personne il sait pourquoi ces actes furent tels ou tels; il ne tient qu'à lui, souvent, d'en modifier la tendance ou la portée. On lui avoue à peu près tout; ce qu'on ne lui avoue pas, il le devine. L'argent et l'amour, ces deux leviers de l'effort humain, il en suit la manœuvre d'aussi près qu'il le souhaite, et chez tous les membres d'une même famille. Les belles « observations », dans le sens où Tavernier emploie le mot, qu'un notaire pourrait présenter à l'Académie!... Eh bien! moi, à vingt-neuf ans, je les faisais pour mon compte, ce

belles observations!... Et j'éprouvais un plaisir ironique, extrêmement savoureux, à les consigner dans le patois complexe des actes notariés, langage merveilleusement inventé pour que, sous son amorphe phraséologie, rien n'apparaisse plus des ardentes passions humaines qu'il traduit : la cupidité et le désir.

— Notaire, s'écria Herbelin, combien tu parles avec éloquence!

— Fiche-moi la paix, répliqua Viger, ou bien je me tais... Donc, poursuivit-il, ayant rétabli l'attention par cette riposte, j'étais un excellent clerc, et peu à peu les clients prenaient l'habitude de s'adresser à moi, de préférence. Ma méthode, plus rapide, plus déblayeuse, plaisait mieux que celle de mon oncle, notaire de la vieille école, lente et solennelle. Et puis, Herbelin peut vous le dire, j'étais alors assez joli garçon.

— Tu ne serais pas mal, même aujourd'hui, si tu ne faisais pas une... figure de pasteur, interrompit Herbelin. Pourquoi diable as-tu coupé cette barbe blonde qui t'arrangeait si bien?

— D'abord, reprit le conteur, elle ne serait

pas éternellement restée blonde. Et puis, j'ai eu mes raisons pour la sacrifier, vous allez voir! Herbelin n'était pas le seul à l'admirer, ma barbe blonde. Elle m'avait valu, dès l'École de droit, quelques aventures agréables. Maintenant que j'exerçais, sous le titre modeste de clerc amateur, des fonctions réellement importantes — les clientes la considéraient sans déplaisir. Car ne croyez pas ceux qui vous disent : les femmes courent après l'esprit des hommes, ou leur talent, ou leur situation mondaine, ou même leur argent. Mes expériences personnelles et mes observations de notaire m'ont prouvé ceci : les femmes vont d'abord, instinctivement, aux jolis garçons. Seulement, ceux-ci sont à l'ordinaire tellement stupides qu'ils ne savent pas profiter de leur avantage. Et cela rétablit l'équilibre en faveur des autres.

« Avant trente ans, n'est-ce pas? on se sent une si forte énergie, et en même temps un si vif appétit de vivre, que l'on veut être tout, à la fois riche, aimé, influent... tout. Il me parut fort naturel que ma profession alimentât conjointe-

ment mes goûts de travail et mes goûts de plaisir. L'oncle Boucart, très malin, très clairvoyant sous ses allures un peu endormies, ne laissait pas de me faire la morale. « Jamais de fleurette « avec la cliente », disait-il. Ou plus énergiquement et moins galamment : « Il ne faut pas que « l'architecte trinque avec le maçon! » Moi, je pensais : « Mon bon oncle Boucart est un notaire « fossile. » Et, ma foi! je trinquais avec le maçon... je trinquais même abondamment, — convaincu que j'avais la tête assez solide pour ne pas me griser.

« L'oncle Boucart finit par me vendre son étude : six cent mille francs, dont je lui versai trois cent mille, — tout mon avoir. Il me fit confiance pour le reste, que je devais amortir en dix ans sur mes bénéfices. A trente ans, je gouvernai donc une des plus belles études de Paris. Elle prospéra sous mon gouvernement : j'avais décidément, plus que l'oncle Boucart, le génie des affaires. Seulement, maintenant qu'il n'était plus là pour me surveiller et me morigéner, — dame!... je trinquais plus que jamais!

« J'avais pour cliente une charmante Américaine du Nord — Madame... appelons-la Mme Smith pour la commodité du récit. Au cours de ses voyages en Europe, elle avait épousé un prince italien; le couple vint s'installer à Paris, où demeurait le père du prince. Dix-huit mois après le mariage, la jeune femme faisait constater légalement que son mari la trompait, réclamait le divorce, l'obtenait à son profit et redevenait Mme Smith. L'indignité du mari fut à ce point manifeste que le vieux prince prit parti pour sa bru. Il conçut même le projet de déshériter son fils de la part disponible et de léguer cette part à sa bru.

« Le cas était assez délicat. On pouvait prévoir que l'héritier lésé plaiderait la captation et ne marchanderait pas les pires accusations pour la rendre vraisemblable. Mme Smith eut recours à moi, non seulement pour ce projet de testament, mais aussi pour la conseiller sur la façon dont elle devait désormais établir ses relations avec son beau-père, afin de ne prêter à nulle malignité. Elle vint souvent à l'étude : il me

parut bientôt qu'elle y venait plus qu'il n'était strictement nécessaire. Bref, ce fut entre nous le flirt — la fleurette, comme eût dit mon oncle Boucart. Cette petite Mme Smith (outre qu'elle était fort jolie) avait une nature tout à fait intéressante — à la fois pratique et passionnée, incapable également de négliger un légitime avantage d'argent et de faire une chose basse pour de l'argent. C'était d'ailleurs la plus honnête femme. Amour, mariage, ces deux mots signifiaient pour elle la même chose. Quand on s'aimait, on s'épousait : on ne la faisait pas dévier de cet axiome. Maintenant, le bon motif une fois résolu, il était licite de faire connaissance, et une sorte de veuve, comme elle était, avait quelque liberté.

« Moi, je pensais : Après tout, pourquoi pas? Elle est ravissante. Elle est riche, sans que sa fortune soit telle que j'aie l'air de me vendre en l'épousant. Elle a une excellente situation dans la colonie des États-Unis; clientèle de choix à conquérir! Je ne lui déplais pas... Laissons aller les choses... Cela finira comme elle voudra.

— Ame de notaire! s'écria Maigret. Voilà ce que vous appelez de l'amour!

— Si vous ne m'aviez pas interrompu, reprit Viger, j'allais ajouter que toutes mes réflexions de sceptique et d'homme à bonnes fortunes ne m'empêchaient pas d'être, au fond, bien plus asservi aux caprices de ma cliente que je ne voulais me l'avouer. Cette terrible petite femme avait des façons de vous dire : « Je vous aime » et même : « J'ai beaucoup le désir de vous » — et puis de ne pas vous accorder le plus innocent baiser — dont l'effet était semblable à une douche écossaise. D'ailleurs il ne se passait guère d'après-midi qu'on ne la vît apparaître à l'étude, où traînait maintenant, indélébile, son victorieux parfum : iris et jicky. Si j'essayais quelque plaisanterie à la française, j'étais vertement rabroué. On me mettait en pénitence. On ne revenait plus. Et j'étais assez lâche pour écrire des excuses et des supplications.

— Ceci est mieux, fit le préfet. Viger-Boucart possédait en somme, dans sa jeunesse, une sorte de cœur.

— Appelez cela du cœur, si vous voulez, poursuivit le conteur. Mon cœur — va pour le cœur! — connut bientôt une rude émotion. Un certain soir de la mi-décembre, je sortais d'une soirée chez quelque important personnage de la colonie américaine (car Mme Smith me traînait dans le monde, maintenant!) quand au moment où je la menais à son coupé elle me dit lentement, avec un regard... un regard à faire damner l'oncle Boucart lui-même :

— « Dans quatre jours, je crois, c'est, à la Renaissance, la première de ce jeune auteur... oh! comment s'appelle-t-il donc? qui a tant de talent?... Je veux y aller, je veux... Ayez une baignoire pour nous deux. Et après, vous me mènerez souper... tous les deux, toujours. Ne dites rien; ne me gardez pas la main dans votre main comme cela devant les gens... Vérifiez le jour de la première et envoyez-moi simplement le numéro de la baignoire. N'importe quel soit le jour, j'irai. Mais, d'ici-là, ne comptez pas me voir à votre bureau, ni chez moi; je veux être tranquille pour réfléchir...

« Elle monta dans son coupé, qui démarra vivement, me laissant sur le trottoir. Je rentrai chez moi, gambadant comme un collégien.

« Aujourd'hui, à vingt ans de distance, quand je repense à tout cela, je me rends compte que, probablement, ma cliente voulait, sans plus, passer une soirée en tête à tête avec moi, pour me dire, convenablement et tendrement, sa décision de m'épouser. Car nous n'avions jamais prononcé ce grave mot, deviné par chacun de nous au fond des pensées de l'autre... Sur le moment, ma fatuité conçut des pronostics moins conjugaux. Toute une soirée seule à seul! me disais-je... Nous verrons bien! Et je me précipitai dès le lendemain sur le courrier des théâtres pour connaître la date de la précieuse première. La date était incertaine. L'interprète principale se plaignait d'enrouement. Un décor se faisait attendre. Impatient, j'écrivis au directeur du théâtre de me garder une baignoire pour la solennité, et de m'aviser dès que le jour en serait fixé. Quand je connaîtrais la date de

mon bonheur, il me semblait que je commencerais d'en jouir.

« Cependant, selon ce qu'elle m'avait annoncé, Mme Smith ne parut à l'étude ni le lendemain ni le surlendemain. En revanche, le surlendemain je reçus un billet du vieux prince, son ex-beau-père. Il avait eu la veille une forte crise cardiaque; des idées sombres l'assaillaient; il était résolu de faire, sans tarder, le testament qu'il projetait — et, comme il était couché et hors d'état d'écrire longuement, il me priait de passer chez lui dans l'après-midi même, avec les témoins d'usage. Il me recommandait, en outre, de n'en rien dire à sa bru, pour ne pas l'inquiéter.

« A trois heures trois quarts, je quittai l'étude avec les quatre « personnes honorables » qui devaient servir de témoins, au terme de la loi. Mon concierge me remit en passant une enveloppe pneumatique. Elle contenait un coupon de baignoire pour la première de la Renaissance : mes compagnons durent s'étonner de me voir tressauter et rougir devant ce carré de papier imprimé... C'est que, dans un des coins, on

avait inscrit à la plume la date de la représentation : « 21 décembre... » Nous étions au 19. Deux fois vingt-quatre heures à attendre! Je montai allègrement en fiacre et j'eus fort à faire pour me composer un visage de circonstance, en arrivant chez le vieux prince.

« Il me parut fort malade, le visage d'une pâleur jaunâtre, bouffi par endroits, le revers des mains étrangement gonflé. Il coupa court aux paroles rassurantes que je tentais.

« — Faisons vite, me dit-il; vous savez mes intentions. Tout ce dont la loi me laisse disposer est pour Mme Smith. Établissez-moi un texte inattaquable. »

« J'avais préparé la rédaction; je la lui lus; il l'approuva. Je la transcrivis ensuite intégralement, dans la chambre même, sur une feuille timbrée. Je la transcrivis avec amour, puisqu'il y était question de ma chère cliente. « Le 21, « pensai-je, je violerai le secret professionnel et « je lui raconterai que le testament est fait. « Le 21! dans deux jours!... » Pourquoi ricanez-vous, Herbelin?

— Parce que ce mélange de libertinage et de papier timbré mortuaire est bien notarial... Allez, allez! nous palpitons...

Le narrateur reprit sans s'émouvoir :

— Quand l'acte fut terminé, j'en fis la lecture à haute voix devant le prince et les quatre témoins. Aucune objection ne fut soulevée. Le prince signa. Nous partîmes.

— Je crois que je devine la fin de l'histoire, risqua le comte Billois.

— Alors, gardez pour vous votre découverte, répliqua sèchement Viger-Boucart, et ne me coupez pas mon effet... Le prince, continua-t-il, avait sagement pris ses dernières précautions. Le lendemain, 20 décembre, à trois heures de relevée, il passa. Je connus la nouvelle par un journal du soir, que mon valet de chambre déposait régulièrement sur ma table de nuit, et dont la lecture me servait surtout à provoquer doucement le sommeil.

« N'avez-vous pas observé qu'il y a dans notre conscience, ou dans notre mémoire, comme des plans successifs, analogues à ceux

des décors de théâtre, des plans où sont représentées les images des événements, de nos actions, de nos pensées; que certains de ces plans restent parfois dans l'ombre, puis que, tout d'un coup, ils s'éclairent, ils s'avancent, ils nous « crèvent les yeux », comme dit le peuple. On ne voit plus qu'eux : toute notre pensée en est obstruée. J'étais étendu dans mon lit, je venais de lire le passage où la mort du prince était consignée, quand soudain le journal m'échappa des doigts : je me dressai sur mon séant, et je vis, oui, je vis surgir devant mes yeux les dernières lignes du testament que j'avais, de ma main, écrit la veille.

« Ces lignes étaient :

« *Dont acte, fait et passé à Paris, rue Saint-Dominique, n° 11 bis, en une chambre sise à l'entresol de la maison, et éclairée par deux fenêtres sur la rue, l'an mil huit cent quatre-vingt-sept, le vingt-un décembre...* »

« Le vingt-un décembre ! vous entendez bien ? Le vingt-un décembre ! Je vis ces quatre mots

écrits de mon écriture, comme si je venais de les tracer. Le 21 décembre! La date de la première de la Renaissance! Le 21 décembre! Demain! Et le prince était mort aujourd'hui, 20 décembre... Le testament était nul...

— Allons donc! interrompit Herbelin. Le fait du testament était indéniable et on pouvait prouver...

— Ah! tu crois cela, toi, espèce de marchand de bémols? Eh bien, ôte-toi cette idée de l'esprit. Si vraiment je m'étais trompé de date, on pouvait prouver que je m'étais trompé, voilà tout; mais alors j'étais bel et bien responsable, moi notaire, auteur de la bévue... La jurisprudence est formelle, et ce n'était pas le premier cas! Si je m'étais trompé de date, j'étais responsable pour une somme de quatre cent mille francs, montant du legs en faveur de Mme Smith; je n'en possédais pas le premier sou, vu que je devais encore trois cent mille francs à mon oncle. Aussi, par cette nuit mémorable, vous m'auriez vu trembler de tous mes membres, comme un fiévreux, à tel point que je ne pouvais

même pas sauter à bas de mon lit... J'essayais bien de me réconforter; je me disais : « Voyons, « c'est impossible... j'ai relu le testament à haute « voix devant le prince et les quatre témoins... « 21 décembre, au lieu de 19 décembre, cela ne « sonne pas de la même manière... » Mais je me remémorais d'autres testaments erronés — des histoires célèbres dans notre compagnie... Ceux-là aussi avaient été relus par le notaire devant l'intéressé et les témoins; et la fatalité avait voulu que personne ne relevât l'erreur... Le quart après minuit venait de sonner, quand je réussis enfin à me lever; je passai un pantalon et une veste. Mon étude était située à un étage au-dessous de mon domicile particulier. Je descendis l'escalier, un bougeoir à la main; j'entrai dans les salles désertes; à pas de voleur, je gagnai mon cabinet. Une armoire à ouvrir, un dossier à feuilleter : voilà le testament du prince. Mes yeux courent aux dernières lignes. Il y avait bien « 21 décembre ». Le testament, portant une date postérieure à celle de la mort du testateur, était bien nul.

« Je peux me rendre ce témoignage que je remis le papier dans le dossier, le dossier dans l'armoire, et que je regagnai ma chambre avec calme. En somme, la vérification de mon erreur ne m'avait pas surpris. Le coup avait été porté tout à l'heure, quand, par une sorte de télépathie visuelle, j'avais lu « 21 décembre » sur le papier absent. Mon sang-froid m'était revenu. Mais si je vous disais que je me rendormis, ou que je passai une veille divertissante, vous ne me croiriez pas... J'envisageai toutes les solutions possibles... y compris celle du revolver... Fichue nuit! Rien que d'y penser, à vingt ans de distance, cela me donne froid aux os... Billois, passez-moi donc le kümmel...

Tandis que le conteur emplissait son petit verre, puis y trempait lentement, à deux reprises, ses lèvres rasées, ses auditeurs discutaient.

— Moi, dit Maigret, j'aurais tout plaqué là, l'étude, le testament, l'Américaine. J'aurais pris un train de nuit et mis la frontière entre les tribunaux et moi... Et ma conscience ne m'aurait rien reproché!

— Et de quoi aurait-il vécu à l'étranger? objecta le comte Billois. De sa barbe blonde?

— Le plus simple était de courir chez l'Américaine et de tout avouer... En somme, c'était elle la cause de l'erreur... Et puis elle était éprise... Elle aurait pardonné.

On tomba d'accord que telle était la meilleure solution du problème.

— C'est pourtant la seule à laquelle je ne m'arrêtai pas un instant, reprit Viger. Voyez-vous, tous tant que vous êtes là, vous avez la moralité et l'honneur de votre milieu, de votre état; moi, j'ai — j'avais déjà — la moralité et l'honneur d'un notaire. Quelqu'un se trouvait lésé par ma faute. Ce quelqu'un avait beau être une femme bienveillante à mon endroit, elle n'en était pas moins ma cliente : la preuve, c'est que j'avais déjà accepté qu'elle me payât des honoraires. Il me fallait donc, ou disparaître, ou désintéresser la cliente, qui, par ma faute, perdait quatre cent mille francs, puisque son ex-mari attaquerait certainement le testament, et certainement gagnerait son procès. Je

pris toutes mes dispositions pour disparaître proprement, discrètement, s'il le fallait. Mais, avant d'en venir là, je résolus tout de même de tenter la dernière chance qui me restait de trouver les quatre cent mille francs...

— L'oncle Boucart? suggéra le préfet.

— L'oncle Boucart. Il habitait maintenant Neuilly, tout près de la porte Maillot, un bel appartement meublé et décoré de précieuses choses, car il était bibelotier passionné. Au moment où je fus introduit près de lui, vers les neuf heures du matin, il étudiait à la loupe une miniature du XVIIe siècle, représentant une tête de magistrat. J'attendis qu'il posât sa loupe, puis, nettement, sans rien cacher, je contai mon histoire, depuis le flirt avec Mme Smith jusqu'à la néfaste promesse d'une soirée au théâtre, jusqu'à l'erreur de date sur le testament. Pas une seule fois l'oncle ne m'interrompit. Seulement, peu à peu, je perçus sur son visage les signes d'une forte commotion intérieure. « Tout est « perdu, pensai-je... Il va m'envoyer promener, « me renier me déshériter, et m'injurier par-des-

« sus le compte... » J'achevai tout de même ma confession. A peine avais-je fini que je vis mon oncle se lever, venir à moi, et, me tenant la main de sa ferme et rèche petite main de vieillard, me regarder dans les yeux, aussi fixement que tout à l'heure il regardait la miniature.

« — Toi, mon garçon, murmura-t-il, tu as pensé à te détruire?

« Je répondis :

« — C'est vrai, mon oncle.

« — Parbleu! sans cela tu ne parlerais pas si net!

« Il quitta ma main, prit du champ, et, sans cesser de m'observer :

« — Naturellement tu vas d'abord essayer d'obtenir de Mme Smith qu'elle n'exerce pas de revendications contre toi, si, comme c'est probable, elle perd son héritage?

« — Non, mon oncle, Mme Smith aura ses quatre cent mille francs, ou bien...

« L'oncle ne me laissa pas achever; il revint à moi, me saisit la tête à deux mains et m'embrassa.

« — Tais-toi! imbécile... tu sais bien que je ne te laisserai pas dans l'embarras. Tu es un vrai notaire dans la tradition des Boucart. Si tu avais commis cette pleutrerie d'implorer ta cliente, je ne t'aurais revu de ma vie... Et pourtant, la gredine, elle mériterait bien de perdre sa galette! Donner des rendez-vous à un notaire! en baignoire grillée! S'inviter à souper en cabinet avec lui! lui farcir la mémoire de dates stupides, de dates de premières! Tu vois, maintenant, petit, ce qu'il en coûte à l'architecte de trinquer avec le maçon!... Moi qui te parle, jamais, jamais, je n'ai voulu savoir si une cliente avait les yeux bleus ou les yeux bruns, le cheveu roux ou noir... Et même Mme Boucart, ma femme, je l'avais dressée à s'abstenir de provocations, à attendre mes politesses.

« L'image de la tante Boucart, évoquée par ces mots, telle que je l'avais connue, petite bonne femme sans âge, à bonnet de tulle, à costume de taffetas noir, trottinant comme une souris familière de l'office au salon, de la salle à manger au vestibule, gourmandant sans relâche

ses gens et les clercs aux-mêmes, me parut si comique que je ne pus m'empêcher de sourire.

« — Ris! va... ris! grommela mon oncle. Ton Américaine ne t'en coûte pas moins de quatre cents beaux billets, valant chacun cinquante louis. Car tu comprends bien qu'en me les prenant, c'est à toi que tu les prends. »

Viger-Boucart acheva d'un trait son verre de kümmel. Comme il se taisait, le préfet questionna :

— Est-ce que l'affaire du testament s'est plaidée?

— Non. Un arrangement intervint, grâce à mon oncle, qui se chargea des négociations avec le fils du prince. Celui-ci, dans sa hâte de toucher de l'argent, — le procès pouvait durer plusieurs années, — transigea : il reconnut valable le testament en faveur de Mme Smith, moyennant un versement, comptant, de deux cent cinquante mille francs.

— Et votre soirée à la Renaissance? demanda Maigret.

— Il n'y eut pas de soirée à la Renaissance, mon cher Maigret. Vous allez avoir de moi la plus triste opinion, mais cette date du 21 décembre, qui m'avait obsédé au point de l'insérer dans un acte authentique où elle n'avait que faire — je l'oubliai!... Toute ma journée, toute ma soirée du 21 furent absorbées par des conférences avec mon oncle et des consultations d'avocats. Je rentrai chez moi, à minuit passé, excédé, fourbu; je me couchai sur-le-champ, je dormis comme une brute, et le lendemain matin seulement, la bonne fortune manquée me vint à l'esprit. Traitez-moi comme il vous plaira, mais je ne regrettai rien.

— Et Mme Smith?

— Je la revis une seule fois. Elle avait accepté que le côté « affaire » de l'aventure fût traité par mon oncle; solution plus pratique et plus convenable... Quand tout fut réglé et que ma cliente fut en possession de son héritage, elle résolut d'aller revoir son pays natal au moins durant une saison. L'avant-veille de son départ, on la fit entrer dans mon cabinet. Elle n'était

point émue et je constatai que j'étais fort calme. Elle m'annonça que, regagnant New-York, elle désirait rentrer en possession de tous les papiers lui appartenant, que je gardais encore dans mes dossiers. Comme elle prenait congé, je lui dis :

— Il faut que vous m'excusiez pour cette soirée du 21 décembre que je n'ai pu passer auprès de vous.

— Oh! fit-elle, c'était bien naturel. De cela je ne vous en ai pas voulu.

— Et de quoi donc, questionnai-je assez surpris, m'en avez-vous voulu?

« Elle hésita; puis, juste avant de disparaître derrière la porte dont elle tenait le bouton, elle ajouta, avec une pointe d'embarras :

— Je croyais que vous étiez un plus sûr homme d'affaires...

« Elle partit là-dessus... Et je compris que cette petite personne d'esprit rassis et pratique me méprisait un peu, parce que le désir que j'avais eu d'elle m'avait fait perdre un instant mon « self control ». Je n'étais plus à ses yeux

qu'un « léger Français »... La leçon, je l'avoue, me fut dure; et c'est peut-être à ce petit mépris de femme, plus qu'aux remontrances de mon oncle, plus qu'aux anxiétés de ma terrible nuit, que j'ai dû de renoncer pour toujours à trinquer avec le maçon.

« J'ai passé aujourd'hui l'âge du péril, mais, tant qu'il a duré, si parfois je sentais rôder autour de moi la fantaisie d'une cliente, je commençais par regarder le fameux coupon de baignoire, soigneusement conservé dans mon coffre-fort... Puis, j'évoquais les yeux gris de Mme Smith, son dernier regard dédaigneux...

« Et je me retrouvais d'aplomb, sûr que je ne donnerais plus à aucun client, fût-il en jupons, le droit de me regarder de cette façon-là ! »

Mon petit Voisin

20 décembre 19...

MALGRÉ toute ma philosophie de vieille fille résignée, — bientôt trente ans de philosophie, — je suis obligée de convenir avec moi-même que les choses ne sont pas pour le mieux dans ce monde, ou du moins que le meilleur des mondes possibles ne me gâte pas.

D'abord il fait froid : huit dessous, comme dit mon voisin de palier, gamin de vingt-six ans qui finit sa troisième année d'École des Mines et

martèle d'un terrible accent gascon son argot scolaire. J'ouvre mon journal et je lis : « Les patineurs sont dans la joie; on assure que cette basse température va se maintenir... » Le journal néglige de renseigner ses lecteurs sur l'état d'âme des pauvres institutrices telles que moi à l'annonce de cette bonne nouvelle. J'ai envie de lui écrire, au journal, que huit degrés au-dessous, pendant quinze jours, c'est quinze jours de mon poêle à la grande vitesse, soit cinquante centimes de surcharge quotidienne à mon budget, soit sept francs cinquante au total : le prix d'un chapeau neuf. Mon Dieu! oui... Un chapeau d'hiver, que je fais moi-même, bien entendu, me revient à peu près à ce prix-là.

Il y a le froid et il y a le chômage. C'est curieux comme les Anglo-Saxons tiennent peu à apprendre la langue de Voltaire cette année. Quant aux Français d'aujourd'hui, à partir de l'âge de cinq ans ils savent tous l'anglais, paraît-il; ils l'ont appris avec une bonne suisse. Or, moi, si l'on me sort de l'anglais, du français et d'un pianotage inoffensif, je suis au bout de ma

science. Que voulez-vous? On ne m'avait pas élevée pour être institutrice. Je suis la demoiselle dont les parents ont eu des revers de fortune dans l'industrie. Ça n'offre plus aucun intérêt dans les romans. Dans la vie, ça marque tout de même, croyez-moi.

Mes moyens d'existence, pour l'instant, consistent en une dame de Montevideo très jolie, mais dépourvue de tout penchant pour l'étude. D'ailleurs, elle ne tient pas à parler couramment le français, m'a-t-elle dit tout de suite. Elle me fait traduire et s'exerce à bien prononcer des phrases dans ce goût (je me suis aperçue que je comprends parfaitement l'uruguayen) : « Vous avez de jolis yeux bleus et une belle barbe blonde... » « N'oubliez pas que j'ai une grosse note chez le tapissier et chez la couturière... » Et celle-ci à laquelle elle semble tenir beaucoup : « Jamais le matin... » Je ne veux pas songer à l'usage qu'elle fera de ce bagage linguistique. Ah! dame... comme dit mon petit voisin Jean Ducasse, il faut bien payer le « propri » et le « restau ».

Je l'entends qui rentre, mon voisin. Pauvre gamin! Ces jours-ci, comme il revenait sur une impériale de tramway de l'École des Mines à notre rue Gît-le-Cœur, il a pris un rhume. Il tousse! il tousse! Quand il a toussé devant moi, il s'écrie en se frappant sur le thorax : « Hein? Quel creux! Un de vos Parisiens serait déjà mort!... » C'est ainsi qu'il envisage tous les incidents de la vie. Cléments ou hostiles, ils lui sont matière à glorifier la Gascogne et lui-même. Plus il fait froid, plus il triomphe. « En voilà un sale climat! clame-t-il en se frottant les mains. Chez nous, aujourd'hui, je parie qu'on ne peut pas seulement garder le gilet. » D'ailleurs, il déclare qu'il ne souffre nullement du froid. Si on le poussait, il « quitterait le gilet » pour prouver son indifférence aux intempéries. Jamais de feu dans sa chambre : il est bien trop paresseux pour en faire! Il vient étudier ses cours à côté de mon poêle. A chaque instant il les dépose et me conte les histoires de son école. Il parle d'affilée, imitant la voix des personnes, comme s'il lisait un dialogue. Dans tous

ses récits, il y a un professeur « collé » par un élève. Le professeur varie; mais l'élève, c'est toujours Jean Ducasse.

Il est bien gentil tout de même, gai, bavard, la figure finement dessinée, comme au burin... Il ne va pas tarder à frapper à ma porte. Arrangeons un peu nos cheveux et changeons de blouse. On a beau être une vieille institutrice, il ne faut pas faire peur aux enfants.

22 décembre.

Décidément, rien ne va plus. Voilà que j'ai perdu la dame de Montevideo. Elle a disparu hier de son appartement de la rue Boccador, enlevée par un monsieur « officier de la Légion d'honneur », m'a dit la concierge. Avant de partir, elle a réglé scrupuleusement tous ses comptes. Elle n'a oublié que l'institutrice... Dix-huit francs, qu'elle me devait! Ils vont manquer à mes étrennes, les dix-huit francs. Je me faisais

une fête d'acheter une jolie cravate à mon petit voisin, qui ne sait pas s'habiller.

Jean Ducasse continue à crier, à tousser et à mettre la vie en dialogues. Ce matin, comme il se rendait à l'école, il a entr'ouvert ma porte sans frapper (il devient vraiment un peu familier) et il a crié triomphalement par la fente :

— Hé bé! il a encore baissé de deux, le cochon!...

Sauf respect, le cochon, c'était le thermomètre.

Croirait-on que ce petit dévergondé, tout en me faisant des galanteries (qui me valent seulement de rire, vous pensez bien!) a tenté, ces jours-ci, de cent manières, de m'extorquer l'adresse de la dame de Montevideo! Je vais la lui donner tout à l'heure : il ira se casser le nez rue Boccador.

Nous passons notre temps à nous faire des niches, comme deux enfants. Lui en est un. Mais moi ?...

23 décembre.

Controverse avec Jean Ducasse, tantôt, sur Noël. Pour moi, née dans les parages d'Hazebrouck, Noël est, par excellence, la fête de l'année — plus que le premier de l'an, plus que Pâques même... Jean parle de Noël avec indifférence. Enfant, il n'a jamais mis ses souliers dans la cheminée. Une ou deux fois dans sa vie, il a assisté à la messe de minuit : après « on mangeait une *estouffat* avec quelques *cruchades*... ». Ce Gascon ignore la poésie grave, touchante, tendre et plantureuse de notre Noël du Nord.

Je voulais lui faire mettre ses souliers dans la cheminée : je me proposais d'y glisser la cravate que j'ai réussi à acheter pour lui, tout de même. (A mon âge, je puis bien entrer chez lui quand il dort!) Il a refusé de se prêter à « cette pratique superstitieuse... » Impossible de noter phonétiquement comment il prononce « superstitieuse ».

Ce dédain de toute superstition ne l'empêche pas de vivre en pleine chimère. J'ai dû écouter tout à l'heure une histoire d'une invraisemblance hurlante : une tante « du pays », son pays naturellement, — très riche « au moins quarante mille francs d'argent, et de la terre », qui vient de mourir, « la pauvre femme », et dont l'héritage va naturellement échoir à Jean. Muni de ce viatique, mon voisin laissera l'École des Mines, « parce que les diplômes, au fond, c'est une blague » (il ne dit pas : blague, mais un mot plus gaulois), voyagera un an ou deux et s'en retournera finalement dans son pays, faire valoir la terre. Il lui fera rendre le « vingt pour cent » grâce à ses connaissances scientifiques... Toute cette rêvasserie m'est débitée du ton le plus sérieux, voire le plus grave. Pourtant il finit par une pirouette, comme toujours.

— Et quand je reviendrai de voyage pour retourner au pays, belle Hortense, je passerai vous prendre rue Gît-le-Cœur et nous nous marierons.

Il essaye de m'embrasser la joue, attrape le

bas de mon chignon, et se sauve pour éviter une bonne calotte. Quel gosse!... Puis-je me fâcher?...

Pour obtenir son pardon, il promet, le mécréant, d'assister à la messe de minuit avec moi. Après quoi, nous réveillonnerons ensemble au bouillon.

25 décembre.

Ah! bien, oui! La messe de minuit! Le réveillon au restaurant! Il s'en est passé des choses rue Gît-le-Cœur, des deux côtés du palier, depuis avant-hier! Les chimères de Jean ne m'auront pas tourné la tête, au moins, et je ne rêve pas tout éveillée? Mais non. Les objets, autour de moi, ont l'ordre et la netteté du réel. Tandis que j'écris, Jean, près du poêle, repasse son cours de « Résistance des matériaux » d'un air de sage componction tout à fait comique. Je ne rêve pas. Quel bonheur!

Donc, la nuit du 23 au 24 décembre, Jean rentra se coucher fort tard. (Quelque histoire

de cotillon serait la cause de cette rentrée tardive que je ne serais pas autrement surprise.) Je ne dormais pas; je l'entendis tousser, tousser terriblement, presque sans discontinuer.

— Le misérable enfant aura encore pris froid! pensai-je.

Je me levai, je passai une robe de chambre et j'allai écouter sur le palier. Il ne toussait plus; mais il me sembla qu'il geignait, qu'il respirait avec effort, comme s'il souffrait. Ma foi! j'étais trop inquiète : j'envoyai promener les convenances; je frappai. Il ne répondit pas. J'ouvris la porte, qu'il ne ferme jamais à clé : je m'approchai de son lit. Sa figure, sur l'oreiller, était rouge de fièvre; sitôt qu'il me vit, il geignit plus fort.

— Ah! mademoiselle Hortense, c'est fini, je suis mort, tenez! J'ai pris une congestion. Je ne peux plus respirer... J'étouffe. Ils m'ont tué avec leur Paris de malheur! Comme c'est triste de mourir si jeune, loin de son pays!... Ah! pauvre! j'étouffe. Allez me chercher un docteur, ma bonne demoiselle Hortense!

Tandis qu'il s'apitoyait sur lui-même, je comptais ses pulsations, j'examinais ses yeux et je me convainquais que mon Jean Ducasse n'avait qu'un fort accès de fièvre, conséquence d'une grippe soignée à la diable. Je suis assez bonne garde-malade; je n'envoyai pas chercher le médecin, j'administrai moi-même l'antipyrine et la quinine; je fis bien transpirer le patient, selon la méthode des bonnes femmes de chez nous; je m'efforçai de le calmer et de l'endormir. Il reposa un peu vers quatre heures du matin.

Toute la journée du lendemain, je ne le quittai pas. Pauvre petit Jean! Sa faconde était tombée. Il était vraiment un enfant malade, plaintif et nerveux. La fièvre le reprit vers la chute du jour, moins rude que la veille : puis de nouveau le sommeil lui rendit la quiétude.

Comme il dormait paisiblement, je m'assoupis à mon tour : depuis trente-six heures je n'avais pas fermé l'œil... Quand je m'éveillai j'aperçus Jean Ducasse accoudé sur son traversin, qui me regardait. Il avait sa jolie figure gaie

des jours ordinaires, à peine plus pâle. D'avoir dormi devant lui, je me sentis toute honteuse.

— Bé! me dit-il, vous en avez fait un somme, pauvre! Moi, je vais me lever, vous savez? J'en ai assez d'être au lit... Et puis j'ai faim.

Je lui commandai de se tenir tranquille, ce qu'il fit, sur ma promesse de réveillonner à son chevet, avec lui. Comme je quittais la chambre pour aller quérir les humbles éléments de ce réveillon, il me cria :

— N'oubliez pas les souliers dans votre cheminée, Hortense!

Il m'appelle Hortense tout court depuis que je lui ai fait prendre de l'antipyrine.

Nous soupâmes gentiment, en tête à tête, lui couché, moi assise, une petite table entre nous deux. Il était redevenu le Jean de tous les jours... Seulement... je ne sais pas si c'était l'effet de la fièvre ou de l'antipyrine... ou du réveillon... mais il se permettait de me dire de telles folies que je dus le menacer trois fois de m'en aller. Alors, il se mettait à tousser d'un ton lamentable, et moi, bête, je me rasseyais.

Je me retirai dans ma chambre vers une heure après minuit; et, n'étant plus inquiète, le sommeil me prit tout de suite. Il faisait grand jour quand on frappa à ma porte.

— Qui est là?

— Moi! Jean!

— Vous êtes souffrant?

— Hé non? Mais j'ai la lettre du notaire, pour ma pauvre tante. Vous n'êtes pas prête, que je vous la montre?...

— Attendez... Je vais aller chez vous.

Cinq minutes plus tard, je trouvais mon petit voisin assis sur une chaise, dans sa chambre où on gelait, tenant la lettre du notaire. Il avait si peu l'air traditionnel d'un héritier, que je lui demandai aussitôt :

— La tante ne vous laisse rien, Jean?

— Hé si! fit-il... Seulement, elle avait hypothéqué ses terres... Et puis elle n'avait pas tout à fait 40.000 francs, tenez! Elle le disait, oui, pourtant, qu'elle les avait!

Il me tendit la lettre. On lui demandait s'il

acceptait la succession évaluée, après remboursement des obligations et acquittement des frais, à 2 ou 3.000 francs. Cette réduction d'actif ne me surprit pas autant que la réalité de l'héritage et de la tante elle-même. Je dis à Jean, qui méditait :

— Eh bien! Jean... mais... 3.000 francs, c'est quelque chose. Vous allez refuser?

— Sûrement, que j'accepte, fit-il. Mais voilà mon voyage dans l'eau. J'aurais voulu me payer deux ans de grande vie dans les endroits chics, Monte-Carlo... Aix... Ostende, avant de me marier. Que voulez-vous, nous nous marierons tout de suite, voilà tout.

— Vous dites?

— Je dis que j'en ai assez de cette vie que je mène, et où je risque ma santé. J'aime bien mieux faire la fin d'abord... C'est dit, Hortense, nous nous marions.

Je me sentis toute pâle, et tout tourna autour de mes yeux.

— Il ne faut pas... murmurai-je... il ne faut pas rire de ces choses-là, Jean.

Mais lui m'avait pris les mains.

— Rire? Pas peut-être! Je ne ris pas du tout, Hortense. Vous êtes bien la meilleure femme que je connaisse... et vous me plaisez... Bou Diou! Cette nuit, si je n'avais pas eu peur de me rendre malade!

— Jean!

— Et vous m'avez si bien soigné. Avec vous, je suis bien tranquille. Je vivrai en ménage comme un canard qu'on gave. Allons, soyez gentille, ne dites pas non.

— Mais c'est de la folie... J'ai quatre ans de plus que vous.

— Trois et demi, d'abord... Et vous paraissez vingt et un ans, tout juste. Et puis, dans le pays, je connais des quantités de ménages où la femme est plus vieille que le mari. Il y a un nommé Piot... non, pas celui-là, un nommé Rouillès, qui a dix ans de moins que sa femme. Et un nommé Corbal a vingt-cinq ans de moins. Un nommé Lagatère...

Il n'arrêtait plus. Je dus l'interrompre :

— Ce serait mal de ma part d'accepter. Je

suis pauvre. Vous, à votre sortie de l'École, vous ferez un beau mariage. Non, décidément, je ne veux pas.

— Eh bien! alors, répliqua Jean, c'est dit; si vous me laissez, je vais retomber malade, par votre faute, tenez!

Et il se remit à tousser, à fendre l'âme.

Ma foi, j'ai fini par dire oui. C'est entendu, je suis une vieille folle. On ne me morigénera pas plus que je ne le fais moi-même. Ce gamin me trompera, me fera cent misères... qui sait?... S'il m'aime, pourtant? Moi, je l'aimerai tant! et, sans oser me l'avouer, je l'aimais tant, déjà! Risquer les joies de ma vie actuelle, ce n'est pas risquer grand'chose. Je veux un peu d'amour, un peu de bonheur, comme les autres femmes.

Il y en a tant, dans ma condition, qui tournent mal. Avec l'aide du maire et du curé, c'est ma façon de mal tourner, voilà tout.

... Jean lève le nez de dessus son gros cahier :

— Si j'avais mis mes souliers dans la chemi-

née, dit-il d'un ton demi-goguenard, demi-chagrin, peut-être bien que ce matin j'y aurais trouvé les quarante mille de la tante?

— Bien sûr... Le petit Jésus a châtié votre incrédulité.

— Hé bé?... Et vous. Qu'y avez-vous trouvé dans les vôtres, que vous aviez mis?

Je me lève; je vais embrasser dans le cou mon grand gamin de futur, et, avec son accent que je sais très bien imiter, je lui dis à l'oreille :

— J'y ai trouvé un mari, té!...

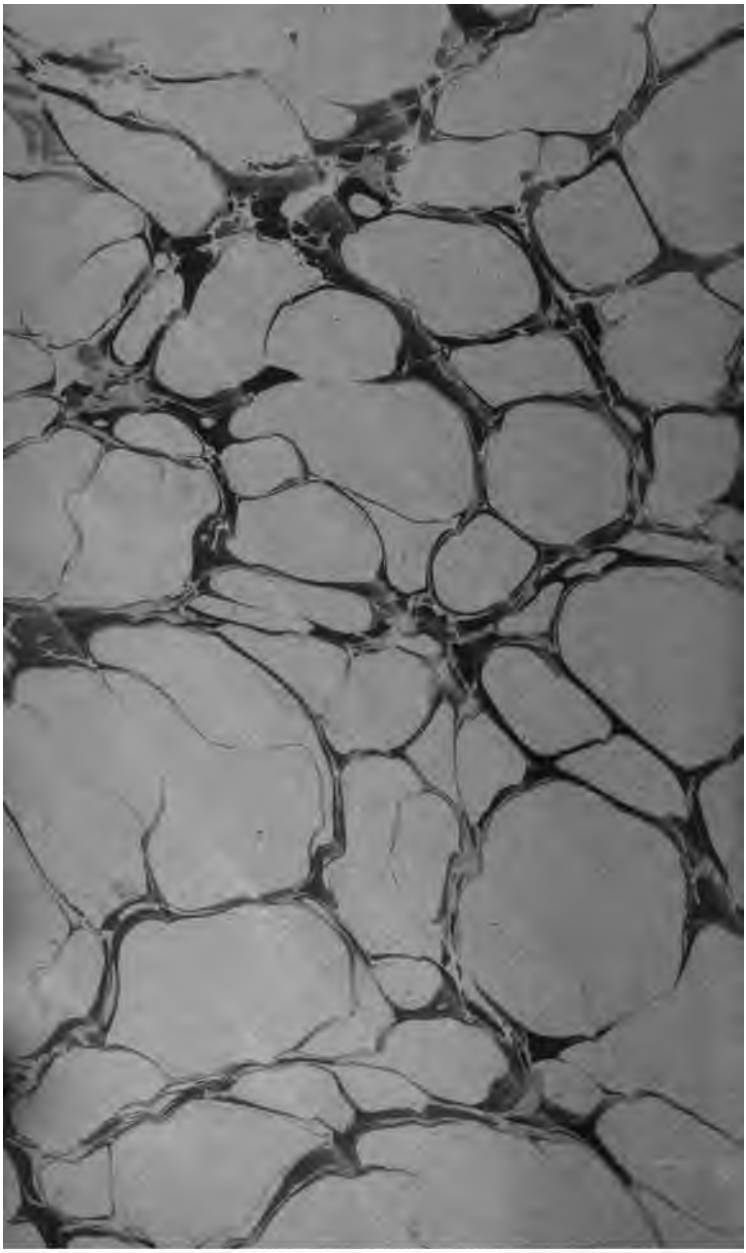
UNIV. OF MICHIGAN,
JAN 28 1915

TABLE

Un Voluptueux. 1
Veillée de Pâques. 193
L'Autre. 209
La Boucle. 225
Sleeping. 237
Une Cure 247
Le Tandem 263
La Date. 275
Mon petit Voisin 305

PARIS. — Imp. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers.

4649.



3 9015 03340 2382

848
P944f

BOOK CARD

AUTHOR Prévost

TITLE Femmes

SIGNATURE	ISS'D	RET'D
	1-24	
Alan H Rechia	"	"
J. M. Quinones Jr.		

Form 176